3 1761 06273683 0

ROBERT LAUNAY

GURES JUIVES

ADOLPHE-ISAAC CRÉMIEUX
LA VRAIE RACHEL
HENRI HEINE ET SON « NATIONALISME »
ALFRED NAQUET
DER DOKTOR NORDAU
JOSEPH REINACH

DS
135
F89L38
1921
c.1
ROBARTS

PARIS
UVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, Place du Panthéon, 3

2e Mille.

VELUT ÆVO
ARBOR

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by the

MIRIAM NEVEREN

MEMORIAL LIBRARY BEQUEST

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/figuresjuive00laun

FIGURES JUIVES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Pères de la Démocratie (Perrin).

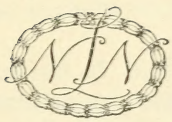
Les Cagneux, roman (Albin Michel).

Des Journées et des Hommes (épuisé).

ROBERT LAUNAY

FIGURES JUIVES

ADOLPHE-ISAAC CRÉMIEUX
LA VRAIE RACHEL
HENRI HEINE ET SON « NATIONALISME »
ALFRED NAQUET
DER DOKTOR NORDAU
JOSEPH REINACH



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, Place du Panthéon, 3
—
MCMXXI

LIBRARY
DEC 17 2003
UNIVERSITY OF TORONTO

A

CHARLES MAURRAS

DONT LA PRUDENCE

RÉCLAME POUR NOS JUIFS

UN STATUT POLITIQUE

R. L.

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Heine, entrant un jour à la Bourse de Londres, vit une chose qui l'enchanta. Tous les peuples de l'Univers ayant des représentants dans le trafic des valeurs, des loges leur étaient affectées, chacune avec sa pancarte spéciale et l'inscription indicatrice : Anglais, Russes, Français, Autrichiens, etc... Or sur l'une d'elles se lisait le mot *Juifs*. Le poète eut un redressement de fierté. L'on reconnaissait donc quasi officiellement Israël comme nation vivante et non plus seulement comme race ou comme secte !

Lui qui ridiculisait et malmenait avec tant de rudesse le nationalisme [1] des Prussiens, il était, comme le plus simple des Brandebourgeois, fidèle à ses origines. Faute d'une patrie territoriale, il vénérait avec passion « la Grande Famille ».

La postérité d'Abraham a toujours communié dans ce sentiment. Ce que nous nommons le dévouement à la cause juive, la solidarité juive, ce n'est pas tant, comme d'aucuns voudraient le faire croire, une sympathie confessionnelle que l'attache-

1. Il est à noter que c'est Heine qui, le premier, introduisit ce mot *nationalisme* dans la langue française.

ment à des traditions et des idées héréditaires, la conscience d'un intérêt commun, le concours actif à tout ce qui peut accroître la grandeur du groupement ethnique et servir ses aspirations à la conquête. Bernard Lazare l'a proclamé sans ambages : « Il y a un nationalisme juif » [1].

Et aussi le docteur Herzl, fondateur du Sionisme: « Je crois reconnaître ce qui dans l'Antisémitisme peut être considéré comme un effet de la légitime défense : la question juive, c'est une question nationale ».

Mais il faut retenir surtout la déclaration faite naguère par un de nos Hébreux. Il s'agissait de la misère des églises campagnardes menacées de ruine par la loi de séparation. Maurice Barrès demandait que tous coopérassent à la défense de notre patrimoine. Pardon ! objecta M. Henri Hertz dans la *Démocratie sociale*, « je suis Juif, vous êtes Français » [2].

Réponse un peu dure, un peu brutale, beaucoup diront même fort inconvenante. Cette franchise pourtant ne nous indigne pas. Moins rare, elle éviterait bien des malentendus. Que des Anglais ou des Américains s'établissent chez nous, ils ne prétendent pas s'imposer comme des concitoyens ; ils se contentent d'être nos hôtes et nous pouvons les traiter en amis. Ou bien, pour se faire adopter, ils renoncent définitivement à la qualité que leur extraction leur conférait. Par quel privilège un Juif reste-t-il Juif après son inscription sur nos registres municipaux ? Ce rabbin nourri de l'antique sagesse orientale, cet esthète remarquable par son esprit

1. Bernard Lazare, *Le Nationalisme juif*.
2. *Démocratie sociale*, 5 février 1911.

affiné, par la délicatesse de son sens artistique, seraient des étrangers plus intéressants ou plus amusants à fréquenter qu'un businessman à l'intelligence toute pratique, dénuée de culture, de goût et d'idées générales. Malheureusement leur indiscrétion les rend insupportables. Ils réclament le droit de cité, l'obtiennent de notre complaisance excessive et n'en sont pas plus tôt pourvus qu'ils se poussent au premier rang, parlant plus fort que les autres.

C'est, expliquent-ils, que nous sommes deux fois Français. Ils s'illusionnent sur notre candeur jusqu'à s'attribuer des racines dans le passé le plus lointain du pays. « Ecoutez, disait Isaac Crémieux sous la Restauration, pour exalter l'ardeur démocratique, écoutez le chant de *nos pères* les Francs marchant à la bataille : Pharamond ! Pharamond !... » M. Joseph Reinach préfère pour ancêtres les Gaulois : « *Nous* sommes toujours, assure-t-il, les Gaules amoureuses et militaires »[1]. M. de Porto-Riche, issu de Juifs italiens, écrit avec une effronterie cocasse : « De tout temps, à toutes les périodes de *notre* histoire nationale, nous avons répugné aux tripotages. La France est essentiellement honnête [2]...»

On multiplierait les citations, et ce serait un véritable trésor de drôleries. Car cette jactance est simplement comique et ne nous nuit guère. Il y a pire, c'est l'intrusion de l'élément destructeur dans l'organisme de notre État. Outre qu'il nous apporte ses tendances anarchiques et son individualisme dissolvant, le nouvel acclimaté demeure double parmi nous, Français par son classement officiel et sa

1. Joseph Reinach *Le ministre civil de la guerre*, p. 23.
2. *Le Matin*, 17 octobre 1911. De même chez les Allemands M. Nordau, après H. Heine : « Nous autres Germains. »

participation à notre existence politique, Juif par sa structure et sa formation morale, par toutes les réactions de son être, ses affinités, ses espoirs et ses haines, Juif avant tout et par-dessus tout, prêt à sacrifier les intérêts vitaux de la société qui l'accueille, dès que l'y inviteront les dirigeants de l'Alliance Israélite Universelle.

Portalis signalait ce dualisme dans le mémoire qu'il soumit en 1806 au Conseil d'État : « L'Assem-« blée Constituante, observait-il, avait cru que, « pour rendre les Juifs bons citoyens, il suffirait de « les faire participer indistinctement et sans condi-« tions à tous les droits dont jouissent les citoyens « français. Mais l'expérience a malheureusement « prouvé que si on n'avait pas manqué de philoso-« phie, on avait manqué de prévoyance. Les Juifs « ne sont pas simplement une secte, mais un peuple. « Ce peuple avait autrefois son territoire, son gou-« vernement ; il a été dispersé sans s'être dissous ; « il existe chez toutes les nations sans se confondre « avec elles, il ne croit vivre que sur une terre étran-« gère. »

N'est-ce pas le même langage que tenait à son souverain, vingt-quatre siècles auparavant, Aman, « l'impie Aman », nationaliste très averti et très judicieux : « Il y a un peuple dispersé par toutes les « provinces de votre empire. Ces gens, séparés les « uns des autres, méprisent les ordonnances du « roi [1] ».

De nos jours la catastrophe de la Russie nous a rendu manifeste, et de manière terrible, le danger auquel on s'expose en tolérant pareille infiltration.

R. L.

1. La Bible. Esther, III, 8.

FIGURES JUIVES

I

ADOLPHE-ISAAC CRÉMIEUX

En 1827, le tribunal de Nîmes, ayant à juger un Israélite accusé d'on ne sait quel méfait, exigea de lui, avant tout interrogatoire, le serment dit *more judaïco*. En France comme dans le reste de l'Europe à cette époque, on estimait qu'en raison des prescriptions du Talmud, la formule du code ne saurait obliger les Hébreux à la sincérité et qu'ils ne devaient être crus sur parole qu'à la condition de s'engager publiquement, en présence du rabbin, dans les termes prescrits par la loi mosaïque [1].

1. Le Juif se rendait avec un rabbin dans la salle d'audience, l'un et l'autre revêtus du manteau et couverts du chapeau qui se portent à la synagogue. Entouré de coreligionnaires représentant les tribus d'Israël, le Juif se lavait les mains et les essuyait au manteau ; puis, avec la courroie servant aux prières, il liait son bras droit au bras du rabbin, posait la main droite sur la Bible à l'endroit du commandement de Dieu : « Vous ne prendrez pas le nom du Seigneur votre Dieu en vain ; car le Seigneur ne laissera pas impuni celui qui prend son nom en vain. » Il prêtait alors le serment qui lui était déféré. Des imprécations terribles contre les parjures clôturaient la cérémonie. On voit que le serment était prêté non pas à la Synagogue, mais au Tribunal, devant le juge, entre les mains du rabbin. La Cour de cassation avait consacré cette jurisprudence en rejetant le 12 juillet 1810 le pourvoi formé contre un arrêt de la

Or le défenseur se trouvait être Me Adolphe-Isaac Crémieux, qui, depuis dix ans inscrit au barreau de cette ville, s'y était élevé peu à peu jusqu'au premier rang, autant par son talent que par sa turbulente activité. La prétention des magistrats, d'ailleurs fondée sur des arrêts précédents, indignait l'avocat, qui la regardait naturellement comme une mesure d'intolérance. Il se fit fort d'affranchir sa race de l'ignominieux assujettissement et porta la question devant la Cour Royale.

Son argumentation fut habile. Il mit en jeu sa personnalité, utilisant ainsi tout le crédit dont il jouissait dans le chef-lieu du Gard. « Je prêtai serment, insinua-t il, quand j'eus l'honneur d'être reçu dans ce barreau ; chaque année je l'ai renouvelé ; quel est celui d'entre vous qui jamais eut l'idée que ce serment ne me liait pas ?... Hâtez-vous, Messieurs, cessez de prêter à mes paroles une oreille attentive ; ordonnez-moi de quitter cette enceinte, de me dépouiller de cette robe... ou bien accordez à quatre cent mille citoyens un droit qu'on leur conteste vainement. » Et, redressant sa taille, amplifiant sa voix : « Je ne plaide pas ici pour un chétif intérêt. La cause de mon client est la cause de tous les Juifs, c'est ma cause ! »

Les maîtres n'abondaient pas qui pussent illustrer l'éloquence nîmoise. Celui-là en était le prince, et l'on ne pouvait pas lui faire injure. Son congénère eut licence de jurer à la française [1].

Cour de Colmar du 8 juillet 1809. La Cour suprême posa en principe que « le serment étant un acte religieux doit être prêté selon le rite particulier au culte de celui qui le prête ». (*Interméd. des chercheurs*, XXIV, 802.)

Le 3 mars 1846, la Cour de cassation décida le suppression de ce serment.

C'est du xe siècle que datent les premiers exemples du serment spécial aux Juifs.

1. Il revint sur cette question douze ans plus tard, en mai 1839. Dans un procès qui mettait aux prises une Juive, la femme Wolf, du canton de Phalsbourg, et un Français de l'arrondissement de Saverne, le tribunal exigea que la Juive prêtât serment à la mode hébraïque

Crémieux avait alors trente ans [1]. Malgré sa jeunesse, il fallait que son art fût d'une séduction non médiocre pour empêcher ses auditeurs de considérer ce que son physique avait de repoussant. Sa laideur a été proverbiale : une tête énorme que grossissait encore sa chevelure crépue, étrangère à toute culture, une face de cabotin spécialiste des vilaines créations, un front irrégulièrement accidenté, un nez en boule narguant le ciel, des lèvres entrebâillées, découvrant une denture sans fraîcheur ; enfin, pour animer ce visage piqué de petite vérole, des yeux en relief, mi-clos, en des paupières lourdes, lentes, souillées de chassie. Son corps de Quasimodo, trapu, pesant, ramassé, n'eût pas gagné beaucoup à l'élégance de l'accoutrement ; il le vêtait sans façons, ne sachant pas même lui éviter à l'ordinaire la trivialité des attitudes. A propos d'une plaidoirie que fit Crémieux pour Rachel, Legouvé dit : « La laideur légendaire de M. Crémieux fit rire même les juges [2] ».

Jéhovah, dont les mains divines excellent à parfaire l'horrible plutôt que le gracieux, avait produit là son chef-d'œuvre, tout comme Zeus son Thersite.

Mais, en compensation de tels désavantages, il apparaissait pourvu des qualités propres à son métier : mémoire diligente et souple, faculté de travail et d'assimilation [3], capacité d'émotion se manifestant aussi bien par

entre les mains du rabbin de Phalsbourg. Celui-ci se trouvait être Isidore, futur grand rabbin de France. Il ne voulut pas se prêter à cette formalité. Le débat fut porté devant les magistrats de Saverne, qui se déclarèrent incompétents. Le Conseil d'État eut à examiner l'affaire. Crémieux, qui soutenait les intérêts du rabbin, lui fit donner raison.

1. Il était né à Nîmes le 11 floréal an IV (30 avril 1796).

2. Em. Legouvé, *Etudes et Souvenirs de théâtre*, in *Le Temps*, 13 août 1882.

3. « Nul ne démêle mieux que lui les fils de l'intrigue la plus enchevêtrée. Il est à l'aise dans les arides combinaisons de la finance ou de l'industrie. Il réduit à leurs éléments les plus simples les problèmes les plus complexes. Les chiffres, sous ses doigts habiles, ont des groupements lumineux.

« Le Droit lui est aussi familier que les affaires. Il le possède dans

l'acuité de l'ironie que par l'emportement pathétique, aisance dans l'attaque et la riposte, dans la jonglerie des mots et l'animation du geste.

*
* *

Il avait hérité de ses aïeux le sans-gène et l'esprit pratique, une nature capable de se plier à toutes les exigences, à toutes les nécessités. Son père, David Crémieux [1], à peine honoré du droit de cité par le décret de la Constituante [2] et ne se contentant pas de cette aubaine, s'était emparé d'une charge municipale. Il est vrai qu'il ne l'occupa pas longtemps. Mis en prison pour ce fait après Thermidor, il faillit payer très cher son intrusion dans le fonctionnarisme. Il voulut, une

son entier, depuis les mystérieuses arguties de la procédure jusqu'aux larges théories de nos lois constitutionnelles. Pas de texte qu'il ne connaisse, avec sa date et ses applications et la date de chacune d'elles. Les innombrables décisions de la jurisprudence sont entassées en bon ordre, toutes préparées pour la plaidoirie, dans sa mémoire encyclopédique où tiendrait la bibliothèque du Palais. » *Eloge de Crémieux*. Discours prononcé le 30 novembre 1885 à l'ouverture de la Conférence des avocats, par Alphonse Bonhoure (page 1).

1. Crémieu (Cremiacum) est un nom de ville, tout comme Lisbonne, Carcassonne, Lyon, Caen, Worms, Coblentz, Deutz. La cité de Crémieu (Isère) était l'une des plus riches de la vieille France. Elle fut bientôt le rendez-vous de tous les Juifs du Dauphiné. Les Dauphins ne s'en plaignaient pas, qui leur imposaient d'énormes redevances. Mais la possibilité de pratiquer l'usure et de s'emparer du gage non retiré dans l'année, leur permit de s'approprier lentement tous les biens des particuliers. De là cette explosion de colère, à laquelle les princes durent céder. Les « Lombards » furent chassés, et ceux qui, fidèles aux anciennes coutumes, n'avaient pas adopté l'usage des noms héréditaires, furent dans l'émigration désignés tous par le surnom de Crémieux.

2. C'est Crémieux que, en 1830, le comte Grégoire, l'ex-abbé Grégoire à qui l'on doit ce décret, choisit comme avocat pour réclamer, à la faveur de la Révolution, l'arriéré de son traitement d'ancien sénateur impérial. Cf. Drumont, *France juive*, I, p. 279, note 2.

Crémieux, acquittant la dette de reconnaissance de son peuple, prononça l'éloge funèbre du célèbre prêtre révolutionnaire.

fois relâché, essayer d'une autre carrière, tenta la vente des soies et se fit bientôt mettre en faillite [1].

Adolphe montra dès l'enfance un instinct d'accapareur très vivace. En toute entreprise il veut être le protagoniste. Au lycée, c'est lui qui confectionne et débite les compliments [2]. Si quelque incident se produit qui provoque chez cette jeunesse une protestation ou bien, au contraire, un éclat d'enthousiasme, c'est toujours Crémieux qui s'en fait l'interprète. Une cabale agissant pour le compte de l'acteur Lafont a si bien manœuvré contre Talma que ce dernier, lassé, dépité, se voit contraint de se dessaisir de certains rôles, tels que l'Achille d'*Iphigénie*, que s'approprie son rival. Les collégiens aiment Talma, ne veulent que le génial Talma : ils sauront le lui prouver. Une délégation d'entre eux, un dimanche, va porter au tragédien les témoignages admiratifs de tout le Lycée et le prie de daigner venir, le soir d'un congé prochain, leur jouer Achille. C'est Crémieux qui mène l'ambassade la présente et congratule l'artiste.

Après la première abdication de Napoléon et son internement à l'île d'Elbe, Louis XVIII se hâta de poursuivre une réaction énergique contre les institutions impériales. Entre autres réformes, il abolit la discipline militaire imposée aux établissements scolaires, la parade en armes, l'obligation de circuler au pas, en silence et en ordre, l'usage du tambour au lieu de la cloche. La rigueur du règlement satisfaisait l'amour-propre des garçons ; sa suppression vexa leur vanité. A peine l'Empereur était-il rentré d'exil aux Tuileries qu'un certain

1. Adolphe-Isaac, exalté d'ambition, encouragé du reste par ses triomphes du début, comprit de quel embarras serait ce passé dans l'ascension des honneurs, dès que, parvenu à la grande lumière, la rivalité, la haine de parti, se lèveraient et s'acharneraient contre lui. Ses gains montaient, montaient ; il fit un sacrifice, indemnisa les créanciers, puis requit la réhabilitation, mais sans cette modestie qui dans la circonstance eût été de bon ton.

2. Au lycée Impérial, aujourd'hui Louis-le-Grand, on le surnommait *l'avocat*. (*Eloge*, page 7.)

nombre d'élèves, députés par le lycée Impérial, devenu dans l'intervalle lycée Louis-le-Grand, lui vinrent remettre une pétition réclamant qu'on rendît à leur maison et son premier nom et les coutumes qui en faisaient une école de virilité. C'était Crémieux qui avait rédigé la supplique : il voulut la lire à Napoléon lui-même. Mais pour pénétrer jusqu'au souverain, il fallait l'autorisation du grand maréchal du Palais. Voilà qu'il la refuse. Nullement intimidé par l'obstacle, le rhétoricien commence à faire du tapage. Napoléon se dérange à ce bruit, apprend le sujet de la discussion, et, ayant écouté les doléances que lui expose le verbeux Adolphe, lui en marque son gré par une étreinte familière [1].

Les Cent Jours, Waterloo, le retour des Bourbons. Les Israélites n'avaient vu dans Napoléon que le législateur complaisant de la Révolution. Surpris de sa mansuétude à leur égard, ils n'avaient pas cessé, pendant les quinze années de son règne, d'encenser humblement ce « génie surnaturel », le « héros de la France », « le restaurateur de leur culte », « le Salomon de ce siècle », « le très haut dispensateur de toutes choses » [2]. Ils durent subir l'étiquette de *bonapartistes*, sous laquelle les enregistraient tout naturellement les partisans de la Restauration.

Crémieux, avocat débutant, avait d'abord fait le fanfaron ; il s'aperçut bien vite que la sagesse pour le moment consistait à demeurer coi. Tout au plus se hasarda-t-il, au cours du nouveau règne, à soutenir deux ou trois causes assez contraires aux vues du monarque. Roublard et puffiste sans vergogne, il s'adonne de préférence aux causes judiciaires qui comportent l'exploitation du chauvinisme. Une fois il plaide pour un vieux soldat

1. Il porta deux jours en écharpe la main qui avait touché l'Empereur. (*Eloge*, p. 8)

2. Tama, *Collection des actes de l'Assemblée des Israélites*. De ces litanies il est bon de ne pas retrancher cette appellation amusante, sinon très exacte : « l'ami, oui, l'ami sincère de la paix, seul titre cher à son cœur » (en 1806).

accusé d'avoir crié : « Vive l'empereur ! » dans une fête de village. Un autre jour il défend trois jeunes gens arrêtés pour avoir entonné la *Marseillaise*. Tâche heureuse en ces temps où tout vibrait encore de l'enthousiasme épique alimenté quinze ans par Napoléon ! Il fait une apologie ampoulée de l'hymne révolutionnaire, et, s'enivrant de son propre pathos, au point d'en oublier son extraction : « Ecoutez, s'exclame-t-il, écoutez un chant de NOS PÈRES les Francs, marchant à la bataille : Pharamond, Pharamond, nous avons combattu avec l'épée, etc. » Cette témérité ne le contente pas. Dans une impérieuse apostrophe, il crie au représentant du Gouvernement : « Mais vous n'avez donc pas de sang français dans les veines ! » Et il termine par cette phrase qui est un bel enseignement pour ses neveux : « Berçons, berçons nos enfants avec la *Marseillaise*, apprenons-leur ainsi l'horreur de l'étranger envahissant notre territoire, et l'amour sacré de la Patrie [1] ! »

Sans plus de risques, il s'acquit à Nîmes une popularité de patriote intransigeant. En 1829, il y était tout-puissant et déjà fort en vue dans la capitale. Le 13 août, au banquet du jeune barreau parisien, il siégeait même à la droite du président, le bâtonnier Dupin. Le Gard avait été très obstinément rebelle à la résurrection bourbonnienne ; la nouvelle des Trois Glorieuses y fit exploser les passions. Crémieux se rend aussitôt à Lyon pour demander les instructions du Général Bach, les transmet à son département et accourt à Paris pour y préparer ses affaires. Il achète le cabinet d'Odilon Barrot, fait agir les députés de sa région auprès du Ministre de la Justice, Dupont de l'Eure, et, par une ordonnance royale du

1. De même, en mars 1911, à Mulhouse, l'avocat Dreyfus, défendant le dessinateur alsacien Zislin, coupable d'avoir émis des cartes postales sur lesquelles étaient groupées nos trois couleurs, déployait, en pleine audience, notre drapeau et, sous prétexte de montrer que les teintes ne correspondaient pas à celles de l'illustration, faisait ainsi devant un public d'annexés, au nez de juges allemands, une manifestation française.

30 août, se voit nommer aux Conseils du Roi et à la Cour de Cassation [1].

Pendant sept années il remplit cette double charge. A la longue, il s'y sentit des entraves et désira s'assurer la liberté d'action. Il démissionna dès 1837 et se fit inscrire au tableau des avocats de la Cour d'appel de Paris. Il rêvait de batailles, surtout de ces fins de journées où l'on peut toujours dépouiller quelque vaincu mort ou moribond. Par exemple il importait d'être rusé, de savoir attendre. Il prit toujours le mandat législatif que lui offraient les électeurs de Chinon.

Quand Louis-Philippe, s'entêtant à l'inflexible tactique de Guizot, se trouve harcelé de toutes parts, Crémieux, qui devine la déroute, se mêle aux assaillants. Les banquets réformistes rallient tout ce que la Royauté de Juillet a rencontré d'adversaires : ils sont déjà la force. Il préside autant qu'il peut ces assemblées et y joue de sa belle trompette nationaliste.

Aux agapes de Saintes, il fut particulièrement cynique.

On était au moment des toasts et tous les convives, très échauffés, très ardents, s'apprêtaient à boire avec le bon vin les tirades de l'orateur.

Crémieux (élevant la coupe). — Courage, Messieurs, à la France !

Toute l'assistance (élevant les coupes). — A la France !

Crémieux. — A la grande et belle patrie !

Toute l'assistance. — A la grande et belle patrie !

Crémieux. — A la terre des braves !

1. C'est en qualité d'avocat à la Cour de cassation qu'il fut désigné, sur la proposition du président, M. de Bastard, comme défenseur du comte de Guernon-Ranville, un des ministres de Charles X. Son client refusa d'entrer dans ses vues, c'est-à-dire de déclarer, pour échapper aux responsabilités, qu'il avait souscrit par nécessité seulement aux fameuses Ordonnances, dont il aurait été l'adversaire dans le Conseil.

Le comte de Guernon-Ranville ne voulut pas qu'on séparât sa cause de celle de ses collègues.

TOUTE L'ASSISTANCE. — A la terre des braves !

CRÉMIEUX. — Au sanctuaire de la loyauté, de l'honneur !

TOUTE L'ASSISTANCE. — Au sanctuaire de la loyauté, de l'honneur !

CRÉMIEUX. — Chers concitoyens, dites tous avec moi ces grandes paroles :

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs, etc.

Et il continue de détailler les couplets, que les autres répètent vers à vers. Venu cinquante ans plus tard, il eût peut-être chanté la *Carmagnole*.

Arrive l'année 1848. La tendance du gouvernement à des modifications électorales, plusieurs scandales dans le monde aristocratique, l'accroissement des partis de gauche, les publications presque simultanées des livres de Michelet, de Louis Blanc et de Lamartine sur la Révolution, toutes ces causes, et plus encore les menées de la Maçonnerie, donnèrent une impulsion irrésistible à l'hostilité du bas peuple contre le pouvoir.

Le 3 février, des jeunes gens désignés par les Écoles se rendent à la Chambre pour demander la réouverture des cours de Michelet et de Quinet. Crémieux se rappelle, sans doute, le temps de son adolescence ; c'est lui qui se présente pour recevoir la pétition. Le 22, l'agitation qui grondait se met à déborder. Une délégation nouvelle, composée cette fois d'étudiants et d'ouvriers, force les barrages de soldats, qui, d'ailleurs, ne résistent guère et s'avance jusqu'aux portes intérieures du Palais-Bourbon. Qui peut être là pour les accueillir, sinon Crémieux ?

Il les félicite de leur courage et leur promet que justice sera faite de M. Guizot. Le lendemain, la Chambre, au milieu de la séance, apprend que la garde nationale va pénétrer de force. Ce n'est qu'une députation de la 4e légion, mais accompagnée d'une foule immense.

Crémieux et deux de ses collègues se précipitent pour s'aboucher avec les protestataires. Ils leur déclarent que la noble énergie de la Garde Nationale a tué le Ministère et que les vœux unanimes de la France vont être exaucés.

Le soir, le coup de feu du boulevard des Capucines et la fusillade qui s'ensuivit développèrent l'insurrection. Le 24, à midi, c'est un désarroi terrible aux Tuileries. On a tenu jusqu'à la fin ; l'émeute est à présent maîtresse. Il ne s'agit plus de l'autorité, mais de la sûreté de la famille royale.

Louis-Philippe est seul avec M. Thiers dans son cabinet. Dans le salon attenant, le duc de Montpensier, très énervé, capable de toutes les défaillances, est entouré des princes de Wurtemberg et de Cobourg, de députés et de pairs de France. Tout à coup une porte s'ouvre, un homme sale apparaît : c'est Crémieux. Montpensier l'a reconnu et, tout en l'interrogeant d'une voix fiévreuse, l'introduit auprès de son père.

L'intrus a son plan : il commence par affirmer qu'il vient de parcourir Paris, de se mêler aux bandes rebelles. Tout n'est pas perdu ; seulement il faut se débarrasser de M. Thiers, « dont le nom inspire, dit-il, une répugnance invincible ».

Thiers subit d aplomb ce heurt.

— Votre Majesté, fait-il, sait bien que je suis prêt à me sacrifier

— Et qui me proposeriez-vous ? demande le roi à Crémieux.

Celui-ci n'ose dire : Moi. Il biaise.

— Sire, Odilon Barrot, qui serait libre de choisir son ministère dans les nuances les plus expressives de la gauche.

Le conseil est suivi : Crémieux part. Quelques instants après, le peuple entoure le château. Montpensier demi fou pousse le roi à l'abdication. Comme ils sortent des appartements, Crémieux, tout essoufflé, tout couvert de poussière, les aborde. Il a appris la renonciation au

trône en faveur du comte de Paris. Mais qui a la régence ? Il est indispensable que ce soit la duchesse d'Orléans, dont le libéralisme agréerait ses services. Il interpelle Louis-Philippe.

— Ce n'est assurément pas la régence du duc de Nemours que prescrit Votre Majesté. Car il n'y aurait rien de fait.

Le roi réplique une phrase quelconque ; il a maintenant d'autres soucis. Marie-Amélie, qui jamais auparavant n'aurait utilisé le Juif, songe qu'il peut dans cette occasion lui être bon à quelque chose.

— Accompagnez-nous, Monsieur, lui dit-elle, votre nom nous protégera

Crémieux n'est pas un héros. Mais il n'y a aucun moyen de se dérober. Il conduit les fugitifs jusqu'aux voitures et se hâte de s'en débarrasser. Comme le roi s'est attardé à réclamer son portefeuille, il le saisit des mains d'un domestique et le lui jette par la portière en l'expédiant à tous les diables :

— Partez ! mais partez donc !

Maintenant il ne faut plus perdre de temps. Il rentre aux Tuileries et fait la leçon à la duchesse d'Orléans qui y est restée avec ses fils et le duc de Nemours : elle ira à la Chambre avec l'héritier de la couronne et lira aux députés le message qu'il va lui accommoder. Il s'imposait ainsi comme chef du Ministère futur.

Une demi-heure après, il pénètre dans la salle des délibérations, où l'a devancé la Régente présomptive. Il ne voit pas d'abord où en sont les débats et se glisse jusqu'à la princesse, à qui il tend la copie de l'allocution. C'est alors seulement qu'il s'aperçoit que l'idée d'une régence est fort combattue. Il n'y a bientôt plus de doute, la royauté tout entière fait naufrage. L'honnête courtisan n'hésite pas ; il monte à la tribune, et, devant la duchesse qui n'y comprend rien, s'écrie qu'il ne faut plus aucune forme de monarchie, qu'on doit en venir tout de suite au gouvernement provisoire.

Le président lit dans le tumulte les noms des mem-

bres possibles. Celui de Crémieux est repoussé par les protestations d'un grand nombre. Cependant si assourdissant est le vacarme qu'on décide d'aller à l'Hôtel de Ville, pour y établir le pouvoir d'une manière définitive. Crémieux y arrive en retard. La cohue est telle qu'on ne le remarque pas. Marie, Garnier-Pagès, Lamartine et Ledru-Rollin, ne s'entendant pas au milieu du bruit, se donnent rendez-vous dans une petite salle retirée Crémieux les y rejoint Ils ne pensaient guère à lui ou plutôt n'en voulaient pas pour collègue.

« Au moment où j'entrai, raconte-t-il [1], Marie et Garnier-Pagès me dirent : — Mais, Crémieux, vous n'êtes pas membre du Gouvernement Provisoire. Je dis à Marie : — Si vous en êtes, c'est à moi seul que vous le devez. »

Et, sans plus de cérémonies, il s'installe, décrète, paraphe. Sa conversion était opérée : lui qui le matin était de l'opposition dynastique, signait à quatre heures une proclamation se terminant par cet article : *Le Gouvernement Provisoire veut la République.*

Ce bond subit en pleine gloire étourdit quelque peu la famille Crémieux. L'épouse [2] surtout en manifestait une aimable folie. Il faudrait citer les lettres délirantes qu'elle adresse alors chaque jour à ses intimes : « Ah ! je ne m'y fais pas, mes amies, je ne puis y croire ! » Elle passe son temps à contempler son homme, à caresser cette tête de ministre. Elle en dit la beauté intellectuelle : « Voyez-vous, il était fait pour les orages. Il a une fabrique de discours de la force de 250 chevaux. » Et, dédaignant Lamartine, Ledru-Rollin, tous les autres : « Adolphe est là *le Coq*, le seul qui sache parler. »

Après plusieurs mois, le ménage s'habituait à cet Olympe, quand Louis Napoléon en devint le maître. Le prince devait quelque reconnaissance à Crémieux. Non seulement il avait été conseiller de sa famille [3] ; mais en

1. Ad. Crémieux, *En 1848.*
2. Crémieux avait épousé une Juive de Metz, Mlle Silny.
3. Notamment de Joseph, dont il rédigea le testament.

1845, comme des pétitions étaient venues de Corse, sollicitant, en faveur des Bonapartes, l'abrogation de la loi de bannissement, c'était lui qui avait décidé la Chambre à en prononcer le renvoi au président du Conseil. C'était encore lui qui, récemment, étant ministre de la Justice, avait déclaré ce même décret virtuellement aboli par la Révolution de Février. Crémieux comptait donc que le président de la République se souviendrait de ses obligations ; aussi avait-il appuyé sa candidature. Il en fut mal récompensé : Odilon Barrot prit son portefeuille, sans qu'il eût le moindre dédommagement

Dès lors c'est la guerre contre l'Élu du plébiscite. Crémieux s'oppose, en qualité de rapporteur, à un projet de loi restrictif de la liberté des clubs ; il fait de sa maison le rendez-vous des mécontents. Bref, quand fut opérée la surprise du Deux-Décembre, comme, après les premières arrestations, des protestataires s'étaient assemblés chez lui, la police s'empara de tous et les dissémina dans les prisons. Une retraite de vingt jours à Mazas le calma pour plus de quinze ans [1].

Il eut la vie longue et put suivre sa tactique, patienter jusqu'à la décadence du pouvoir existant. Peu à peu la puissance de l'Empire décline ; le rétablissement de la liberté de la presse et de la parole publique rend possible l'attaque la plus véhémente. Crémieux s'y distingue en prenant le principal rôle de défenseur dans le procès Baudin, où figure à côté de lui son secrétaire, Léon Gambetta. Après un échec dans la Drôme, il est nommé

1. De Maupas dans ses *Mémoires sur le second Empire*, que cite Ed. Drumont (*France juive*, I, p. 9), raconte que les ouvriers, persuadés du républicanisme de Crémieux, voulurent le mettre à leur tête. Il n'y tenait pas trop. Mme Crémieux alla trouver le préfet de police et le supplia d'arrêter son mari pour l'arracher aux sollicitations de ces furieux. Le préfet ne se pressait pas, ne considérant pas le bonhomme comme un adversaire considérable. Cependant, soit que les sollicitations de la dame eussent déterminé les sous-ordres de M. de Maupas, soit que les harangues démocratiques de Crémieux les eussent trompés sur ses vraies intentions, ils s'emparèrent de lui, et tout le monde fut content.

comme représentant par la troisième circonscription de Paris. Chez lui se donnent des soirées antiplébiscitaires ; on y organise la propagande, on y fonde des comités, on y rédige un manifeste contre l'Empire et un appel à la révolte, qu'on répand dans l'armée.

Quand, le 4 septembre, on sut à Paris le désastre de Sedan, Jules Favre et quelques autres députés, dont Crémieux, proposèrent à la Chambre la déclaration de déchéance contre la dynastie des Bonapartes et la formation d'une Commission chargée de la Défense Nationale. Les choses se passèrent à peu près comme en 1848. Le Palais-Bourbon envahi, l'on doit se rendre à l'Hôtel de Ville pour y distribuer les parts du Gouvernement. Crémieux obtient la Justice. Il saute dans un fiacre avec deux turcos et se fait conduire au Ministère. Il avertit lui-même le concierge qu'il vient remplacer M. Grandperret. Dans son cabinet, racontent les *Archives Israélites*, que trouve-t-il ? Sa calotte de velours oubliée là en 1849 et qui, ajoute le rédacteur, a coiffé depuis tous les gardes des Sceaux. Ce couvre-chef ne devrait-il pas figurer au Musée Carnavalet ?

Dans leur *Journal*, les Goncourt ont fourni des détails pittoresques sur le noble jeu de cet homme d'État.

« — Mardi 31 janvier 1871. — Ce soir, je dînais au restaurant à côté d'un avocat à la Cour de cassation, M. P... Je lui disais qu'il serait bien heureux que la prochaine Assemblée se rationnât d'avocats, de marchands de verbe et de mots creux. J'ajoutais que, pour mon compte, j'étais persuadé que si la France pouvait se priver d'éloquence parlementaire pendant une vingtaine d'années, la France se sauverait, mais que c'était la condition *sine qua non* de son salut. Tout avocat qu'il était, mon interlocuteur partageait mon avis et partait de là pour me signaler le *chapardage* (c'était le mot dont il se servait), le chapardage de toute la basse gent du Palais. Il me montrait tous les avocats de deux sous, tous les avocats sans cause, tous les avocats sans talent et sans honorabilité, aidés, poussés par Crémieux dans la curée des places de

la haute administration. Et, dans ce moment où la pensée de la France était tout entière tournée contre les Prussiens, dans ce moment même, — ah ! je n'oublierai jamais le tableau qu'il me faisait de ce cabinet, où la porte, à tout moment violemment poussée, livrait passage à un intrus, qui, sans dire gare ni bonjour, jetait à pleine gueule : « Crémieux, délivre-nous de Robinet, de Chabouillot... Nous n'en voulons plus. » Et, après cet intrus, un autre intrus demandait la démission d'un autre procureur impérial, aussitôt obtenue de la bienveillance gâteuse du ministre [1] ».

Du reste, il ne dirigea pas que la Justice. Comme les Prussiens avançaient à marches forcées, on crut plus prudent de ne pas concentrer dans Paris la conduite des affaires et l'on décida qu'une délégation s'éloignerait en province. Crémieux se proposa pour cette tâche, et, dans sa présomption, refusa qu'on lui adjoignît qui que ce fût ; il mènerait de front Justice, Guerre, Finances, Affaires Étrangères, etc. Après son départ, ses collègues réfléchirent à la sottise de cette témérité. Glais-Bizoin fut choisi pour aller le seconder à Tours avec l'amiral Fourichon.

A l'arrivée de Glais-Bizoin lui annonçant que Fourichon le supplée à la Guerre, Crémieux entre en belle exaspération.

— C'est une déchéance ! C'est Jules Favre qui l'a voulu. Je le reconnais là ! Eh bien ! il sera content ! Messieurs : prenez ma place ; je me démets et m'en vais sur-le-champ...

Puis il ouvre violemment la porte, appelle sa femme :

— Crois-tu ? lui crie-t-il, à Paris ils ont voté ma déchéance. Partons, partons vite !

C'est une scène extrêmement comique. Tandis qu'il

1. M. de Chaudordy remplissait à Tours les fonctions de ministre des Affaires Étrangères. Il a raconté à Drumont, qui le relate dans sa *Dernière Bataille* (page 190), que Crémieux rendait sans échange, sans conditions, au vu d'une simple demande rédigée en hébreu sur un carte de visite par des Juifs allemands, les officiers que nous avions faits prisonniers.

tourne autour de la grande table, tout hors de lui, se faisant craquer les doigts de colère, la pauvre dame trotte sur ses pas, essayant de le saisir par ses basques, le suppliant de se rasséréner.

Le repos de la nuit, les avis de sa compagne, peut-être bien encore le souci de conserver un beau traitement [1] inclinèrent l'ambitieux à la philosophie ; le lendemain, au conseil, il n'était plus question de la mesure prise par Jules Favre, non plus que de la démission. Du reste, trois semaines après, ce fut Fourichon qui dut donner la sienne, laissant pour quelques jours [2] à son rival l'omnipotence si convoitée.

Il devenait organisateur de la Débâcle, donnait des ordres aux Généraux, passait en revue les régiments qui partaient à la mort, et, pour stimuler leur courage, leur parlait non point de la France à sauver, mais de la République à raffermir, non pas de la Patrie territoriale, mais de la Patrie révolutionnaire, c'est-à-dire de l'égalité des Droits. Encore n'était-ce là que du mauvais verbiage [3]. Mais il faisait pis. Il obtenait la promulgation du décret qui porte son nom et dont nous reparlerons plus loin.

Le 14 février, il se retirait, ne faisant pas partie de la Nouvelle Assemblée. Le 20 octobre, il y était envoyé par les Israélites d'Alger. Il avait abordé la soixante-quatorzième année et désormais n'eut plus que de rares sursauts.

1. C'est sur la proposition de Crémieux que les membres du Gouvernement de la Défense nationale s'allouèrent une « indemnité » annuelle de 50.000 francs. Henri Rochefort refusa de la toucher.

2. La venue de Gambetta le priva toutefois du portefeuille de la Guerre.

3. Crémieux, suivant l'instinct atavique, avait horreur du militarisme. Dans son livre intitulé *le Gouvernement de la Défense nationale*, il s élève contre l'institution des armées permanentes et voudrait qu'on les remplaçât par la milice. Les citoyens disposant de leurs fusils, l'émeute sanglante est toujours possible et l'on peut l'utiliser En attendant, comme il était le maître en 1871, il écouta les anarchistes algériens. Au général gouverneur, le comte Walsin-Esterhazy, il substitua quelque civil.

Le 15 décembre 1875, il gagnait un siège de sénateur inamovible et mourait le 10 février 1880, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Ce n'était pas tout à fait la fin de la farce. Elle se prolongea jusque dans les funérailles, où fut déployée la pompe militaire qu'on doit aux génies, aux héros ou aux grands bienfaiteurs du pays.

*
* *

Le rabbin, lui adressant l'adieu suprême, revendiquait avec raison pour son culte seul la gloire de ce défunt tant honoré. « Il appartenait au judaïsme, dit-il, par sa naissance, par les habitudes de la maison paternelle [1], par toute une vie consacrée à la défense de ses coreligionnaires. » On ne saurait voir là cette exagération flatteuse avec laquelle nous avons coutume de louer ceux qui viennent de n'être plus. Crémieux fut bien un dévot, un clérical, plus même, l'homme de Dieu, le continuateur de Moïse, ayant comme lui la volonté de diriger et de soutenir la marche du peuple sacré vers l'occupation d'une autre Chanaan.

Banal serait-il de répéter, après tant de sociologues, que la puissance des Hébreux tient à leur solidarité. Le Juif est nourri non pas comme le chrétien, dans l'amour de tout le prochain, mais dans la considération exclusive du Juif. De telle sorte qu'un véritable adorateur de Jéhovah, après s'être suffisamment pourvu lui-même, pense à exercer son surplus d'activité dans l'intérêt de ses congénères contre le reste de ses semblables.

Telle fut la méthode de Crémieux. Obliger sa race à progresser, et, dans ce dessein, lui acquérir des nationalités fictives, voilà l'emploi de son talent d'orateur et de sa finasserie de politicien.

1. Crémieux avait dans son enfance appris en même temps le français et l'hébreu (*Eloge*, p. 7).

Les Israélites, admis chez nous au banquet familial, s'opiniâtraient à n'y pas figurer dans la même attitude que leurs frères d'adoption. Pendant une dizaine de siècles, on ne les avait autorisés qu'à s'asseoir à terre et dans une pose servile ; l'habitude des bonnes manières leur faisait défaut. Ils eussent mieux aimé s'accroupir comme jadis dans la poussière que se mêler à la société des *Goym*. C'est une maladresse, leur dit le sage, il faut dissimuler, ne pas vous distinguer des autres ni faire bande à part. Si vous procédez de la sorte, dès le siècle prochain, ce sont les chrétiens de souche française qui, dans le festin social, apporteront les plats à vos descendants.

Mais il ne suffisait pas de prêcher la fusion ; il importait d'en donner l'exemple. Il fit baptiser ses deux enfants. Pour lui, ce n'était qu'une formalité sans aucune signification ; mais ce subterfuge les identifiait en apparence à la majorité de leurs concitoyens.

Un jour, la commune de Lunel, dans l'Hérault, se trouve embarrassée d'un procès très ardu que lui vaut la construction de son église. Lunel n'est pas bien éloigné de Nîmes ; les habitants l'osent rappeler à l'éminent avocat, qui accepte de les assister et gagne leur cause. Se moquant alors de ses braves clients, il consacre ses honoraires à l'achat d'un ciboire et leur en fait cadeau. Le voilà passé bienfaiteur de la paroisse ; on prie pour lui de tout cœur à la messe, on fait graver son nom sur le vase qu'il a offert. Enfin, pour lui prouver le mieux qu'ils peuvent leur respectueuse reconnaissance, ces simples se procurent son portrait en lithographie et, l'ayant fait encadrer, l'accrochent dans une chapelle entre les images du Christ et de saint Joseph.

En 1871, quand on le délégua chef du pouvoir à Tours, il ne repoussa point l'invitation de Mgr Guibert qui lui ouvrait sa demeure archiépiscopale et le conviait à partager ses repas. Durant des mois, Crémieux souffrit que les « calotins » l'hébergeassent, lui et tous les siens, s'ac-

commodant ainsi de la compagnie d'un prélat, de vicaires généraux et de menus abbés. On s'imagine l'effet de cette fraternisation du pontife avec le président du Consistoire. Ce fut un sujet de développements. On vantait un si parfait savoir-vivre, une si belle largeur de vues. L'élément juif s'en accréditait parmi les hautes classes, non pas le moins dans le clergé.

Et l'œuvre de Crémieux s'accomplissait. Ce n'était pas sans peine, ses protégés nuisant souvent eux-mêmes à l'exécution de son plan. Celui qui lui donna le plus d'ennuis fut Deutz. Fils d'un rabbin de Coblentz, il s'était fait naturaliser Français et converti au catholicisme. La protection du pape le poussa dans l'intimité de la duchesse de Berry, qui, de sa retraite à Nantes, chez les Duguigny, se mit à correspondre par son intermédiaire avec ses amis du dehors. On sait comment, après en avoir tiré tout ce qu'il pouvait, en particulier le titre de baron, Deutz songe un jour au gain qu'il réaliserait par une indiscrétion. Il s'abouche avec les policiers de Louis-Philippe, et, par petits paquets, leur livre des renseignements qui les allèchent. Après six mois de délations sans conséquence, il se décide au grand coup. L'affaire est conclue : cinq cent mille francs lui sont versés immédiatement, une somme égale lui est promise pour la capture.

Il avait été convenu qu'on le suivrait à distance quand il se rendrait de sa maison à celle de la princesse. Une première fois l'entreprise échoue, sa trace ayant été perdue dans l'obscurité. Huit jours après l'on recommence. Comme Deutz, ce soir-là, se présentait chez la duchesse, elle lui tend une lettre qu'elle reçoit à l'instant ; ce sont des conseils de prudence et l'avertissement qu'un de ses confidents va la vendre. « C'est peut-être vous ? » lui dit-elle en souriant. Et lui, du même air : « C'est possible, Madame. » Une heure après, les portes étaient enfoncées, les pièces fouillées, l'arrestation effectuée.

Ce forfait écœura l'Europe entière. En son âme de

mercanti, Deutz s'étonnait sincèrement du tumulte injurieux qui s'élevait. Tout ahuri, le monstre s'en alla chez Crémieux et le conjura de le secourir. Quelle réponse obtint-il en cette entrevue ? On ne peut que hasarder des conjectures. Il est à peu près certain que l'autre, très madré, lui reprocha de n'avoir pas conduit plus finement l'opération. Pour le moment, le pauvre garçon n'avait qu'à faire fructifier son petit « bénéfice » à l'étranger, afin de laisser mourir ici la violence de l'indignation publique.

Soucieux de ne pas se compromettre, Crémieux, dès le lendemain, fit insérer dans quelques feuilles ce billet emphatique : « Monsieur, toute relation doit cesser entre vous et moi. Je vous ai entendu deux heures, c'est assez. Vous êtes libre, dans tout l'éclat du triomphe lucratif ; je n'ai rien à faire pour vous... Il faut subir la honte quand on a consommé la trahison. »

Mais dès que le ressentiment général se fut atténué, le criminel fit paraître un factum où il déclarait que son mobile unique avait été le désir de sauver la Patrie des luttes intestines. A présent il n'y avait plus d'imprudence à lui prêter aide. Crémieux prend acte de cette affirmation, qu'il estime convaincante ; il s'excuse même d'avoir jugé sur les apparences. Le bien comme le mal réside en l'intention. « Votre défense, acquiesce-t-il, établit que vous n'avez pas eu d'autre pensée que d'épargner à la France la guerre civile et la guerre étrangère. J'ai l'honneur d'être, etc... »

L'opinion, même orléaniste, même républicaine, gardait rancune à la communauté juive. On avait beau lui objecter que le misérable était baptisé : l'intelligence la plus simple n'aurait pu admettre que toute la vertu de l'eau sainte et des paroles liturgiques suffît à modifier l'origine et le sang de l'individu. Dans cet homme ondoyé par le prêtre, béni et recommandé par le Souverain Pontife, le pays, qui ne s'occupait guère de la question confessionnelle, ne vit que le rejeton d'une branche israélite, et son mépris s'étendit sur la collectivité.

En ce temps-là, comme par un fait exprès, une quantité d'Hébreux se signalèrent par l'escroquerie, les malversations, voire le vol à main armée. Souvent, en citant tel nom étrange, le conteur du fait divers en soulignait le caractère exotique. Me Crémieux fut chagriné de cette insistance. Il invite un jour les principaux rédacteurs des journaux parisiens ; après une réception, qu'il fait le plus cordiale possible, il leur adresse une homélie touchante :

« Messieurs, vous savez tous si mon zèle, si mon dévouement ont fait jamais défaut à la presse ; j'ose réclamer de vous à mon tour un service qui ne sera d'ailleurs qu'un acte de justice. » Et il leur demande de vouloir bien cesser, par amitié pour lui, ce qu'il considère comme une persécution, cette manie qui consiste à indiquer la race du voleur, si d'aventure il est Juif.

Les événements de Damas contrarièrent encore ses efforts. Lorsque la guerre éclata, en 1839, entre le sultan Mahmoud et le pacha d'Égypte Méhémet-Ali, Crémieux, qui craignait les résultats du conflit pour ses coreligionnaires d'Orient, avait imploré la protection des Gouvernements. Or voici que l'année suivante, cette nouvelle se répand tout à coup : le grand rabbin de Damas, avec la complicité de quelques fidèles, vient d'assassiner un prêtre français [1]. C'est, dit-on, le crime rituel. Au cours de l'enquête, dix sur seize des inculpés font des aveux ; ils sont condamnés à mort, les autres à la prison.

> Des enfants de Lévi la troupe consternée
> En poussa vers le ciel des hurlements affreux.

Ceux des onze autres tribus renforcèrent de leurs cris ce concert ; l'Europe en fut bientôt assourdie. Thiers

1. Le 5 février 1840, le P. Thomas, invité à vacciner un enfant dans une famille juive, est bâillonné, garrotté, dépecé, ainsi que son domestique Ibrahim. Le comte de Rattimenton, consul de France, obtint les aveux des coupables, qui révélèrent que les deux hommes avaient été égorgés et leur sang recueilli dans une bassine.

dut défendre notre consul accusé par Crémieux de manœuvres inquisitoriales. Le récent succès diplomatique de celui-ci, sa grande notoriété d'avocat, le désignaient comme le sauveur probable des circoncis opprimés. Créhange, rédacteur à la *Sentinelle Juive*, l'exhortait à cette glorieuse campagne : « Écrivez aux Juifs du monde entier ; dites-leur qu'il s'agit de l'honneur du peuple de Dieu, vous serez entendu ; leur dernier sou, leur dernière goutte de sang seront à votre disposition. » Le jeûne fut ordonné dans tout Israël, avec faculté de s'en dispenser moyennant une aumône.

Crémieux partit pour Damas et harcela Méhémet-Ali. Ce prince avait des difficultés d'argent. Les arguments particuliers du solliciteur le touchèrent. Sans consentir à la revision du procès, il accorda la grâce.

Quels transports cependant, quelles ovations sur le passage de Crémieux, au retour ! En Turquie, en Grèce, en Autriche, en Italie, en Allemagne, partout les colonies juives lui ménageaient un accueil triomphal. A la sortie de Trieste, tout le long de l'interminable côte d'Opchina, trois mille fanatiques l'accompagnèrent, chantant hosanna, jetant des palmes et des rameaux sous les roues de sa voiture. A Vienne, il y eut, chez Metternich, une fête en son honneur. Lettres, diplômes pompeux, objets de valeur lui étaient expédiés de toutes les régions. Le don qui le flatta le plus fut le bâton de main [1] en or qu'on lui remit en Allemagne comme insigne de la souveraineté. Ce culte universel l'enorgueillit ; il se voyait investi de la domination, et, dans sa superbe, il médita d'audacieuses réformes au profit de la grande famille. Mais l'ordre régnait chez nous, et il ne pouvait songer à violenter la France sinon par surprise, c'est-à-dire à la faveur d'une Révolution.

1. Les nations d'Orient ont toujours regardé le bâton non seulement comme un soutien, mais aussi comme le symbole du commandement. On peut citer le sceptre d'Assuérus, la verge de Moïse et d'Aaron. Mitah est l'instrument des prodiges ; Schebat (verge) est l'arme de la répression, de l'autorité.

En attendant, il ne négligeait aucune occasion d'aider à la prospérité des siens. C'est ainsi que, non content d'initier Rachel à l'art tragique et de la préparer à ses rôles par l'explication des pièces, il entretenait et fortifiait sa réclame. Il fit plus pour elle, il l'introduisit dans le monde. Elle avait peu d'esprit, il lui en prêta. Elle n'avait jamais pu acquérir la possession parfaite de notre langage ; il corrigeait ses lettres et au besoin les lui rédigeait. Et tel beau monsieur qui relisait avec délices un billet de la divine, ne savourait que des gentillesses de l'horrible Crémieux. Au moral, l'enchanteresse n'était pas la fleur des pois. Son protecteur l'exhortait à respecter au moins les convenances, dans l'intérêt de leur nation.

Mais il s'occupait de choses plus importantes. La fondation de l'Alliance Israélite Universelle [1], sorte de ligue puissante dont la force habilement manœuvrée tantôt sur un point, tantôt sur un autre, devait triompher de toutes les résistances, la défense du financier Isaac

1. Il en fut le président. Il était d'ailleurs éminent pontife de la Maçonnerie, en qualité de grand maître du Rite écossais

L'Alliance Israélite Universelle fut fondée en 1860. Son siège est à Paris. D'après l'article 1er des statuts, la Société a pour but de :

1° Travailler à l'émancipation et aux progrès moraux des Israélites ;

2° Prêter un appui efficace à ceux qui souffrent pour leur qualité d'Israélites ;

3° Encourager toute publication propre à amener ce résultat.

La Société est administrée par un comité central ayant sous sa direction des comités régionaux ou locaux. Elle compte des adhérents dans toute l'Europe, au Maroc, en Algérie, en Tunisie, en Egypte, etc. Elle s'est préoccupée principalement, depuis sa fondation, des Juifs de Roumanie, de Serbie, de Roumélie, du Maroc, etc. Elle organisa des souscriptions en faveur des Juifs de Russie pendant les troubles antisémites de 1881-82. Elle a multiplié les écoles juives. Elle avait 1.100 adhérents en 1862, 12.000 en 1870, 30.600 en 1885. Tout Israélite peut en faire partie, moyennant une faible cotisation. Le Comité Central réside à Paris et correspond avec les comités régionaux. D'innombrables sociétés se rattachent à l'Alliance. Elle a ses journaux, indépendamment de ceux qu'elle tient par l'argent. Crémieux légua 10.000 francs au Président.

Mirès, condamné d'abord pour abus de confiance, puis absous après cassation de l'arrêt, la démarche auprès de Napoléon III pour lui faire prendre en mains la sauvegarde de prêteurs malhonnêtes et d'accapareurs dont la Roumanie voulait se débarrasser, telles furent ses dernières œuvres pies jusqu'en 1870.

Le bouleversement que suscita la capitulation de Sedan lui assura la liberté désirée. Dès 1840, les Consistoires de France s'étaient préoccupés du sort des frères algériens. Leurs *Archives* de cette année-là contiennent une lettre d'un certain Johanny Pharaon, interprète auprès du gouverneur général, qui décrit l'abjection pitoyable où vit ce rebut de l'Afrique. Le quartier des Juifs est un agrégat de pourritures, un monde de fermentation nauséabonde. « Ils se livrent sans réserve, ajoute-t-il, à un commerce illicite de brocantage et d'usure, dont la base est la supercherie à l'égard d'eux-mêmes, des Arabes, des Maures et des Européens... Ils acceptent notre Gouvernement parce qu'il les a enlevés à la griffe cruelle et rapace des Arabes, des Maures et des Turcs ; mais ils ne l'ont accepté que dans leur propre intérêt. »

Et le moyen de moralisation, selon lui, c'est de contraindre ces êtres dégradés à s'épurer, à se vivifier au foyer de l'énergie, c'est-à-dire dans nos régiments. Le projet put être exposé dans les *Archives Israélites*, mais n'eut pas d'autre publicité. De sorte que, pendant trente ans, la pestilence d'Algérie, se nourrissant elle-même de sa putréfaction, ne cessa de s'accroître.

Cette turpitude persistante du Ghetto ne pouvait manquer de contrister l'âme de l'émancipateur. Il conçut l'abominable idée de guérir ce mal en le mettant au contact de nos plaies saignantes mais saines, en conférant notre droit de cité à trente-trois mille individus serviles, honteux, accoutumés à obéir au fouet. Il n'y avait pas de doute que la France ne dût être gâtée par ce mélange.

A la faveur du 4 septembre, Crémieux, nous l'avons

vu, s'était attribué la direction de la Justice ; trois d'entre ses collègues se trouvaient être plus ou moins de sa race : Picard, Simon, Gambetta. Jamais telle opportunité, pensait-il, ne se renouvellerait. Il n'y avait qu'un obstacle possible, le mauvais vouloir des intéressés eux-mêmes.

La doctrine biblique est, en effet, ennemie de la naturalisation. « J'exterminerai, dit le Seigneur à son peuple, toutes les nations sur le territoire desquelles vous entrerez. Je les chasserai peu à peu devant vous jusqu'à ce que vous croissiez en nombre et que vous vous rendiez maîtres de tous leurs domaines [1]. Ne vous conduisez pas selon leurs lois et leurs coutumes [2]. »

Si nous suivons l'évolution du Judaïsme, nous constatons que ces préceptes furent toujours observés. Aman, ministre d'Assuérus, dénonce à son prince ce « peuple dispersé et répandu parmi toutes les provinces de son royaume, gens séparés les uns des autres, lesquels ont des lois et des cérémonies étranges et qui de plus dédaignent les ordonnances du roi [3]. » Cicéron [4], Tacite [5], s'indignent de cet entêtement à ne pas adopter les mœurs ambiantes. Au long de l'histoire moderne, ce sont les États eux-mêmes qui s'en aperçoivent et châtient ces parasites dangereux, en les chassant, en les détruisant.

Donc c'est l'accord parfait à travers le temps et l'espace. Il est avéré que ces foules errantes ont défense de se fixer ou de faire amitié avec les habitants des régions qu'elles choisissent pour s'y établir. Comment donc les séduire par le seul attrait du nom français ? Ceux d'Alger ne souhaitaient nullement qu'on les en ornât. Crémieux, qui le savait bien, prit ses précautions. « Ne leur dites pas : Soyez Français si vous voulez, conseil-

1. Exode, ch. XXIII.
2. Lévitique, ch. XVIII, 3.
3. Esther, III, 8.
4. *Pro Flacco.*
5. Histoires, V.

lait-il ; car ils n'abdiqueront pas volontairement la loi de Dieu. Déclarez qu'ils sont Français de par la loi, et ils obéiront. » C'est ainsi qu'une multitude, là-bas si méprisée, fut incorporée dans notre société [1].

Il est juste de reconnaître que ces favorisés comprirent assez vite l'utilité de l'escamotage. Désormais les Arabes, qui jadis les mataient, constituaient seuls la caste subalterne. Ils le sentirent surtout le jour où, comparaissant devant les tribunaux, ils se virent à la discrétion des jurés juifs. Et pourtant que ne leur devions-nous pas, à ces vaincus devenus nos alliés, et dont dix mille, les plus nobles de l'Islam, étaient allés mourir parmi les nôtres dans les champs de l'Est, tandis que les villes de l'Algérie restaient dégarnies, à la merci d'un prêcheur de guerre sainte ? Leur stupéfaction fut infinie quand ils apprirent le décret d'octobre : « Les Français, raillaient-ils, n'ont donc plus d'hommes qu'ils prennent des Juifs ? Non, les Juifs ne se sont pas transformés en Français, ce sont les Français qui se sont faits Juifs. »

Soudain, ils entendent dire qu'à Paris le *soff* civil vient de jeter à bas le *soff* militaire ; chez eux, les journaux partisans de la Commune insultent impunément nos officiers. C'est donc que toute la dignité du pays suzerain s'est évanouie à jamais. Alors ils se révoltent à la suite du cheik Sidi-Mokrani et du caïd Ben-Ali Chériff.

Ce soulèvement, qui fut bientôt anéanti, faillit avoir

1. Le décret fut promulgué le 24 octobre 1870. Voici sa teneur exacte :

« Le Gouvernement de la Défense nationale décrète :

« Les Israélites indigènes du département de l'Algérie sont déclarés citoyens français. En conséquence, leur statut réel et leur statut personnel seront à compter de la promulgation du présent décret réglés par la loi française ; tous les droits acquis jusqu'à ce jour restent inviolables.

« Toute disposition législative, tout sénatus-consulte, décret, règlement ou ordonnance contraires sont abolis.

« Fait à Tours, le 24 octobre 1870. Ad. Crémieux, L. Gambetta, A. Glais-Bizoin, L. Fourichon. »

pour résultat de faire annuler le décret. Mais Crémieux veillait, malgré son grand âge. « Dieu ne veut donc pas que je meure ! » répétait-il d'un ton lamentable. Ses ruses firent traîner l'enquête. Pendant ce délai M. Lambrecht, ministre de l'Intérieur, auteur du projet d'abrogation, mourut subitement, et M. de Fourtou, le rapporteur, d'abord favorable à la proposition, changea d'avis. Finalement les choses demeurèrent dans le *statu quo*. Crémieux put se reposer. Son dernier acte politique fut une exhortation au Gouvernement français pour le déterminer à garantir les intérêts des Juifs roumains et serbes au Congrès de Berlin. Presque nonagénaire, il envisagea son passé et se sentit une joie au cœur.

Le serment *more judaico* aboli, le projet de loi sur le divorce présenté aux Chambres, l'Alliance Israélite Universelle étendue comme un réseau sur le monde, des délivrances et des réhabilitations multiples obtenues, l'appui matériel et moral prodigué aux séminaires de rabbins, plus de trente mille croyants pourvus de nationalité, ses mérites étaient nombreux et magnifiques devant le Seigneur. Il se voyait néanmoins bien las et désireux de paix. Comme le Moïse d'A. de Vigny, il implora le Très Haut :

> Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre,
> Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
> J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.

Le Très Haut l'exauça...

Si l'on eût avisé l'un de ces beaux cuirassiers qui paradaient à ses obsèques et qu'on lui eût demandé :

— Troupier français, qui escortes ce char, sais-tu bien ce que tu salues de ton sabre ?

— Mes chefs, eût-il répondu, ordonnent de présenter les armes. C'est donc que ce mort fut un grand citoyen.

Comment, en effet, ce simple aurait-il pu concevoir

que le plus noble titre d'Isaac Crémieux à la gratitude nationale était d'avoir choisi l'instant de notre défaite et de notre désespoir pour infuser sournoisement dans notre sève affaiblie et raréfiée l'impureté de trente-trois mille gueux, la lie du monde, tous étrangers à notre vie, à nos coutumes héréditaires, à nos amours comme à nos inimitiés ?

II

LA VRAIE RACHEL

La *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1838 contenait une chronique d'Alfred de Musset, qui débutait ainsi :

Il se passe en ce moment au Théâtre-Français une chose inattendue, surprenante, curieuse pour le public, intéressante au plus haut degré pour ceux qui s'occupent des arts. Après avoir été complètement abandonnées pendant dix ans, les tragédies de Corneille et de Racine reparaissent tout à coup et reprennent faveur. Jamais, même aux plus beaux jours de Talma, la foule n'a été plus considérable. Depuis les combles du théâtre jusqu'aux places réservées aux musiciens, tout est envahi. On a fait cinq mille francs de recette avec des pièces qui en faisaient cinq cents ; on écoute religieusement, on applaudit avec enthousiasme *Horace*, *Mithridate*, *Cinna ;* on pleure à *Andromaque* et à *Tancrède*. Il est ridicule et honteux que ce soit un prodige, cependant c'en est un.

Et le poète nommait l'enchanteresse à qui l'on devait le miracle, Mlle Rachel, « une jeune fille qui n'a que dix-sept ans et qui semble n'avoir eu pour maître que la nature ». « Il se pourrait bien, ajoutait-il, que des représentations suivies de chefs-d'œuvre de notre langue causassent un notable dommage aux drames qu'on appelle romantiques. »

Les premiers essais de Rachel sur la scène de Molière avaient eu lieu plusieurs mois auparavant, mais dans des conditions extrêmement défavorables. La canicule sévissait, le monde parisien s'était dispersé. Jules Janin, un des rares habitués de la Comédie qui n'eût pas

quitté la ville, allait de temps à autre flâner dans la salle aux trois quarts déserte. Quand il eut la révélation d'un pareil talent [1], il s'irrita d'être le seul ou presque à la connaître. Mais à quoi bon en parler dès ce moment ? Tout éloge serait certainement inutile. Mieux valait attendre le retour de la société. Donc il avait patienté jusqu'au milieu de septembre : deux articles publiés par lui le 10 et le 24 au *Journal des Débats* avaient mis Rachel en vedette. Une série de triomphes justifièrent splendidement l'appréciation du critique.

Fortune singulière, invraisemblable, que celle de cette magicienne ramenant les Français à la fréquentation de leurs meilleurs poètes, elle qui chez nous était non seulement une étrangère, mais même de l'exotisme le plus sordide et qui cinq ans auparavant n'eût pu déchiffrer un vers de Racine !

*
* *

On sait qu'elle naquit en 1821 à Mumpf, petit village du canton d'Argovie, sur la route qui va de Bâle à Zurich. Ses parent, les Félix, étaient de misérables colporteurs juifs, qui d'Alsace partaient pour de longues tournées à travers la Suisse, l'Allemagne et la France, allant de foire en foire avec leur vil bagage de pacotille. Un jour d'hiver ils durent écourter l'étape : la femme, prise des douleurs de l'enfantement, obtint l'hospitalité dans une auberge de rouliers et y accoucha d'une fille, la future Rachel, qu'on inscrivit à la municipalité de l'endroit sous le nom d'Elisabeth-Rachel [2].

Une huitaine après, M. et Mme Félix, comme dit un peu

1. Véron raconte (*Mémoires d'un bourgeois de Paris*) que ce soir-là, venant d'entendre la nouvelle pensionnaire et ne se tenant plus d'admiration, il partit à la recherche de Janin et le trouva se prélassant dans la fraîcheur secrète du foyer. A force de prières et d'adjurations, il put le déterminer à braver la chaleur pour descendre à l'orchestre et voir ce sujet incomparable.

2. Quand Rachel eut acquis de la célébrité, le père Félix préten-

cérémonieusement Mme la princesse de Faucigny-Lucinge [1], remirent d'aplomb leur équipage et poursuivirent leur chemin. Une fois, durant la marche, un paquet tomba de la voiture : c'était Rachel. Heureusement on s'aperçut de sa chute. En la ramassant assez meurtrie mais sauve, et en la replaçant parmi les ballots, le couple ne se doutait pas de la perte qu'il avait failli faire [2].

Elisabeth (Rachel) avait une aînée, Sarah, de vingt mois plus âgée qu'elle. Leurs premières années s'écoulèrent dans la rude existence des romanichels. On allait à travers les pays, on campait aux abords des villes ou des bourgs, la mère gardant la roulotte et préparant la soupe, tandis que l'homme et les petites erraient dans la localité voisine pour y mendier ou vendre des bretelles, des jarretières, des savons, des épingles... Quand elles eurent un peu grandi, leur père leur apprit des complaintes ou des romances. Elles les répétaient dans les cabarets, dans les cafés, en s'accompagnant sur des tambours de basque ; puis elles passaient entre les tables et tendaient la sébille aux buveurs qui parfois, agacés par leur insistance et dégoûtés de leur contact suspect, s'en débarrassaient sans douceur.

dit descendre d'un prince auguste étroitement allié à la famille régnante d'Allemagne.

On a fait des phrases sur cette éclosion lamentable. Jules Janin (*Rachel et la Tragédie*, p. 24) a écrit : « Elle a vu le jour dans ce village et dans cette cabane, cette enfant vaillante qui portait si bien le sceptre et la couronne qu'on eût dit qu'elle les avait trouvés dans le berceau, à qui la pourpre allait si bien que ses langes sans doute étaient de pourpre. » Et il cite dans un beau désordre les grands hommes qui eurent comme elle une naissance obscure : Plaute, Amyot, Sixte-Quint, Giotto, Virgile, Horace, Sophocle, Cromwell, Watteau, Shakespeare, J.-J. Rousseau, Beaumarchais, Law, Rollin, Diderot, d'Alembert, Alberoni, A. del Sarte, Carrache, Rembrandt, Quinault, etc. — Cf. la narration exaltée que fait M. Adolphe Brisson (*Envers de la Gloire*) de son pèlerinage à l'hôtellerie « Zur Sonne ».

1. Princesse de Faucigny-Lucinge, *Rachel et son temps*, p. 3.
2. Récit de Dinah Félix à M. Ad. Brisson.

La Révolution de 1830 attira chez nous une quantité de va-nu-pieds qui comptaient tirer profit de notre bouleversement. Les Félix se trouvaient alors dans la région lyonnaise. Ils eurent l'idée de pousser jusqu'à Paris et s'installèrent dans le ghetto proche de l'Hôtel de Ville. Leur nichée s'était accrue d'un garçon, Raphaël, et de deux filles, Rébecca et Adélaïde, celle-ci toute nouveau-née [1]. Maintenant, dans le taudis infect et noir, les nomades pouvaient regretter leur libre vagabondage. Mais cette race est endurante et son avidité sait tout utiliser. Quel métier le gueux adopta-t-il ? On ne sait. Sa marmaille, en tout cas, s'employait dans la mesure de ses moyens à gagner la pitance quotidienne. Sarah et sa cadette avaient onze et neuf ans. Le jour, portant ou traînant les plus jeunes, elles sollicitaient la charité des passants par leurs mines dolentes, leur morbidesse, la honte de leurs vêtements dépenaillés. Le soir, on les voyait toutes les deux au milieu d'un rassemblement de badauds, à qui elles donnaient, dans l'éclairage de quelques bouts de chandelles, l'audition de leur répertoire, le *Juif errant*, la *Marseillaise*. Comme elles ne savaient guère de français, leur ramage était bizarre.

Rachel à cette époque n'avait aucune gentillesse, aucun charme. Son corps étique, vêtu de haillons, semblait embarrassé par la longueur excessive des pieds et des mains. La figure, maigriote, anguleuse, fort jaune dans l'encadrement des cheveux bruns, s'enlaidissait encore d'une mâchoire irrégulièrement composée, où les dents chevauchaient les unes sur les autres. Enfoncés sous la bosse très proéminente du front et rapprochés au point de former comme un creux continu, les yeux, très noirs, avaient une expression amère et presque farouche, où se condensait l'air souffreteux de toute la chétive personne.

Quelle gaîté, quelle espièglerie se fussent animées dans une condition aussi lamentable ? Qu'on se représente ce régime durant la mauvaise saison, les sorties par le

1. Cinq ans après devait naître Dinah.

froid, souvent par la pluie et la neige, la dure besogne en plein air, le retour au milieu de la nuit et, pour se restaurer, une nourriture détestable qu'empoisonnaient d'ailleurs les gronderies et les menaces du père, quand la somme récoltée avait été trop inférieure à ses exigences.

Un jour, en rentrant, Sarah et sa sœur racontèrent, tout émues, ce qui venait de leur arriver. Un vieux monsieur les avait abordées, leur demandant si elles voulaient apprendre la vraie musique pour devenir des artistes et peut-être entrer au théâtre. Il leur proposait de les accueillir dans son école.

Ce brave homme, c'était le compositeur Choron, directeur de l'Institution Royale de Musique Religieuse, dont il recrutait les élèves un peu partout dans les faubourgs et dans les villages. Félix supputa les avantages. Ses deux filles lui rapportaient quotidiennement quelques sous, fort peu de chose, et leur gain vraisemblablement n'augmenterait guère, à moins que l'instruction ne les mît à même de se faire mieux valoir. D'ailleurs il n'aurait pas à les entretenir tant qu'elles seraient dans cette pension. L'arrangement fut conclu.

Du temps se passa. Le maître s'efforçait d'obtenir des progrès : mais ils tardaient. Rachel, qui pour la scène se montrait excellemment douée, n'avait par contre qu'une voix assez peu étendue, quoique très vibrante, et l'oreille lui faisait défaut. Félix s'exaspérait. Au cours de ses voyages — car il s'était remis à son ancienne profession, — il songeait à l'exploitation prochaine de ses filles. Quand donc leur placement lui donnerait-il des bénéfices ? Ne sachant pas écrire [1], il se faisait rédiger des lettres dans lesquelles il disait à Choron son étonnement, son impatience, et le pressait d'aboutir. Le

1. « Cet homme qui n'a jamais dit un mot de français », affirme Arsène Houssaye (*Souvenirs*, III, p. 236). Cf. Imbart de Saint-Amand (*Mme de Girardin*, p. 196) : « Le père ne parlait guère que l'allemand ».

bon professeur s'excusait avec une mansuétude touchante, cherchait à le tranquilliser. On a par exemple de lui cette réponse, datée du 30 novembre 1832 [1] :

Monsieur,

Veuillez vous rassurer sur ce qui regarde la prolongation présumée des études de vos enfants. Mes inquiétudes venaient de l'extrême difficulté que je remarquais en elles pour apprendre. Mais je m'aperçois que cette difficulté commence à diminuer ; encore deux fois autant et elles devront être en état d'être utilisées, surtout Sophie [2], qui sera même prête avant cette époque. Elisa demandera un peu plus de temps : elle a moins de mémoire et travaille moins que sa sœur, qui est beaucoup plus réfléchie et comprend plus facilement. Je vais m'occuper prochainement de les faire entendre et de les produire ; mais il faut de la précaution, afin de ne pas leur nuire, le faisant avant l'âge. Je ferai tout pour le mieux, l'intérêt des enfants et le vôtre.

Veuillez agréer, etc. A. Choron.

P.-S. — Si dans vos pérégrinations, vous rencontrez un jeune homme ayant une belle voix de ténor, je vous serai obligé de me l'adresser. Nous venons de faire habiller de neuf vos deux donzelles, qui grandissent beaucoup et se portent bien. Peut-être placerai-je votre Raphaël à votre retour à Paris.

Nous n'exposerons pas en détail comment Choron, enfin convaincu de son erreur, confia ces élèves à son ami, le comédien Saint-Aulaire, ni comment celui-ci, poursuivant l'œuvre du premier éducateur, initia Rachel non seulement à la pratique élémentaire de notre langue, mais à la connaissance de notre littérature et à l'exercice de l'art dramatique ; comment encore elle enthousiasma les humbles habitués de la Salle Molière, rue Saint-Martin. En 1836, elle entrait au Conservatoire et un an après au Gymnase.

Mirecourt a fait de son engagement un récit, qui, s'il n'est pas tout à fait exact, est du moins très vraisemblable. Félix était présent à l'entretien.

1. Citée par le *Figaro* du 14 janvier 1858.

2. Sophie et Elisa, c'est-à-dire Sarah et Rachel, à qui il avait cru devoir donner des noms chrétiens. Il les présentait comme les demoiselles Sophie et Elisa de Saint-Félix.

— Combien voulez-vous gagner, Mademoiselle ? demanda Poirson, le directeur.

Elle regarda son père, qui se hâta de répliquer :

— Nous falons teux mille vrancs gomme un liard.

— Je vous en donne trois mille.

Le colporteur se repentit de sa modération.

D'après les conventions, Rachel prenait son nom israélite, illustré récemment par la *Juive* d'Halévy. Elle créa *la Vendéenne*, mais n'y eut qu'un succès relatif. Jules Janin la jugeait ainsi dans son feuilleton des *Débats* [1] :

Dans cette *Vendéenne* les auteurs ne voulaient pas seulement faire un drame, ils voulaient encore produire une enfant nouveau-né dans le drame, une petite fille de quinze ans à peine, nommée Rachel. Cette enfant, grâce au ciel, n'est pas un phénomène ; elle ne fera jamais crier au prodige [2].

Elle ne resta guère plus d'un semestre au Gymnase. Avant qu'elle n'y entrât, il avait été question de la recevoir à la Comédie-Française. L'administrateur Jouslin de Lasalle, que harcelait Saint-Aulaire, avec l'appui, dit-on,

1. *Débats*, 1er mai 1837.

2. Plus tard il prétendit avoir dès le premier coup d'œil deviné la perle rare. Que ne l'avait-il dit plus clairement ? La chronique du 1er mai 1837 ne laissait pas prévoir cette page de *Rachel et la Tragédie* :

« Il me sembla qu'elle avait six pieds dans ce vêtement étriqué, « pauvre, honnête et fièrement porté ; elle semblait ne pas se douter « de sa misère ou bien elle s'en faisait un titre à la sympathie, au « respect, à la bienveillance. Elle était si jeune !..... Un grand œil « profond, une tête énorme, elle n'avait pas encore ce beau teint « clair, net et vif que donnent l'aisance et le repos. . A peine on « voyait reluire à travers les lèvres pâlies ces belles dents merveil- « leuses, ces trente-deux incisives (*sic*) qui donnèrent plus tard tant « de grâce à son sourire et qui donnaient déjà tant d'accent à sa « parole... Enfin, pour servir d'obstacle à ce qu'on la trouvât belle « et charmante, en dépit de ses beaux cheveux fins comme la soie, « aussi nombreux que les épis dans un champ de blé, elle portait « un affreux chapeau en velours nacarat, orné d'une rose jaune, qui « tuerait à tout jamais toute espèce de débutante, un chapeau de « velours au mois de juin ! »

d'un Israélite considérable, avait consenti à l'entendre, en présence de quelques sociétaires, Mlle Mars, Samson, Desmousseaux, etc... Bien que l'interprétation d'Andromaque eût ravi les auditeurs, rien n'avait été décidé. Cependant le ministre Thiers avait fait verser à Rachel un secours de douze cents francs. Vedel, le successeur de Jouslin, reprit l'affaire et la conclut.

On lit dans le journal de Samson (6 février 1838) :

J'ai fait engager par Vedel Mlle Rachel Félix. Elle a 4.000 francs. Comme elle est d'une extrême ignorance, vu la pauvreté de ses parents, j'ai dit à son père de lui donner pour maîtresse de langue et d'histoire Mme Bronzet, professeur de mes enfants, qui veut bien ne lui prendre que vingt francs par mois. Quant à moi, j'ai déclaré que je continuerais à lui donner mes leçons gratis [1].

Le Dieu d'Abraham avait été fort obligeant pour sa créature ; les chrétiens aussi. Grâce au bon Choron, grâce à Saint-Aulaire, à Samson, la petite chanteuse des rues s'élevait de la fange vers le resplendissement et la plus insolente prospérité. Chaque soir une affluence extraordinaire bondait les moindres espaces du théâtre. Le vieux roi Louis-Philippe, après une absence de trois ans, revint occuper sa loge. Les hommes les plus moroses, les plus éloignés de l'agitation mondaine, Lamennais par exemple, retenaient leur fauteuil. Subitement les recettes qui, naguère, pour les pièces classiques atteignaient tout juste sept cents francs, montèrent en octobre à trois, cinq, six mille francs. L'astucieux Félix ne perdait pas de vue, comme on pense, cette progression. Sa fille étant encore mineure, il se chargeait de défendre ses intérêts et s'y employait avec vigilance. A présent que la jeune personne, en pleine conquête du public, devenait indispensable à l'établissement, il jugea tout à fait opportun de réclamer une augmentation. Comme on ne la lui accordait pas, il demanda la résiliation de son contrat. Ce fut Crémieux qui plaida pour Rachel, sa core-

1. Samson, *Mémoires* (p. 307, note).

ligionnaire. La Comédie dut céder au chantage [1] ; ne s'agissait-il pas de la vie même de la tragédie française ? On quintupla le chiffre d'appointements d'abord fixé.

*
* *

Elle de son côté qu'incitaient à la fois l'ambition du métier et l'appétit des gains magnifiques, s'appliquait avec ardeur à tout ce qui pouvait retenir définitivement la Fortune. Samson n'eut pas de disciple plus éveillé, pas de plus attentif ni de plus souple. Avant d'entreprendre un rôle, n'ayant aucunes notions d'histoire [2], elle écoutait les explications qui devaient l'initier au sujet : ensemble ils épuisaient la biographie et l'analyse psychologique de l'héroïne. Puis, vers par vers, mot par mot, ils préparaient les détails du débit, les intonations, les cris, les soupirs, les gestes. Pas un halètement, pas une exaltation qui ne fussent étudiés, répétés, serinés [3]. Elle entrait en scène, sachant de mémoire ses effets et les reproduisait toujours invariablement, sans que son initiative y changeât quoi que ce fût. On avait choisi de-ci de-là tel alexandrin, telle expression qu'il s'agissait de

1. « Monsié Samson, disait Félix à Samson, il est pourtant chuste, puisque mon fille a du talent, qu'elle me rapporte. » Veuve Samson (*Samson et Rachel*, p. 70).

2. Elle disait un jour à Mme de Girardin qu'une chose lui déplaisait dans sa *Cléopâtre*, c'est que l'amant de la reine eût un nom aussi commun. « Antoine ! Pourquoi l'avoir appelé ainsi ? » C'est elle encore qui, voyant chez Crémieux certaine statuette représentant une dame très dévêtue, s'étonnait : « Qu'est-ce donc que cette personne sans bras ? — C'est la Vénus de Milo. — Ah oui ? » Et quelques jours après, rencontrant Milhau, le boursier, un ami : « Dites donc, vous, fit-elle, mes compliments ! j'ai vu votre Vénus chez M. Crémieux. Elle est joliment réussie ! »

3. « Rien n'était vague, rien livré au hasard, nous notions tout. » (Samson, *Mémoires*, p. 307.) Cf. Legouvé, *Souvenirs*, II. Cf. également Edouard Devrient, cité par V. Thomson (*la Vie sentimentale de Rachel*, p. 87) : « On a envie de rire lorsqu'on entend des gens prétendre que tout cela est instinctif. Tout ce qui nous émerveille chez Rachel est appris. »

mettre en relief par une modulation, une note caractéristique, succédant tout à coup à la récitation mâchonnée, rapide, de la tirade sacrifiée. Et l'accent une fois trouvé dans la gradation qui va du sourd à l'éclatant, du caverneux à l'aigu, demeurait définitif, ainsi que le mouvement et le regard qui s'y devaient associer.

Mais développer sa vigueur dramatique, se familiariser avec les trucs, c'eût été besogne insuffisante. Il fallait qu'Émilie, Camille, Ariane, Hermione eussent par elle de la séduction. Avec ce sens pratique dont on ne manque pas en Israël et que la dureté du sort lui avait fait plus subtil, elle mesurait la grandeur de certaine domination assurée à sa royauté factice, pourvu que s'y ajoutât le prestige du charme et de la beauté. Elle eut donc la préoccupation de son perfectionnement physique. Certes l'âge travaillait en sa faveur. Elle n'avait déjà plus cette petitesse qui d'abord nuisait tant à la majesté de ses travestissements. Son corps allongé marchait, agissait avec élégance ; ses traits achevaient de se composer, se voilant de cette mélancolie étrange, qui poétise certaines figures juives. Leur mobilité [1] s'était accrue ; ils savaient à merveille maintenant simuler la haine et la tendresse angoissée, le mépris et l'imploration. Ajoutez un organe d'une sonorité métalliqne, dont l'adolescence avait fortifié le timbre. Il restait néanmoins bien des défauts à corriger, quelques-uns, irrémédiables, à rendre moins apparents. Sa ténacité vint à bout de cette double tâche. Elle-même a raconté comment :

Vous ne vous figurez pas, disait-elle un jour à un dîner chez le duc de Morny, vous ne vous figurez pas, vous tous qui me trouvez belle aujourd'hui, comme j'ai commencé par être laide. Moi qui devais jouer la tragédie, j'avais le masque comique : c'était à faire mourir de rire, avec mon front cornu, mon nez en virgule, mes yeux pointus, ma bouche grimaçante. Je vous laisse à penser du reste. Je suis allée un jour avec mon père au Musée du Louvre... Quand je

1. Auguste Roussel (*Mlle Rachel et sa troupe en province*) dit qu'il l'a souvent vue rire aux éclats juste au moment où elle entrait en scène pour faire frémir les spectateurs.

fus au milieu des marbres, il se fit en moi je ne sais quelle révolution, qui fut comme une révélation. Je trouvai que c'était beau d'être beau. Je sortis de là plus grande, avec une dignité d'emprunt, dont je devais me faire une grâce naturelle. Le lendemain je feuilletai des gravures d'après l'antique : jamais leçon du Conservatoire ne me fut si bonne .. Je me suis étudiée chaque jour à n'être plus laide. Comme j'étais en pleine sève, quand cette idée m'est venue de me refaire sur l'ébauche paternelle et maternelle, Dieu aidant, tout s'est arrangé... Les bosses de mon front sont tombées, mes cheveux l'ont voilé à l'antique, mes yeux se sont fendus, mon nez a repris la ligne droite, mes lèvres trop minces se sont arrondies, j'ai commandé à mes dents en désordre de se remettre en ligne [1].

La transformation se fit très prompte et très heureuse. Rachel ne put jamais, on pense bien, de quelque artifice qu'elle usât, se métamorphoser en Vénus. Mais elle tira parti de ses tares même. Sur sa maigreur elle drapa les étoffes, et par la noblesse de leurs courbes, de leurs déroulements, de leurs feintes, elle se prêta de la ligne et des formes. « Ses poses, ses attitudes, ses gestes, dit Théophile Gautier[2], s'arrangeaient naturellement d'une façon sculpturale... Les draperies se plissaient comme plissées par la main de Phidias... Elle était née antique, et sa chair pâle semblait faite avec du marbre grec. »

Chose curieuse, les contemporains, tout captivés qu'ils fussent, avaient conscience de s'illusionner. « Notez, dit Jules Janin [3], que cette enfant est petite, assez laide. » « Sa beauté, dit Th. Gautier [4], n'avait rien de coquet, de joli, de français en un mot. Longtemps elle passa pour laide. » « Elle n'est pas du tout jolie », écrit Devrient [5]. Et tous font suivre cette constatation d'un « mais

1. Ars. Houssaye, *Confessions*, III, p. 174.

2. Th. Gautier, *Portraits contemporains*, *Rachel*. — Cf. *l'Intermédiaire des chercheurs*, 25 nov. 1876. Un concours ayant été ouvert en 1848 pour une figure de la République, le journal *l'Artiste* donna ce conseil : « Tous les artistes iront étudier les poses toutes sculpturales de Mlle Rachel. » Cf. *infra*, p. 72, note 2.

3. Cité par V. Thomson, *la Vie sentimentale*, etc., p. 11.

4. *Op. cit.*

5. Val. Thomson, p. 86. Et la comtesse Dash (citée par Thomson, *ibid.*) : « C'était une petite brune renfrognée, laide, maigre, noire, presque désagréable. »

elle plaît », « mais elle est irrésistible. » « Quel beau front ! » s'écrie Gautier, admirant ce qui exerça communément la verve des caricaturistes.

Alfred de Musset à ses louanges ne fait aucune restriction :

Ceux qui ne se représentent une reine de théâtre qu'avec une encolure musculeuse et d'énormes appas noyés dans la pourpre ne trouveront pas leur affaire ; la taille de Mlle Rachel n'est guère plus grosse qu'un des bras de Mlle George. Ce qui frappe d'abord dans sa démarche et dans sa parole, c est une simplicité parfaite, un air de véritable modestie Sa voix est pénétrante et dans les moments de passion extrêmement énergique ; ses traits délicats, qu'on ne peut regarder de près sans émotion, perdent à être vus de loin sur la scène [1].

Le public se contentait de ce qu'il apercevait. Dans le rôle d'Émilie, quand elle disait à l'Empereur :

Tranchez mes tristes jours pour épargner les vôtres ;
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres,

Rachel promenait son regard sur l'assistance qui aussitôt s'affolait, l'acclamait et par ses bravos répétés, frénétiques, arrêtait pendant un très long temps la représentation [2].

Telle était son adresse à se transfigurer. Par l'accommodation de sa parole et de ses mouvements, par le ménagement calculé de ses éclats, par la souplesse de ses reins et de ses membres, enfin par ce je ne sais quoi de félin, d'enjôleur qui est l'attrait des filles d'Orient, elle donnait une impression de beauté. On lit dans la *Revue des Deux Mondes* de février 1843 :

C'est aux entrées que les grands acteurs se reconnaissent On sait quelle douce clarté baigne les yeux de Mlle Rachel, quand elle fait son entrée dans Ariane, comme ses mains se joignent avec grâce, dans un geste de bonheur, comme sa démarche est légère, comme elle ressemble, tant elle a sur le front de jeunesse heureuse, à quel-

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1838.
2. Claudin, *Mémoires*.

que nymphe sortie, par une matinée de printemps, de l'eau transparente d'une fontaine ou de la verte écorce du chêne. Quand elle paraît dans Phèdre, si pâle, avec son long manteau de pourpre, ses voiles flottants et sa tunique étincelante d'or, on a sous les yeux une apparition telle que pouvait en éclairer le ciel de la Grèce.

De son jeu lui-même on ne semble pas s'être fait une idée bien nette. Les témoignages sur ce point sont en effet contradictoires. Selon Gautier et Musset [1], elle se montrait sobre, tranquille, mesurée, se gardait des moyens propres au mélodrame. Selon d'autres, la Furie se déchaînait aux bons moments ; elle avait recours aux contractions nerveuses, aux rugissements, aux râles convulsifs, et rendait les douleurs de l'âme par une effervescence inquiétante de tout son être. C'est ce qu'affirme Véron [2]. C'est ce que dit aussi Mme Samson, veuve du comédien[3], laquelle donne en exemple la scène des imprécations de Camille. Rachel, au bout de ses invectives, avait, assure-t-elle, une crise épileptique et s'affalait dans un fauteuil, le corps pendant de côté comme un pantin avachi. Le comte de Chambrun donne la même note [4]. Elle « confond le remords avec les larmes, le désespoir avec la rage... Elle vous étourdit... A peine avez-vous détourné la tête, un cri nouveau s'est fait entendre et vous êtes obligé de renoncer au poète pour suivre l'actrice. »

Il y avait notamment une pièce où se trouvait ce vers ridicule : *Ma résolution s'est changée en statue.* La tragédienne, après l'avoir prononcé, demeurait dans l'immobilité de la pierre, ce qui ne manquait pas de transporter les spectateurs. Une autre fois, l'héroïne qu'elle figurait obtenant d'un ministre qu'il signât la grâce de son frère, elle se retirait en serrant le précieux

1. Th. Gautier (*Op. cit.*). Musset (*Revue des Deux Mondes*, 1er nov. 1838).
2. Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (IV, v).
3. Veuve Samson, *Rachel et Samson*
4. Comte de Chambrun, *Quelques réflexions sur l'art dramatique, Rachel*, p. 33.

parchemin entre ses dents, comme une tigresse tiendrait sa proie. Et c'étaient dans la salle des clameurs, des trépignements, du délire.

Le comte de Chambrun, qui raconte cela[1], juge ainsi Rachel : « Elle fait peur et jamais ne fait pleurer. » « La passion, cette grâce, lui viendrait-elle ? » dit ironiquement Saint-Beuve (*Correspondance avec Juste Olivier*, 1843). Par « passion » il faut entendre ici la douce sensibilité. C'est ce dont manquait le plus Rachel, au dire des contemporains. Analysez cet éloge qu'écrivait d'elle Mirecourt. Il n'y est fait allusion qu'à son don d'exaltation, à sa faculté de bouleverser et de terrifier :

Son plus admirable et son plus éclatant succès fut le rôle de Phèdre. A aucune époque, les annales dramatiques n'ont enregistré pareil triomphe. Du parterre au comble la salle *frissonnait*. La *terreur*, la passion, la frénésie de l'amour étaient excitées, rendues avec une vérité *sinistre*, une verve *effrayante*, une puissance à confondre. On n'applaudissait pas, on perdait en quelque sorte le sentiment de son être pour vivre la vie de la tragédienne ; on tressaillait avec toutes ses fibres, on palpitait de ses joies, on rugissait de ses colères. L'âme suspendue à son geste, à ses lèvres, le cœur bouleversé par son coupable amour, vous sentiez avec *épouvante* le crime vous saisir, l'inceste vous brûler le sang...

Terminons cette série d'appréciations par celle d'Alfred de Vigny :

Le talent est immense. Mais l'âme est-elle au niveau du talent ? La flamme ne passe pas de ses veines dans son accent. Elle ne ressent pas de ces réactions instantanées que connaissent seules les natures puissantes.

*
* *

Quelle que fût sa manière, cette Circé savait s'y prendre. Dès qu'elle eut conscience de son pouvoir, elle l'essaya plus spécialement sur les hommes en état de la faire parvenir. Le trottoir, avec ses rencontres mal-

1. *Op. cit.*, p. 20.

propres, ses camaraderies de hasard, ses invites multiples au vice, avait été sa première école. Au cours de ses journées et de ses soirées errantes, sa gaminerie précoce avait bien pu perdre autre chose que l'innocence du cœur. Et c'est là ce qui expliquerait l'infamie de ses débuts officiels dans la carrière amoureuse.

Le docteur Véron, dont Rachel par ses coquetteries provoqua les offres répugnantes, était un gros viveur qu'avait enrichi le succès d'une invention pharmaceutique et que son opulence avait accrédité dans le grand monde. Placé par le ministre de Montalivet à la direction de l'Opéra, Véron, pour justifier par son raffinement cette distinction surprenante, assemblait dans l'intimité ses relations les plus huppées et les régalait d'exhibitions dont ses sujettes composaient les savoureux tableaux animés. Il fut obligé de quitter le gouvernement des ballets et se contenta de jouer au patron littéraire, en achetant la *Revue de Paris*, puis le *Constitutionnel*. C'est cette qualité, jointe à ses solides ressources financières, qui le recommandait à l'attention de l'artiste. Tant de supériorités influentes compensaient à ses yeux la maturité du poussah, sa lourdeur, sa suffisance et certaine misère dont le contact devait rendre peu ragoûtante la faveur de ses effusions [1]. Les avances du monsieur furent encouragées ; on lui fit entendre que des compliments il pourrait passer à des propositions sérieuses, et, pour qu'il n'eût pas d'hésitation, malgré la distance des âges, on lui écrivit de gentils billets. Le fat s'épanouit bientôt dans la fonction de protecteur. Son aide s'ajoutant aux appointements de Rachel permit à celle-ci, non seulement de subvenir à son coûteux entretien, mais d'assouvir la cupidité paternelle et de faire vivre confortablement tous les siens. Ils eurent même, dès le printemps de 1839, cet

1. « Je le connais, disait de lui Ponsard, il est gros, laid et il a des écrouelles. » (Cité par H. Fleischmann, *Rachel intime*, p. 51.) A cause de cette infirmité, le docteur portait une haute cravate, dont il s'enveloppait, comme une almée, la moitié de la figure.

aimable luxe : une maison de campagne à Montmorency.

Cependant le millionnaire pouvait être utilement doublé d'un poète en renom. A la commodité d'une banque hospitalière s'ajouterait une collaboration qui pour Rachel hâterait sans doute les progrès de la célébrité.

Alfred de Musset, assez éprouvé pourtant par l'aventure de Venise, croyait indispensable à son amour-propre de conquérir à leur avènement les déesses de la mode. Dans le même moment elles étaient trois dont la possession le tentait, Rachel, la cantatrice Pauline Garcia et la princesse Belgiojoso. Il fallut que l'univers connût son triple bonheur. En ce qui concerne Rachel, il saisit opportunément l'occasion qui se présentait de la courtiser. Des critiques, et notamment Janin, s'étaient permis de prétendre que Roxane ne valait pas Camille. Musset se fit le champion de la sultane outragée. Si Mlle Rachel n'est pas impudique dans ce rôle autant que certains le souhaiteraient, répliqua-t-il, c'est qu'elle est trop honnête. Puis sur un ton très tendre : « Avez-vous songé que cette jeune fille, sur qui seule repose le poids d'une renaissance, cette jeune fille, quand elle aura connu vos articles, aura peut-être pleuré ? » Il faut, concluait-il, écouter les inspirations du cœur, le souverain juge. Et, ne s'en tenant qu'à ces suggestions, il jurait que Mlle Rachel serait une seconde Malibran [1].

La semonce fut très vertement relevée par Janin. On crut que l'incident aurait des suites. Il en eut, il est vrai, mais où l'honneur n'avait rien à faire. Musset devint un des favoris de celle que Barbey d'Aurevilly appelait la Psyché-Rachel. On le vit constamment cette année-là dans sa loge [2]. Il fut même reçu dans la famille. On

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1838.

2. Le 17 décembre 1838, il écrivait à Mme Jaubert : « Très réellement je crois qu'il y a dans ce moment-ci un coup de vent dans le monde artiste. La tragédie classique était une adorable convention ; le débordement romantique a été un déluge, au milieu duquel il y avait de bons côtés. Je donnerais bien cent écus, comme dit Vernet,

connaît le récit qu'il a fait d'une de ces visites, *Un souper chez Mlle Rachel* [1]. Comme cette peinture n'est pas de pure imagination, certains détails trop vrais restituent à l'intérieur des Félix son caractère spécial, et l'impression que ressent le lecteur n'est pas des plus suaves.

C'est à sa confidente habituelle, Mme Caroline Jaubert, celle qu'il surnommait sa « chère marraine », que Musset raconte cette soirée. Il avait rencontré Rachel sortant de la Comédie avec plusieurs petites camarades, chacune accompagnée de son ami, elle-même au bras de Félix Bonnaire. Ils allaient souper chez elle, passage Véro-Dodat. On l'invite, il accepte. Les voilà au logis. La mère Félix et Sarah les reçoivent ; les petits sont au dodo, le père est absent. L'ancien guenilleux se carre en ce moment dans un fauteuil de l'Opéra, où leur coreligionnaire, Mlle Nathan, débute dans la *Juive*. La bonne aussi est absente : il a fallu qu'elle coure au théâtre, pour chercher les bijoux oubliés par Mademoiselle. Celle-ci en profite pour jouer la comédie et faire elle-même la cuisine. Les couples se sont installés sous l'œil indulgent de la mère Félix, et chacun s'occupe de caresser sa chacune. Rachel, qui tout à l'heure était princesse, apparaît coiffée d'un bonnet, apportant les plats. Il y a un bifteck, des épinards et même un restant de salade. — Régalez-vous ! — Faute d'argenterie (car la bonne n'a pas laissé les clefs), on doit se contenter de couverts d'étain. Sarah, très vaniteuse, en est toute mortifiée. De quoi va-t-on avoir l'air devant ces messieurs et dames ? Elle refuse le vil métal, pour prouver sa distinction. Sa sœur n'a pas moins d'orgueil, mais comme il arrive aux parvenus, elle évoque, pour mieux jouir de son élévation, les sou-

pour n'avoir que vingt ans à l'heure qu'il est et pouvoir m'envoler dans cette bourrasque, en compagnie de Paulette (Pauline Garcia) et de Rachel, quitte à me perdre dans les nues avec elles. Je suis bien vieux pour un tel voyage et l'on m'a passablement brûlé les ailes en temps et lieu. (Musset, *Œuvres posthumes*.)

1. Lettre à sa marraine, mai 1839.

venirs de l'époque besogneuse, d'ailleurs peu lointaine. Elle bavarde à tort et à travers, tient des propos incongrus, débite par exemple une histoire de bas sales plutôt fâcheuse dans cette conversation de table. Ces confessions exaspèrent l'aînée, qui proteste âprement en *judisch*, leur langue naturelle. Mais, à cause du monde, la dispute ne dure pas. Un instant, la mère Félix, « la bouche pleine d'épinards », dit quelque stupidité. Bonnaire depuis longtemps s'est retiré, par dégoût évidemment. Par jalousie, croit Musset, toujours avantageux ; et il se félicite de ce départ qui lui permet d'accaparer l'idole. Il s'est abstenu de manger, mais veut bien boire. Tandis qu'il déguste un verre d'absinthe, Rachel, décidément mal stylée, s'empare de sa canne, « tire le poignard qui est dedans et se cure les dents avec la pointe ». Après le punch, un à un les ménages font comme Bonnaire. Entre Musset et Rachel s'engage une causerie sur la littérature. « Il serait temps d'aller se coucher », interrompt la mère, sans succès. Sarah, vannée par une escapade amoureuse, leur souhaite bonne nuit. Alors commence une scène de pur cabotinage. Rachel propose une lecture de *Phèdre*, et, malgré les observations de Mme Félix, elle s'en va dans sa chambre prendre son classique. « Elle revient, tenant dans ses mains le volume de Racine ; son air et sa démarche ont je ne sais quoi de solennel et de religieux ; on dirait un officiant qui se rend à l'autel, portant les ustensiles sacrés. » Elle s'assoit près de Musset. Puis, « ouvrant le livre avec un respect singulier et s'inclinant dessus : — Comme j'aime cet homme-là ! Quand je mets le nez dans ce livre, j'y resterais pendant deux jours sans boire ni manger. » Musset, aveuglé par la suggestion, trouve adorables ces belles simagrées et suit avec ravissement l'interprétation dramatique, cependant que la mère Félix, qui en a pris son parti, s'enfonce benoîtement dans un somme. Mais voici soudain la fête écourtée. C'est le père qui rentre. Comment se fait-il qu'on veille encore à minuit et demi ? Quand elle sera tombée malade ! (Sous-entendu : adieu

mon bon argent !) Du reste, on use de la chandelle. Allons, assez de ces fantaisies ! Rachel obéit, mais non sans déclarer que c'est révoltant, qu'elle achètera un briquet et dans son lit savourera *Phèdre* à son aise. Situation difficile pour le dandy, qui, sans plus tarder, s'esquive « plein d'admiration, de respect et d'attendrissement ».

La même semaine, Rachel l'invitait à Montmorency, où, chose curieuse, elle avait son indépendance absolue. On devait se dédommager de l'ennuyeux contretemps et sacrifier à Racine. Musset, par précaution, garnit sa valise de vêtements de repos et de quelques objets de toilette. C'était agir sagement : le plaisir littéraire le retint trois ou quatre jours. A la suite de cette fugue, il envoyait à sa marraine un billet où s'exprimait sa joie : « Qu'elle était jolie l'autre soir, courant dans son jardin, avec mes pantoufles et un petit bonnet noir et rouge, en laine tricotée !... »

La mâtine avait obtenu facilement pour prix de ses amabilités l'assurance qu'elle aurait sa pièce, une pièce composée exprès pour elle.

Un homme d'argent, un auteur en vedette, bonnes prises pour une fille ambitieuse. Il ne lui restait qu'à jeter sa ligne dans le grand monde. Ici la réussite ne dépend que de la qualité de la réclame et de la cote d'élégance attribuée par les autorités de la mode. L'engouement inouï dont était l'objet cette Rachel [1], délice de tout Paris, ornement déjà du Faubourg Saint-Germain, en faisait pour les clubmen les plus titrés et les plus raffinés une *biche* très intéressante à poursuivre. Si l'on en croit Arsène Houssaye [2], un lot considérable de hauts aristocrates souhaitaient l'honneur de la pouvoir forcer. Le prince de Joinville fut, dans cette catégorie, le

1. Quand par hasard elle venait prendre place à quelque tribune de la Chambre, il y avait aussitôt un grand mouvement dans l'Assemblée, tous les députés se retournaient, la plupart braquant leurs lorgnettes sur elle.

2. Cité par H. Fleischmann, *Rachel intime*, p. 85.

premier vainqueur. Outre sa grâce naturelle où se révélait superbement le sang royal, ce jeune seigneur avait pour lui l'illustration de ses services au siège de Saint-Jean d'Ulloa et, bien plus encore, la popularité que venait de lui valoir l'accomplissement de sa mission funèbre à Sainte-Hélène [1]. C'était vraiment le Prince Charmant. Pour se faire agréer de l'aventurière, il ne s'attarda pas à toutes les cérémonies où se ridiculisait la foule des adulateurs. Sachant les nuances, il estimait que le ton de la galanterie doit varier suivant le degré d'excellence de la dame. Pendant une représentation, il fit passer sa carte à la Juive, avec ces trois mots pleins de sens : « Où ? quand ? combien ? » Elle était d'une arrogance extrême avec qui s'humiliait sous sa loi. Ces manières gaillardes lui en imposèrent et lui plurent : le bristol revint à l'envoyeur avec cette triple réponse : « Chez toi — ce soir — pour rien. » Ainsi se forma leur idylle. Mais le héros dut bientôt dépouiller sa rudesse altière, si l'on en juge par ce fragment d'un billet qu'il reçut de Rachel : « Mon vieux chien, . . . je t'aime tant fort que je le puis. Les marquis et les ducs sont enfoncés par toi [2]. »

*
* *

Elle se gardait bien d'afficher ces liaisons. La divulgation de pareil dévergondage l'eût fait exclure aussitôt de la haute société dans laquelle d'adroites amitiés l'avaient introduite et où, par sa feinte supérieure, elle se poussait davantage chaque jour. C'est Mme de Girardin, a-t-on dit, qui l'aurait présentée d'abord. Il est permis de supposer que l'intervention complaisante de Delphine, si elle eut lieu, avait surtout pour motif l'idée de ménager

1. On sait que le Prince de Joinville commandait la *Belle Poule*, qui ramena les cendres de Napoléon. Au départ de l'île, dans la prévision d'une attaque de la part de la flotte anglaise, il avait fait jurer à son équipage de se faire couler plutôt que de rendre ce dépôt sacré.

2. Fleischmann, *Op. cit.*, p. 90, note.

un heureux sort à ses pauvres pièces. Quoi qu'il en soit, il avait fallu préparer très attentivement cette entrée en scène, la plus difficile de toutes.

Les répétitions se firent chez Crémieux, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois. L'avocat israélite, alors en pleine célébrité, groupait autour de lui l'élite de la Galaad française. Tous les coreligionnaires connus dans le gros négoce, la banque, la politique, le barreau, la littérature ou les arts se retrouvaient aux soirées de Mme Crémieux. On s'imagine avec quel enthousiasme l'ardente colonie accueillit Rachel. Il semblait que dans cette théâtreuse revécussent les Esther, les Judith, les Salomé, la phalange entière des saintes de la Patrie. Assurer sa domination était une affaire nationale. Au milieu de cette affluence cossue, l'inexperte Hermione s'accoutumait à la vie des salons, à leur animation brillante et frivole. Ce n'était certes pas la meilleure école du genre ; le mauvais goût y abondait, et nombre de dames y avaient des façons peu dignes d'être imitées. Mais la jeune sauvage pouvait s'y familiariser avec la parade des réceptions, des dîners, les nécessités de la civilisation moderne. D'ailleurs avec cet esprit de solidarité qui caractérise les enfants d'Abraham, les Crémieux, dans le privé, s'occupaient de son éducation. La femme la traitait en enfant gâtée, lui prodiguait ses conseils maternels. Quant à lui, non seulement il la guidait et lui accordait le concours de sa parole ainsi que de son autorité dans ses démêlés avec la Comédie-Française, mais il s'instituait son secrétaire et veillait sur la correction de sa correspondance. De peur que les preuves de son ignorance grammaticale ne permissent de la tourner en ridicule [1], il lui retouchait ses lettres et même, si le des-

1. Voulant remercier Jules Janin de son article élogieux : « C'est moi, M'sieu, fit-elle, que j'étais au Gymnase l'année dernière. » — Et Janin de répondre : « Je le savions ben, Mamselle, je le savions ben. » Un jour, chez Véron, le comte Molé très galamment lui disait : « Madame, vous avez sauvé la langue française. » Elle fit une révérence, puis s'adressant à Véron : « C'est bien heureux, ne l'ayant

tinataire était d'importance, les lui rédigeait complètement. Les panégyristes de Rachel nient avec emportement cette contribution à sa production épistolaire. Il nous faut donc citer les témoignages que nous relevons dans plusieurs lettres de la tragédienne collectionnées par Mme Thomson [1]. Elles sont adressées de Londres à Crémieux et datées de 1841 : « Je me sens aujourd'hui aussi joyeuse que quand je me trouvais avec vous dans ma petite chambre rouge où nous parlions théâtre, que vous me faisiez mes petites lettres, je dis *petites*, pour ne pas vous décourager, car il va vous falloir m'en écrire bien d'autres... » Et encore : « Sa Majesté la reine a exprimé le désir d'avoir ma signature dans son petit album ; j'en ai fait part à quelques personnes des mieux posées, elles m'ont conseillé d'écrire une petite lettre à Sa Majesté... Mon cher Crémieux, vous voyez que malgré les grands progrès que je fais dans le style, il faudra cette fois encore avoir recours à vos complaisances éternelles. » Et quelques semaines après : « Tremblez de la corvée effroyable que je vous amène. Aussi est-ce de votre faute : toutes les lettres que j'ai écrites depuis mon séjour à Londres sont si charmantes que tout le monde en veut. » Elle donne à Crémieux des détails sur les personnes à qui elle compte en envoyer ; puis elle ajoute : « Mon cher Crémieux, en savez-vous assez pour leur écrire deux charmantes lettres ? » Crémieux, il est juste de l'observer, n'était pas le seul à remplir cet office. Les amants aussi arrangeaient des brouillons et S. A. R. Mgr le Prince de Joinville n'était peut-être pas le moins obligeant de ces scribes bénévoles [2].

jamais apprise. » Jamais elle ne sut l'orthographe. Arsène Houssaye raconte que pendant son directorat, comme elle lui soumettait une lettre qu'elle allait envoyer au ministre, il remarqua de grosses fautes et lui conseilla de les corriger : « Bah ! lui répliqua-t-elle, laissez donc, ma lettre aura l'air bien plus sincère. »

1. Valentine Thomson, *la Vie sentimentale de Rachel*, p. 49, 53 et 63.

2. Fleischmann, *Rachel intime*, p. 88.

Grâce à ces supercheries et par l'effet des éloges effrénés que de tous côtés répandaient les fanatiques de son clan, une réputation d'esprit et de délicatesse exquise l'avait précédée dans les vieux hôtels du Faubourg Saint-Germain. Lorsqu'elle consentit à franchir ces seuils augustes, ce furent des ovations et des concerts de louanges. Quelle décence ! Quelle réserve ! Quel naturel comme-il-faut ! On s'honora de montrer chez soi cette merveille. Elle fut à la table des duchesses, se promena dans leurs calèches armoriées. Il arriva que dans la contre-danse elle faisait vis-à-vis à la demoiselle de la maison et qu'elle s'y comportait de manière à contenter les douairières les plus pointilleuses. Mme de Girardin dans un de ses *Courriers de Paris* parle de ce succès. « A quoi donc rend-on hommage ? direz-vous. Vous serez bien étonnés quand nous vous répondrons : C'est à son rang. Chacun est, pour ainsi dire, doué en naissant d'un rang individuel, dont il ne peut méconnaître les exigences. »

Elle se surpassa chez Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois. Autour de la vieille dame et de René maintenant septuagénaire s'assemblaient de vénérables représentants de l'aristocratie et du clergé. Une atmosphère de dévotion régnait dans le lieu. La maîtresse de Véron, de Musset, du Prince et de quelques autres y fut chaste, modeste, candide. Elle ne récitait guère que des pièces religieuses, *Esther*, *Polyeucte*, ou des poésies d'un accent mystique. Parfois Chateaubriand, jouant à côté de cette ingénue le rôle de père noble, l'accompagnait lui-même jusqu'au théâtre, où elle pénétrait majestueuse à son bras. L'idée de cette pieuse académie, c'était d'enlever à Jéhovah son incomparable créature et de la donner à Jésus. Une telle conquête vaudrait tous les arguments en faveur du génie du Christianisme. Certaines réflexions gentilles de Rachel encourageaient cette espérance, et dans les sacristies comme dans les boudoirs se colportait la nouvelle de la conversion prochaine. Aux Tuileries, la bonne reine, que son fils Joinville aurait bien dû renseigner, s'exaltait en de

naïfs *magnificat*. Pour provoquer le sensationnel événement, l'on mettait tout en œuvre, cajoleries, petits cadeaux, ruses variées.

Par exemple, on usa de ce stratagème. Un soir pour lequel était annoncée la déclamation de quelques fragments de *Polyeucte* par Rachel, l'archevêque de Paris vint, comme par hasard. Il avait été combiné qu'il serait là pour écouter le fameux cri de Pauline :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée...

Sa présence donnerait au vers toute la solennité d'une profession de foi. Malheureusement il se présenta trop tard, la tirade était finie. En vain, quand eut cessé le désordre résultant d'une apparition si remarquée, l'on supplia la tragédienne de recommencer pour Son Éminence. Elle avait compris, et, fine mouche, refusa, se défendant avec une obstination aimable et souriante. Puis, pour ne pas avoir l'air trop hostile :

— Monseigneur, si vous voulez, fit-elle, je vous réciterai la prière d'Esther.

Le prélat, dissimulant sa déconvenue, applaudit à la gracieuse proposition. Et l'invocation au Dieu de Moïse se déroula, dans laquelle pouvaient communier les fidèles de la Bible et ceux de l'Évangile. Au dernier mot, le pontife se leva pour remercier :

— Voyez-vous, Mademoiselle, fit-il avec onction, nous autres, prêtres du Seigneur, nous n'avons pas souvent le plaisir d'approcher de grands artistes. J'aurai eu cependant deux fois dans ma vie cette bonne fortune : à Florence j'ai entendu dans un salon Mme Malibran et je devrai à Mme Récamier d'avoir pu entendre Mlle Rachel ..

Puis dans une demi-interrogation affectueuse :

— Pour dire si bien de si beaux vers, il faut éprouver tous les sentiments qu'ils expriment, n'est-il pas vrai ?

Et Rachel de répondre, en baissant les yeux :

— Monseigneur, je crois.

Seulement ce n'était plus ça.

Ses lenteurs ne rebutaient pas ses amis magnifiques. « Mlle Rachel est toujours la lionne », écrit Sainte-Beuve [1]. On la voyait chez Berryer, chez le comte du Châtel, qui, naïf, lui faisait présent d'une bibliothèque de livres moraux. Les altesses espagnoles résidant à Paris se querellaient pour la posséder. Le vieux duc de Noailles la chaperonnait et la vicomtesse, sa petite-bru, faisait son portrait.

C'est au milieu de cette faveur qu'éclata le scandale de l'affaire Véron. Le docteur, après plusieurs années d'une crédulité béate, avait tout à coup soupçonné certains dommages Pour se faire une conviction, il chargea des recherches un professionnel de la police privée. L'espionnage eut des résultats trop fructueux : la demoiselle contentait au moins trois amants : les preuves énumérées noircissaient plusieurs pages de calepin. Véron, épicurien ventripotent, avait, quoique ami d'une tragédienne, horreur des emportements et des violences. Il organisa de manière joviale l'exécution de la traîtresse. Ce fut au dessert d'un de ces festins dont la réputation faisait le plus solide de sa gloire. Il dénoua le paquet de lettres qu'il conservait de sa « chère petite grande » et se mit à lire des déclarations, des protestations d'amour, dont l'expression enflammée, vu le Roméo et sans que lui-même s'en doutât, semblait d'une bouffonnerie extrême. Quand on eut savouré le plus succulent de cette littérature, Véron révéla les notes de l'enquête... Les détails amusaient follement les convives que la bonne humeur de l'amphitryon dispensait de toute contrainte.

La vengeance était rude. L'histoire, contée le lendemain et commentée par les médisants, fit un bruit énorme dans la sphère aristocratique. Pour Rachel étaient anéanties du coup des relations dont elle s'enor-

1. Fleischmann, *Op. cit.*, 1842.

gueillissait et qui avaient fait naître chez elle les plus audacieuses espérances.

Outre ce grave mécompte, il y avait l'humiliation de déchoir aux yeux de ses meilleurs amis, les Samson, les Crémieux. Depuis quelque temps ils entendaient répéter sur elle des choses abominables. Mais elle avait pu se défendre jusqu'alors en accusant la jalousie, la calomnie. Parfois elle recevait de la brave Mme Crémieux des avertissements comme celui-ci :

Ma chère enfant, je suis navrée : ce soir mon mari arrive de Paris où il a passé son après-midi en visites ; il a recueilli de tous côtés la triste certitude que les bruits dont nous vous avons parlé prennent une effroyable consistance... On vous accuse. Chacun dit : elle est allée chez M. V., elle y a passé des heures entières, elle a acheté du dernier sacrifice des lettres qu'elle avait écrites et qu'il menaçait de publier. Dimanche encore elle s'est fait conduire par lui à Montmorency, elle est revenue la nuit avec lui dans sa voiture. Enfin que vous dirai-je ? Il faut trancher dans le vif, il faut ou ne plus voir M. V. ou renoncer à l'amitié et à l'estime des honnêtes gens... Rachel, croyez-moi, seuls peut-être nous vous dirons toute la vérité, ne résistez pas à mes prières. Vous vous préparez un affreux avenir... Serait-il vrai que vous avez des craintes sur vos lettres ? Mais si vous le croyez capable d'en abuser, comment balanceriez-vous à lui fermer la porte ? etc...

Touchantes adjurations, mais combien superflues ! L'excellente bourgeoise fût morte de saisissement si quelqu'un lui eût appris les amusettes avec Alfred de Musset et la galante insolence du prince de Joinville si pleinement récompensée par l'expressif « Chez toi, ce soir, pour rien ». Les pauvres gens ignoraient que la porte ne pouvait plus être fermée, que le « sacrifice » datait d'au moins trois années et qu'on le renouvelait avec fréquence. Même Isaac avait de Rachel une idée si haute, il la croyait si chaste que pour la préparer au rôle de Phèdre, pour lui expliquer le caractère lascif et les appétits de son personnage, il s'ingéniait à trouver les circonlocutions et les euphémismes [1] et, pour l'initier à

1. Au fait, cette initiation si méticuleuse, si prudente, n'aurait-elle pas été tout simplement un régal sadique ? Ce rôle de papa joué par

l'amour, lui lisait les épisodes voluptueux de la Genèse. Quelle catastrophe quand ils connurent la terrible indiscrétion qui précipitait leur ange !

*
* *

Rachel, une fois passés les premiers moments de dépit, se dit qu'après tout cette rupture avec l'honnêteté, la distinction, les hautes convenances, était pour elle-même un vrai soulagement. La contrainte l'excédait. Au sortir de ces fêtes où elle avait réussi à donner l'illusion, elle éprouvait le besoin de rentrer dans sa nature et, selon son expression, de se « désenducailler », de s' « encanailler ». Quelquefois elle n'attendait pas d'être chez elle. Un jour, par exemple, à ses débuts dans le monde, elle revenait d'un tour aux Champs-Elysées, où je ne sais quelle duchesse l'avait exhibée dans sa voiture découverte. La dame avait eu pour elle les prévenances les plus flatteuses, la faisant asseoir à côté d'elle et laissant sa fille sur le devant. Dans le salon de l'hôtel, après la promenade, Rachel prend congé. Saluant avec beaucoup de modestie et ployant le genou, elle remercie d'une voix que font trembler des larmes fort bien imitées :

— Oh ! Madame la duchesse, une telle preuve d'estime m'est si précieuse !

On s'attendrit, on la relève, on l'embrasse, en lui disant des choses aimables. Puis elle se retire, suivie, sans le savoir, de la jeune fille, qui, par politesse, l'accompagne à distance jusqu'au dernier salon. Dans l'antichambre, au moment d'ouvrir la porte, la Juive se

un homme de quarante ans en tête à tête avec cette diablesse enjôleuse suppose trop de vertu. Mme V. Thomson, tenue doublement par la pudeur de son sexe et par les liens de parenté qui l'unissent à Crémieux, ne cache pas ses doutes sur l'exacte nature de l'affection formée entre son grand-père et Rachel, et son embarras autorise toutes les hypothèses. Cf. *la Vie sentimentale de Rachel*, par V. Thomson, p. 22, 26 et 48.

retourne, et se croyant seule, tire la langue, fait un pied de nez. Mais une glace qu'elle n'a pas remarquée, reproduit sa grimace et son geste, pour l'indignation de la demoiselle qui, hors d'elle, court aussitôt tout rapporter à sa mère.

Outre ses vils antécédents, l'atavisme s'opposait chez elle à la correction soutenue. Il y a dans le tempérament de cette race un besoin curieux de souillure, de dégradation, de caricature infâme. L'œuvre d'un Henri Heine, où l'immonde double la plus fine poésie, fait sentir mieux que tout cette inquiétante déformation de l'humanité. Legouvé raconte qu'il lui arriva de surprendre Rachel dans sa loge du Théâtre-Français en train de danser, pour amuser les siens, une excentricité du bal Mabille. Elle était habillée en Romaine, jouant ce soir-là le rôle de Virginie, et pour lever les jambes, elle retroussait très haut son ample et pesante robe. Il fut écœuré de voir ce déhanchement ignoble.

— Oh ! Mademoiselle, s'écria-t-il, pas dans ce costume, c'est affreux !

Mais elle de le rabrouer :

— Niais que vous êtes, c'est parce que c'est affreux que c'est charmant. Voyez-vous, mon ami, au fond je suis une petite saltimbanque [1].

La saltimbanque s'accommoda donc très vite de son affranchissement, et, n'ayant plus à se soucier du qu'en dira-t-on, elle s'émancipa sans mesure. A peine en jouissance de ses droits, elle avait adopté les procédés de Félix, et, par des menaces de rupture faites aux heures où l'on avait le plus besoin de sa collaboration, elle avait obtenu de son directeur certaines modifications de leur traité. Elle touchait à présent 42.000 francs par an pour six mois de travail, à raison de deux représentations seulement par semaine, plus le bénéfice des « feux » qui pouvait monter à 500 francs pour ses soirées supplémentaires. Gains exorbitants pour l'époque !

1. Legouvé, *Souvenirs*, p. 240.

Le même truc des pressions opportunes lui permit de caser les siens et d'amener successivement chez Molière son aînée, Sophie [1], sa cadette Rébecca, son frère Raphaël [2]. Leur tribu peu à peu accapara le théâtre national. Mme Félix elle-même s'y établit, sous prétexte de diriger les habilleuses, d'aider sa fille de ses conseils, de calmer ses nerfs susceptibles. Hommes de lettres et gentlemen, tous les flatteurs, tous les adorateurs qui papillonnaient autour de la divine et qui encombraient les couloirs, se voyaient obligés d'honorer cette commère et d'approuver gracieusement ses pataquès. Pendant le dernier acte, elle allait se renseigner sur le chiffre de la recette et revenait avec empressement l'annoncer à Rachel. Dans les moments de difficultés avec les camarades ou bien avec l'administration, elle publiait les griefs de son impérieuse enfant, renchérissait sur ses plaintes [3].

Les caprices de Rachel étaient des événements dont s'affolaient ses patrons et qui fournissaient des sujets toujours divertissants à la chronique ainsi qu'à la caricature. Jamais cabotine, même en notre temps de réclames impudentes, n'occupa plus le monde de ses coups de tête. Devançant la date de ses vacances, elle partait subitement pour la province, pour l'étranger, et s'épuisait en un

1. Au théâtre, Sarah. Ce fut une prostituée de grande envergure. Elle se distingua surtout comme soupeuse. « On ne s'embêtait pas avec elle », assure A. Houssaye. Elle quitta le théâtre pour exploiter un produit de parfumerie l'Eau des Fées

2. Raphaël et Rébecca avaient débuté tous les deux à l'Odéon, le 3 novembre 1843, dans les rôles de Rodrigue et de Chimène. Il avait quatorze ans, elle quinze. Une autre demoiselle Félix, Dinah, fut sociétaire de la Comédie après la mort de la tragédienne. Quant à Adélaïde, sous le nom de Lia, ce fut une étoile des mélodrames faubouriens.

3. Entre elles les rapports étaient d'une familiarité qui sentait fortement la canaille. Par exemple, Rachel, à la fin d'un séjour à l'étranger, écrivait à sa mère : « Comme je vais me flanquer du repos après ces trois mois de pioche ! Tâche que ma chambre soit ficelée si tu veux *monnoyer* un peu. Adieu, ma vieille et mon vieux père. A bientôt. » (Cité par d'Heylli, *Rachel d'après sa correspondance*, p. 162.)

surmenage insensé. « Tous ses voyages, écrit d'Heylli, un de ses panégyristes[1], étaient des tournées dramatiques ayant un but bien défini, gagner le plus d'argent possible. » Ces courses incessantes au long des routes, ces traversées de campagnes, ces défilés de villes lui rappelaient délicieusement son enfance errante. Elle s'arrêtait dans certaines localités juste le temps nécessaire pour la représentation, puis dès la sortie du théâtre poursuivait en pleine nuit son chemin. Une couchette installée dans sa berline lui servait pour son sommeil. Elle fit une année un tour de force extraordinaire : en trois mois elle trouva moyen de jouer soixante-treize fois. « Quelle fatigue, mais quelle dot ! » concluait-elle, après avoir énuméré dans une lettre les étapes de ce circuit.

Ses congés l'un dans l'autre lui rapportaient chacun trois à quatre cent mille francs, sans compter les présents, dont la comblaient les municipalités et les grands. C'est sa réception en Angleterre qui la mit en appétit. A la fin d'une brillante soirée à Windsor, la souveraine lui fit cadeau d'un riche bracelet orné de cette dédicace en diamants : « A Rachel Victoria reina »[2]. Les personnages les plus considérables, lord Palmerston, le comte de Clarendon, lord Lovelace, lord Normanby, Wellington l'invitaient chez eux tour à tour et lui prodiguaient les marques fastueuses de leur admiration.

Son séjour en Prusse ne fut pas moins rémunérateur. Et comme accompagnement des générosités, que de compliments ! que d'égards ! A une fête donnée en l'honneur de l'Empereur et de l'Impératrice de Russie, elle avait récité la fable *Les deux Pigeons*. Le tsar vint lui dire son enthousiasme : « Mademoiselle Rachel, vous êtes plus grande que votre réputation. » Puis il lui exprima le désir de la voir bientôt dans ses États. Il lui parlait debout ;

1. *Op. cit.*, p. 147.
2. On vit longtemps la mère Félix vêtue du splendide cachemire jaune à palmes multicolores que la duchesse de Kent avait donné à Rachel un soir de représentation au Château.

comme elle se levait, il lui saisit les deux mains et la força de se rasseoir. Le lendemain, au théâtre de Potsdam, Frédéric-Guillaume lui fit remettre la somme de trente mille francs, et Nicolas un magnifique joyau composé de diamants et d'opales.

A Pétersbourg, l'année suivante, elle fut accueillie avec une faveur inimaginable. Le monarque la gâta de ses prévenances et de ses libéralités. Aux quatre cent mille francs de l'engagement s'ajouta l'affluence des bijoux, des souvenirs de toutes sortes. Et l'hôte auguste s'ingéniait aux démonstrations d'un respect démesuré. Il y eut au Palais une sorte de gala pour Rachel, qui figura parmi la famille régnante au complet. Un grand-duc, frère du tsar, y fut son chevalier servant.

L'accès des Cours, les tête-à-tête avec les Majestés, leurs attentions, leur encens lui procurèrent d'abord des joies d'orgueil. L'habitude les lui rendit moins sensibles, d'autant que ses fantaisies galantes lui avaient ouvert la petite porte dérobée de l'Olympe, établissant entre elle et tous les beaux seigneurs couronnés certains liens de cousinage.

L'exclusion de Musset [1] avait suivi de près le divorce

1 Cf. lettre de Musset à sa marraine (24 nov. 1842, édition Séché) : « Je suis brouillé avec Rachel voici pourquoi. Il y a quelques jours, sortant des Français, pendant que Monsieur son père était allé chercher un fiacre, elle donnait le bras à un plumitif quelconque. Sur quoi Buloz s'approche et dit : Comment, vous donnez le bras à ces gens-là ! — Bah ! répond-elle, quand j'ai assez des gens, je sais le moyen de m'en débarrasser. Là-dessus elle cite mon nom et se vante tout bonnement que si je ne viens plus chez elle, c'est qu'elle me l'a donné à entendre. Votre très humble serviteur de filleul, à qui ce propos a été soigneusement rapporté par ses meilleurs amis, n'a pas jugé bon de le supporter ni de laisser dire qu'on le mettait à la porte. Il a pris la liberté d'écrire à la princesse très poliment qu'elle avait menti, qu'aucun motif ne l'autorisait à tenir un propos semblable et qu'il en était fort étonné. La princesse ne s'est point montrée au-dessous de son sexe et de sa position... C'est-à-dire tout bonnement que nous nous sommes dit des injures, toujours très poliment. »

Il revenait sur cet incident deux ou trois jours après, à propos de sa rupture avec la princesse Belgiojoso : « Ce sera, disait-il, la se-

avec Véron. Quant au prince de Joinville, son devoir de marin l'entraînait vers les régions lointaines. Rachel avait donc éprouvé le besoin de renouveler le groupe de ses privilégiés. Son principal acquéreur fut le comte Walewski, fils de Napoléon Ier et d'une Polonaise. Outre son sang impérial, il avait sur Véron l'avantage de la générosité, d'une générosité débonnaire. C'est lui qui, pour remercier la tragédienne de ses premières complaisances, lui paya la coquette demeure de la rue

conde édition de mon histoire avec Rachel, que j'ai plantée là par mauvaise humeur et sans raison valable, laquelle Rachel s'est piquée, a voulu dire qu'elle m'avait planté là la première, lequel moi me suis fâché tout rouge : lettres échangées, tapage, criailleries et finalement eau de boudin. »

Il y eut entre eux un peu plus tard une réconciliation. En 1843, le jour des Rois, Buloz réunit chez lui la rédaction de sa Revue. « Le hasard facétieux, dit Musset, a donné la fève à Henri Heine, qui a fait semblant de ne pas savoir ce qu'on lui voulait, de sorte que le gâteau sur lequel la maîtresse de maison devait compter pour égayer la soirée a été pour le roi de Prusse ! !... Rachel m'a demandé si j'étais fâché, d'un petit air si coquet et si aimable que je lui ai répondu : « Pourquoi ne m'avez-vous pas regardé ainsi et fait la même question il y a trois ans ? Vous sauriez que je ne connais pas la rancune. — Que de temps perdu ! dit Rachel. »

Mais de telles reprises sont sans force et sans passion. Leurs rapports, réduits à ceux de la camaraderie, n'en furent pas moins interrompus de piques et de brouilles. Un soir, il dînait chez elle en l'hôtel de la rue Trudon où l'on pendait la crémaillère. En montant l'escalier qui menait à la salle à manger, il marche sur sa robe. Elle s'en montre courroucée et le tance assez vivement : « Quand on donne le bras à une femme, on prend garde où l'on met le pied ! » Et lui de répliquer : « Quand on est devenue princesse et qu'on se fait bâtir un hôtel, on commande à son architecte un escalier plus large. »

Paul de Musset, qui relate cette querelle, observe que jamais ils ne furent d'accord plus de quinze jours. Elle relançait le poète parce qu'elle attendait de lui sa pièce. Après l'échec de *Bettine* qu'il avait composée pour Rose Chéri, elle le laissa tranquille. Il avait fini par entamer pour elle un drame. Vexé de son silence et certain finalement de son dédain, il remit un jour le manuscrit dans ses cartons en disant : Adieu, Rachel, c'est toi que j'ensevelis pour jamais dans ce tiroir.

Ils se suivirent de près dans la mort : il disparut le premier en 1857, elle au début de 1858.

Trudon [1]. La mâtine le faisait, selon l'expression populaire, tourner en bourrique. On sait des détails divertissants sur l'exploitation de sa simplicité, par exemple l'histoire de cette vieille guitare qu'elle tenait d'une amie et que, pour allumer l'enthousiasme naïf de Walewski, elle prétendit être l'instrument de sa jeunesse errante et misérable.

— J'allais avec elle autrefois, soupirait-elle, chanter dans les rues et demander aux passants le denier de l'aumône. Je ne la donnerais pas pour cinquante mille francs.

Et l'autre, enflammé :

— Je veux l'avoir ! Quoi qu'il m'en coûte, je l'aurai ! Ce bracelet de rubis et cette rivière de diamants que vous aviez remarqués l'autre jour, vous pouvez tout faire prendre à l'instant même chez mon bijoutier. Rachel, est-ce convenu ?

— Allons, fit-elle d'un air douloureux et las, emportez la guitare [2].

1. Elle fit de cette maison un luxueux musée où s'accumulaient les dons offerts à l'artiste et à la courtisane. L'architecte avait assemblé dans son œuvre tous les styles. L'escalier était ogival avec des rampes en acier poli. Il y avait un grand salon Louis XIV, une grande chambre à coucher Louis XV, une salle à manger et une salle de bains de goût étrusque, un boudoir chinois. Là se donnaient des fêtes dont parlait toute la presse. La plus fine société y coudoyait le père Félix, qu'on vit dans un bal masqué travesti en Shylock.

2. Elle plumait ses amants avec une véritable maestria. Témoin le prince Martchinkoff Lorsqu'il venait à Montmorency, c'était une joie pour la marmaille des Félix La grande sœur le fouillait, lui tirait des goussets les écus et les louis dont il devait avoir soin de les garnir. Et elle jetait les pièces une à une dans l'herbe des pelouses pour que Raphaël, Rébecca, Lia, Dinah se disputassent à les attraper. Un jour le boyard se laissa délester ainsi de huit cents francs. Certain riche Anglais, dont Rachel avait agréé les déclarations, lui fit pendant quelque temps des visites quotidiennes. Elle imagina cette aimable farce. Tandis que son adorateur lui faisait ses politesses, elle lui retira d'un geste léger son épingle de cravate et la piqua dans une pelote. Le monsieur, le lendemain, remplaça le bijou ; même jeu de Rachel. Même jeu le jour d'après et ceux qui suivirent. La

Le bon nigaud fut probablement encore dupé — mais bien plus gravement — lorsqu'elle lui annonça sa paternité. La multiplicité de ses relations eût dû la rendre plus hésitante. Il est vrai que l'amour-propre pouvait bien l'illusionner elle-même : il y avait tant de gloire pour elle à perpétuer la postérité de Napoléon ! Est-ce sa dévotion à l'Epopée qui l'amena dans les bras d'Arthur Bertrand, le fils du général, compagnon du grand vaincu ? Ce rejeton d'un héros se salissait avec le petit Abrantès et le petit Rovigo dans une noce ignominieuse. Après avoir pillé plusieurs femmes, dont la charmante Déjazet, le fringant besogneux essaya sa séduction sur Rachel. Elle s'éprit fort de lui, non par exemple comme il l'eût voulu. Leur union ne lui rapporta rien, à lui, mais il n'en fut pas de même pour elle, qui, malgré tous ses efforts pour dissimuler sa grossesse, dut s'aller cacher quelque temps à la campagne [1].

Comme elle relevait de couches, eut lieu le bouleversement de Février. L'instinct anarchique de sa race, le ressentiment de ses déboires mondains, ses accointances

bonne de Mademoiselle était naturellement sa confidente et s'associait à sa gaîté. Mais au bout d'une quinzaine, un soir, sa maîtresse la voit pénétrer dans sa chambre, tout effarée : « Madame, Madame, c'est votre Anglais ! — Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? qu'il entre ! — C'est que... — Que quoi ? — Il est en cravate courte. — Oh ! alors dis-lui que je n'y suis pas. » La cour du citoyen britannique fut du coup arrêtée. Rachel avait déjà d'ailleurs une fort belle collection d'épingles ; le premier janvier elle en fit une distribution entre ses amis.

C'était une sultane autoritaire. Sa devise, « Tout ou rien », ornait ses murs, son lit, ses sceaux, son papier à lettres. Cependant ses jarretières en portaient une autre, celle-ci d'une vaillante impudeur : « Honny soit qui point n'y pense. » (Cf. Feuillet des Conches, cité par *l'Intermédiaire des chercheurs* (XIX, 328). Mais pour faire connaître toute Rachel, il faudrait utiliser la correspondance malpropre qu'elle échangeait avec sa sœur Sarah. (Cf. Fleischmann, *Op. cit.*, p. 104.)

1. « Vous savez le tour que nous joue la scélérate, écrivait Legouvé (cité par Thomson, *Op. cit.*, p. 116) ; elle est enceinte de près de cinq mois ! La nouvelle est officielle et de plus la comète est visible à l'œil nu. »

avec plusieurs bonapartistes de marque la disposaient à se prononcer ardemment contre la Royauté. D'ailleurs son père et le jeune Raphaël, flaireur subtil de bonnes affaires, lui soumirent un projet de combinaison productive. Il s'agissait d'organiser une tournée à travers la France en relevant son programme d'un numéro républicain, la déclamation de la *Marseillaise*. Leur coreligionnaire Simon, dit Lockroy [1], que les intrigues de Rachel avaient fait substituer à Buloz comme administrateur de la Comédie-Française, se chargea de gagner à cette idée le gouvernement.

Rachel fit en mars ses premiers essais sur la scène d'État. On vit cette exotique dévergondée serrer contre son cœur le drapeau tricolore, en évoquant avec un emportement farouche [2] l'amour sacré de la Patrie. Son succès prodigieux donna confiance au ministre de l'Intérieur Ledru-Rollin, dont une circulaire [3] aux directeurs des théâtres de province consacra cette ingénieuse propa-

1. Israélite italien, auteur dramatique et comédien, père d'Édouard Lockroy.

2. « Elle ne chantait pas, elle ne parlait pas : les sons de cette bouche effrayante tenaient du rugissement et du sifflement. Ses yeux n'étaient plus ceux de la couleuvre, ils avaient emprunté le regard de l hyène et tout son corps exhalait d'affreux souvenirs. » (Charles Maurice, *La Vérité-Rachel*, p. 76.)

Un concours ayant été ouvert pour une figure de la République, l'*Artiste* du 9 avril 1848 (cité par l'*Intermédiaire des Chercheurs*, Cf. *supra* p. 47, note 2) conseillait aux intéressés d' « étudier les poses toutes sculpturales de Mlle Rachel chantant *la Marseillaise*. Quel éloquent symbole de fierté, d'audace et d'énergie ! C'est le marbre par la noblesse, mais c'est le marbre qui palpite. »

3. Voici ce document : « Le dévouement que la citoyenne Rachel a montré pour la République à Paris, elle veut l'étendre aux départements. L'électricité qu'elle a répandue ici en exécutant *la Marseillaise*, y sera d'un merveilleux et salutaire effet. C'est au nom de l'Art sur lequel la République veut étendre sa féconde protection, que je vous demande de prêter à la citoyenne Rachel votre concours, en donnant toute facilité au citoyen Félix pour les représentations qu'il a l'intention d'organiser dans votre ville. Salut et fraternité.

« Le directeur par intérim des théâtres et de la librairie,

« Elias Regnault. »

gande. La caravane des Félix promena de ville en ville le répertoire classique avec le lyrisme révolutionnaire, tirant ainsi de nos désordres tout le profit offert à leur cupidité.

Après que le manager Raphaël eut encaissé les derniers bénéfices, leur dévouement à la cause de la Liberté s'affaiblit peu à peu. L'avènement de Louis-Napoléon à la Présidence réveilla les sympathies de Rachel pour le parti de Brumaire. Son dessein était décidément de se lier avec tous les hommes de la famille impériale. Elle eut bientôt avec l'Élu les rapports les plus intimes et ne fit rien pour qu'on les ignorât. Elle était comme chez elle au Palais du faubourg Saint-Honoré, et, grâce à sa situation prépondérante, se riait de la guerre menée contre elle par ses camarades de la Comédie. La fonction d'administrateur s'étant trouvée de nouveau vacante, c'est elle qui se chargea de pourvoir à son occupation. Arsène Houssaye fut un soir mandé à l'Élysée. Le Président l'attendait, en compagnie de l'actrice, et lui proposa presque à brûle-pourpoint la direction du Théâtre-Français. Comme, surpris, l'autre se confondait en protestations de gratitude :

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, interrompit Napoléon. C'est Mlle Rachel On lui a nommé dix hommes de lettres. C'est vous qu'elle a choisi, je ne sais pourquoi.

Houssaye s'inclina vers sa protectrice.

— Savez-vous, daigna-t-elle expliquer, pourquoi j'ai voulu que ce fût vous ? Non ? Eh bien ! c'est parce que je vous connais moins que les autres.

Et, malgré l'opposition des sociétaires, malgré celle même du ministre Odilon Barrot, Houssaye eut la place [1].

Ce fut un utile serviteur. Au retour du voyage de Bordeaux, le gouvernement activa la campagne pour la restauration impériale. Il fallait par tous les moyens

1. A. Houssaye, *Confessions*, II, p. 361.

provoquer et entretenir l'enthousiasme populaire. Rachel invita son directeur à se distinguer, en composant une ode excitante sur ce thème en faveur : « l'Empire c'est la paix ». On agrémenterait de ce régal la grande soirée qu'on allait donner pour le triomphe de la cause.

Le 22 octobre 1852, raconte d'Heylli [1], eut lieu le gala. L'on avait, pour le préparer, déployé la plus bruyante réclame. Le résultat fut selon les souhaits de l'intrigue, à tel point que de pauvres stalles se payèrent jusqu'à vingt-cinq louis. Sur le programme se lisaient ces trois titres : *Cinna* ou la *Clémence d'Auguste* — naturellement — ; puis, par un rapprochement dont les contemporains ne pouvaient savourer l'ironie effroyable, *l'Empire c'est la paix* et *Il ne faut jurer de rien*. L'assistance applaudit et trépigna, quand Mlle Rachel travestie en Muse de l'Histoire, vint devant la rampe dire les strophes d'Arsène Houssaye. Elle qui naguère appelait les citoyens aux armes contre la tyrannie, disait à présent le boniment pour l'absolutisme césarien !

Après la récitation du poème, le prétendant, qui avec Mlle de Montijo avait goûté l'ivresse des ovations, fit venir l'auteur dans sa loge, et, l'ayant chaleureusement félicité, le chargea d'embrasser de sa part Mlle Rachel. Ce baiser tout protocolaire, auquel s'ajoutait un bracelet de prix, était une feinte astucieuse.

Au surplus, leurs relations d'alcôve appartenaient au passé, la sentimentalité de Louis-Napoléon ayant fait bien vite une expérience suffisante de cette coquetterie dure et vénale.

L'établissement du nouveau régime et sa consécration éclatante par le suffrage des masses ravivèrent la passion singulière de Rachel pour le nom de Bonaparte. Il lui fallait se maintenir dans la famille. Les Tuileries ne pouvant être son domaine, elle se résigna d'abord à régner chez le duc de Morny [2]. Mais il y avait mieux que ce

1. D'Heylli, *Rachel d'après sa correspondance*, p. 69.
2. « M. de Morny ne dédaignait pas, l'occasion l'y portant,

bâtard de reine. Un autre Napoléon s'offrait, qu'elle s'attacherait aisément, le mauvais sujet Jérôme. *Plon-plon*, comme l'avaient surnommé les Parisiens, essayait alors son prestige d'Altesse dans les coulisses de la Comédie. Sa maîtresse attitrée, Judith, était en train de lui mûrir un fils. Rachel jugea l'occasion excellente et se substitua prestement à Judith embarrassée.

Elle garda Jérôme pendant deux années, les dernières qu'elle devait donner à la scène française. Sort peu enviable que la soumission à cette femme autoritaire, acariâtre, flétrie par un surmenage professionnel excessif et par quinze années d'héroïques débauches [1] ! La conscience de son déclin, les louanges prodiguées de toutes parts à la Ristori, la suppliciaient dans sa nervosité maladive. Le 8 juin 1855, elle vint voir sa rivale dans *Myrrha*. L'acteur italien Ernesto Rossi, qui assistait à la représentation, l'aperçut cachée au fond d'une baignoire :

Après le troisième acte, conte-t-il, on la vit en proie à une colère convulsive, apparaître dans une loge d'avant-scène où se trouvait un prince du sang, dont la chronique louche fait son amant. Elle lui prit le bras et l'entraîna dehors.

Il y avait pour le prince Jérôme de bien difficiles moments.

*
* *

L'affaiblissement de l'artiste et son humiliation enhardissaient contre elle les rancunes. Que d'ennemis elle s'était faits par sa hauteur, son égoïsme, sa versatilité ! Alexandre Dumas fut des plus cruels. Elle l'avait blessé

d'égarer son choix en des milieux plus bigarrés... Il fréquentait, avec une assiduité qui ne passait pas inaperçue, les coulisses et les foyers de la danse à l'Opéra... Plusieurs comédiennes du Théâtre-Français, comme Rébecca Félix et Rachel se flattèrent de posséder plus que son amitié. » (Fréd. Loliée, *Le duc de Morny*, p. 247.)

1. « Il semble que cette existence, gouvernée par une sorte de tolérant régime du bon plaisir, ait satisfait tout le monde. » (Val. Thomson, *la Vie sentimentale de Rachel*, p. 97.)

deux fois, d'abord en dédaignant avec beaucoup d'impertinence ses déclarations d'amour, puis en échouant dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, qu'elle cessa brusquement de jouer [1]. Il se vengeait d'elle sans pitié dans le *Mousquetaire*, en tourmentant sa jalousie.

Ah ! Rachel, Rachel, lui disait-il, tâchez aux qualités que vous avez de joindre le quart des qualités que possède Mme Ristori et, belle Danaé, qu'alors la pluie d'or tombe sur vous, nous dirons : C'est justice. Et vous, statuaires, accourez donc, accourez donc, peintres, prenez tout ce qu'elle vous donne. Jamais pareil modèle ne posera pour vos tableaux et pour vos statues.

Et, faisant allusion au voyage en Amérique annoncé par la presse :

Qu'on nous laisse tranquilles avec les transes mortelles du départ de Mlle Rachel ! Que Mlle Rachel parte, que Mlle Rachel reste, qu'on lui marchande ou qu'on ne lui marchande pas ses congés, qu'importe ? Comme Ingres à l'Exposition, elle a sa salle à elle, — la salle des morts, — qu'elle y reste !

Le méchant souhait fut réalisé. Les pérégrinations à travers le Nouveau Monde conduites par l'implacable Raphaël ne pouvaient que ruiner une santé délabrée. Il faut lire le récit de Beauvallet sur cette gigantesque et lamentable tournée [2]. Rachel s'y était décidée sans enthousiasme, et jusqu'au dernier instant, à la Gare du Nord, voire à l'embarcadère de Liverpool, elle fut sur le point de se dédire. Mais le fils Félix la tenait enchaînée par un traité d'airain [3]. Il s'entendait supérieurement à

1. Legouvé eut le même traitement : elle abandonna tout à coup sa *Médée*, ce qui lui valut un long procès et l'obligation de payer des dommages et intérêts. Janin la malmena beaucoup dans les *Débats*. Mais Saint-Beuve allègue cette raison : « C'est affaire d'argent et de lit. » (Correspondance avec Juste Olivier, 18 février 1843.)

2. Beauvallet, *Rachel et le Nouveau Monde*.

3. « Mlle Rachel, stipulait certain article, peut exiger la rupture de cet acte, à charge pour elle de payer à M. Raphaël Félix la somme de 300.000 francs, à titre de dommages et intérêts. En outre, elle paiera à M. Félix Raphaël la somme de 5.000 francs pour chaque représentation qui resterait encore à donner pour compléter le nombre de deux cents soirées. »

son métier d'impresario [1]. « C'est le Juif Errant, disait de lui sa sœur, et c'est moi qui suis ses cinq sous. » D'ordinaire pour ces sortes d'entreprises il s'allouait à lui-même trente ou quarante mille francs, sans compter ce que produisait la vente d'autographes et de portraits de Rachel [2]. Pour l'affaire d'Amérique, espérant un rendement fabuleux, il avait précisé dans leur contrat qu'ils partageraient également entre eux deux la somme excédant les quatre millions six cent douze mille francs de recettes, « affectés, disait l'article, tant pour les frais généraux que pour les bénéfices de Raphaël Félix. »

La famille entière, sauf la mère, était de l'expédition, Félix le père, et Sarah, et Lia et Dinah [3]. Ils s'étaient adjoint un autre Israélite, Gustave Naquet, comme administrateur. Avec eux, Beauvallet et quelques collaborateurs de moindre catégorie, puis la domesticité. Le résultat de l'aventure dépendait de Rachel. A New-York elle fut prise d'un gros rhume qui donna de l'inquiétude. Malgré la fièvre et la fatigue, elle se mit à jouer tous les soirs pour en avoir plus vite fini avec son engagement. On allait ainsi de New-York à Boston, à Philadelphie. On n'était encore que sur le seuil des États-Unis. Tout à coup il fallut renoncer à l'itinéraire du projet et gagner les Antilles pour leur climat plus doux. Quand on fut à Cuba, les médecins prescrivirent un repos complet : le mal s'était fort aggravé. Plusieurs fois, pressée par Raphaël qu'exaspérait l'idée du fiasco, Rachel essaya de

1. Raphaël Félix est mort directeur de la Porte Saint-Martin en 1872.

2. Le commerce dut être des plus fructueux. En province, à l'étranger, le passage de Rachel était un événement dont s'émouvaient les populations. A Londres, la foule s'ameutait presque pour la saluer. Même vogue à Saint-Pétersbourg. Un jour, à Rotterdam, comme elle quittait le théâtre, on entendit ce mot dans la multitude : « Chapeau bas ! chapeau bas ! » Et tous les hommes se découvrirent. A Marseille, après une représentation d'*Horace*, l'enthousiasme fut tel qu'elle dut se réfugier dans une boutique d'où un commissaire de police avec de la troupe vint la retirer.

3. Rébecca était morte depuis plusieurs années.

poursuivre sa tâche, mais en vain. Le 1er janvier 1856, le personnel fut avisé qu'on le congédiait.

Elle demeura quelque temps encore à la Havane, puis s'en retourna en France. Après un séjour sur la Côte d'Azur, elle partit pour l'Égypte, y resta tout un hiver et n'en revint que pour s'aller fixer à Cannes. Elle s'y éteignit le 3 janvier 1858.

Sarah, son aînée, avait pris soin que pour sa mort fût observé le vieux rite national. Rachel expirante mêla sa plainte aux psalmodies dont un chœur de Juifs miséreux, recrutés dans Nice et les environs, honora son agonie.

Les obsèques eurent lieu huit jours après à Paris. Au spectacle suprême donné par cette princesse de la rampe se pressait une avide cohue qu'enchantait le programme de la pompe exceptionnelle. On eût dit les funérailles d'un haut dignitaire de l'État. Des gardes municipaux montés précédaient le magnifique char, que traînaient six chevaux empanachés et caparaçonnés ; d'autres soldats formaient l'escorte. Sur le cercueil couvert, comme pour une vierge, d'étoffe blanche et étoilée d'argent, on avait disposé trois couronnes, une en laurier, une en cyprès, une en or. A la suite du convoi s'allongeait une file de plus de six cents voitures. Alexandre Dumas, naguère si brutal à l'égard de Rachel, eut l'impudeur de figurer en vedette dans le cortège : il tenait un des cordons du poêle. Divers orateurs prirent la parole, notamment le grand rabbin, qui insista beaucoup sur la fausseté de certains bruits concernant la conversion de Rachel : « Jamais, s'écria-t-il avec énergie, jamais elle n'a songé à abjurer sa croyance. Elle est née israélite, elle est morte israélite. »

*
* *

Dans la revue *L'Univers Israélite*[1], S. Bloch appréciait ainsi la disparue :

1. *L'Univers Israélite*, février 1858. A signaler dans le même numéro cette affirmation d'un certain Prosper Lunel, protestant

Nous l'avions peu connue, peu suivie du regard dans l'élévation éblouissante de sa fortune, et l'appréciation de son talent n'appartient pas à ce recueil. Quant à sa personne, elle n'appartient à notre culte, comme beaucoup d'autres illustrations de notre race, que par la naissance et la mort ; une mère israélite lui avait donné la vie et une tombe israélite a reçu ses restes mortels... Si elle avait été plus religieuse, on eût davantage vu en elle la Juive. De même pour tant d'autres Juifs. S'ils confessaient davantage le Dieu de leurs pères, leur gloire rayonnerait sur leur foi, ornerait splendidement le sanctuaire israélite et forcerait encore une fois le monde de s'écrier : « En vérité, Israël est une grande et intelligente nation. »

Au reste, le dévot chroniqueur le reconnaissait, Rachel, quoique peu assidue aux devoirs du culte, ne s'était jamais absolument désintéressée des pratiques traditionnelles. « Elle venait quelquefois, dit-il, dans l'assemblée des fidèles se prosterner devant le Dieu de ses pères ; elle contribuait ainsi à l'embellissement de la maison du Seigneur ». A défaut d'une religion très ardente, elle professait l'attachement au « peuple élu », à son histoire, à ses usages [1]. Le jour de Pourim, qui est la grande fête des Hébreux, elle faisait mettre *Esther* à l'affiche du Théâtre-Français et s'enorgueillissait d'incarner l'antique patriotisme de Juda devant plusieurs centaines de ses frères fanatisés. Elle eut, paraît-il, l'idée de donner de temps en temps de grands dîners juifs dans son hôtel de la rue Trudon. Le premier devait avoir lieu pour la venue de Meyerbeer à Paris ; la liste de ses invités était déjà composée : elle aurait à sa droite l'illustre compositeur, à sa gauche Crémieux, avec qui la réconciliation était opérée, ensuite Goudchaux, autre ancien ministre, les deux Halévy, Anspach, conseiller à la Cour impériale, le peintre Lehmann, l'écrivain Dennery, Rothschild, Pereire, Furtado, Milhaud, Cahen, Alphen, Mirès, Bischof-

contre la légende de la conversion : « Jamais Mlle Rachel, qui a interprété si bien les tragédies de Voltaire, l'ennemi juré des Israélites, n'a songé a embrasser le culte de ce poète athée. »

1. « Ces mets polonais, écrit-elle de Varsovie, me plaisent beaucoup, parce qu'ils ressemblent à notre gargote juive. » Cité par d'Heylli, *Op. cit.*, p. 193.

fsheim, etc. Mais la maladie défit ses arrangements.

Eût-elle méconnu, renié ses origines, sa nature même, sa physionomie, son tempérament décelaient assez son sang. Parmi ses portraits, ceux surtout de Lehmann et de Carrey montrent en elle une réalisation remarquable du type sémite, nous devrions dire d'un des types sémites, et du plus fin. Horace Vernet, qui avait parcouru les pays d'Orient, disait un jour, après l'avoir considérée de près : « J'ai vu des milliers de visages juifs, elle a seule approché de l'idéal que je m'étais créé pour une *Rebecca à la fontaine*. Si cela avait pu s'offrir à un tel modèle, je l'eusse payé mille francs l'heure. »

Le bon naïf ! Elle eût accepté sans hésitation. La soif de l'or, voilà sa caractéristique au moral. Quelqu'un reprochait à Judith la dureté de ses propos sur Rachel.

— Ah ça ! lui demandait-on, pourquoi déblatérez-vous ainsi contre elle ? C'est mal, puisqu'elle est votre coreligionnaire.

— Oui, ma coreligionnaire, répliqua Judith, mais il y a un monde entre nous. Je suis une Juive, au lieu que Rachel est un Juif[1].

Nous avons dit quelle tyrannie elle exerçait à la Comédie, l'audace de ses exigences et ses procédés pour les faire aboutir. L'esprit de lucre chez elle confinait à la rapacité. L'on en multiplierait les preuves. D'après les conventions, elle devait toucher cinq cents francs de feux toutes les fois qu'elle jouait en plus de ses deux soirées hebdomadaires. A la représentation du *Malade imaginaire*, comme elle venait figurer dans le défilé des artistes, elle réclamait ses cinq cents francs pour cette apparition muette. Indignée de ce qu'on trouvait ses prétentions abusives, elle ne voulut plus contribuer à l'apothéose de Molière.

C'est particulièrement comme patronne dans ses tournées, qu'elle se montrait avare. Ses collaborateurs, son personnel étaient traités en simple bétail. Beauvallet cite

1. Mirecourt, *Rachel*.

le cas d'un pauvre diable qui, pendant un voyage, étant tombé malade, la suppliait de lui donner vingt-quatre heures de repos, le temps, disait-il, de se mettre des sangsues. Elle refuse tout net : « On nous attend ce soir à X... Je n'ai pas envie de manquer une représentation pour vous. » Il fut obligé de partir et de se soigner dans la diligence.

Il arrivait que les municipalités la sollicitaient de jouer pour les indigents de leur ville. Lui faire perdre son argent ! ces édiles étaient donc fous ? « Impossible cette fois, répondait-elle invariablement, je suis tenue par des promesses antérieures. Mais je vous garantis que je reviendrai. » Et, pour les mieux tromper, elle leur fixait une date.

Vers la fin, quand son mal la tenaillait trop cruellement ou qu'elle demeurait prostrée dans une inertie trop prolongée, on allait chercher sa cassette. Au contact du trésor, peu à peu son état semblait s'améliorer. Elle plongeait les mains dans cet amas de choses précieuses, déroulait entre ses doigts les colliers, s'ornait des bagues, des bracelets, faisait jouer la lumière sur les facettes ou sur la rondeur brillante des chatons, se délectait au ruissellement du métal et des pierreries.

Les bénéfices, les cachets, les cadeaux, c'est tout ce qu'aima sincèrement cette émouvante simulatrice de passion. A cette voracité, qu'on ajoute un orgueil sans mesure, la jouissance arrogante de la domination, et, sous la feinte des nobles rôles, une trivialité cynique malsaine. Par-dessus tout cela, l'irrésistible besoin de la vie nomade.

Ses congénères, nous l'avons dit, avaient, avec leur habituel dévouement à l'intérêt national, préparé ses succès et sa gloire. Dans toute sa carrière Rachel se sentait soutenue par leur vigoureuse cabale. Quelquefois même cette aide s'affirmait avec une franchise bruyante. J.-M. Cayla [1] nous décrit la première de Judith, la tragédie de Mme de Girardin :

1. J.-M. Cayla, *Célébrités contemporaines*, p. 73.

Ce fut une manifestation éclatante du Judaïsme parisien qui accapara ce jour-là presque toutes les places du Théâtre-Français. Mlle Rachel parut parée ou plutôt chargée de tous les bijoux et diamants d'Israël. Toutes les dames juives avaient envoyé leurs écrins pour orner l'héroïne de Béthulie. On assure même que Mme la baronne de Rothschild fit porter au théâtre de la rue de Richelieu pour plus de 500.000 francs de diamants. Mlle Rachel valait ce soir-là plusieurs millions... Non seulement les postes du Théâtre-Français furent doublés, mais encore on plaça aux portes des coulisses plusieurs municipaux qui avaient reçu pour consigne de ne pas perdre de vue Judith tant qu'elle serait en scène et d'arrêter tout individu qui aurait la témérité de porter la main sur elle [1].

Mme de Girardin, ne pouvant nier l'entente, dont, au su de tous, profitait Rachel, feignait l'émerveillement :

Ses détracteurs prétendent que son immense succès est une affaire d'association nationale. « Mlle Rachel est juive, disent ils, et chaque fois qu'elle joue, la moitié de la salle est occupée par ses coreligionnaires. Ils agissent avec elle comme avec Meyerbeer, avec Halévy. A l'Opéra, voyez les jours où l'on donne *Les Huguenots* et *La Juive* : toutes les places qui ne sont pas à l'année sont prises par les Juifs. » Cela est vrai, et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer cette belle union de tout ce peuple qui se parle et se répond d'un bout du monde à l'autre, qui se comprend avec une aussi prodigieuse rapidité ; qui relève un de ses fils malheureux à son premier cri et qui court chaque soir applaudir en foule celui de ses enfants qui se distingue par le génie. Cela fait rêver. N'avoir point de patrie et garder un sentiment national si parfait [2] !

Nul doute que cette coopération de la Communauté n'ait pour une très grande part déterminé la prodigieuse ascension de la demoiselle Félix. Le libéralisme de l'époque facilitait ce bluff et les circonstances s'y prêtaient. Sans nier des mérites qu'il serait vain d'ailleurs aujour-

1. Rachel croyait indispensable d'impressionner le public par la richesse éblouissante de ses parures. Ch. Maurice, dans son pamphlet *la Vérité Rachel*, raille ce luxe fulminant. C'était, dit-il, « une profusion d'or, de pierreries, de bijoux magnifiques, de tissus merveilleux, d'objets d'art inconnus, de bracelets superposés, de gerbes et de tournesols. »

2. *Rachel et Mme de Girardin. Revue de Paris*, 1er juin 1909.

d'hui de discuter, il est permis d'affirmer que Rachel eut surtout la chance de venir au bon moment : la jactance romantique avait beaucoup perdu de son prestige, et l'on ne demandait qu'à réagir contre elle. Hugo, Dumas et les leurs s'illusionnaient fort en attribuant au seul talent de la tragédienne l'épuration du goût et leur propre déclin. Elle morte, la tumultueuse phalange crut les classiques une bonne fois enterrés. On lisait dans le *Siècle* du 10 janvier 1858 :

> L'ombre du XVIIe siècle s'était réveillée le jour où parut Rachel. Les fantômes avaient repris une nouvelle vie. Mais depuis cinq jours tous ces spectres, galvanisés un instant par la toute-puissance du génie, sont retombés dans l'éternelle nuit. Rachel aura été la dernière expression d'un idéal qu'on ne comprend plus, la dernière étoile d'un ciel désormais voilé.

Prédiction solennelle, dont l'insanité nous irrite. *Andromaque*, *Bérénice* ou *Phèdre* ont-elles perdu, pouvaient-elles perdre quoi que ce fût de leur force pathétique ? Par contre, quel Talma, quelle Mars, quelle Rachel, voués au relèvement d'*Hernani* ou de *Mademoiselle de Belle-Isle* y révéleraient une beauté vraiment humaine et satisferaient en nous autre chose que la puérile curiosité ?

III

HENRI HEINE ET SON « NATIONALISME »

Beaucoup d'entre les Allemands qui, vers 1825, lurent les ballades et les romances de Heinrich Heine ne démêlaient pas très bien leur impression. La grâce à la fois lascive, tendre et mutine de ces jolis vers avait trop de charme pour ne pas les séduire ; mais en même temps ils se scandalisaient. La poésie, jusqu'alors chez eux si pleine de noblesse et de gravité, n'avait plus dans ces productions nouvelles la langueur sentimentale et rêveuse qu'on lui voyait dans l'œuvre de Schiller, ni la belle autorité philosophique et doctorale dont la parait le génie de Gœthe. Était-il possible même que l'idiome national se prêtât à ces fantaisies légères [1], endiablées, impies, où la mélancolie jamais ne semblait sincère, gâtée qu'elle était de ricanements et de pantalonnades ?

En fait, l'auteur du *Buch der Lieder* avait réalisé cette merveille : la langue germanique, si roide, si dure, si embrouillée, servante idéale des métaphysiques les plus nébuleuses, s'était assouplie et raffinée jusqu'à pouvoir exprimer avec aisance les gentillesses les plus aimables comme les plus perfides drôleries [2]. Chose extraordinaire,

1. « Ah, c'est un sort affreux que d'être condamné à votre allemand abject et raboteux. » Lettre de Heine à Mosès Moser (21 janvier 1824).

2. « Il y a de Heine telles petites chansons de dix vers qui portent innocemment dans leurs corolles — car ce sont de vraies roses des bois — un venin qu'il a fallu trois siècles pour distiller à ce point ;

on rencontrait un Prussien d'esprit alerte et primesautier! Comme les Français se sont fait dans le monde la réputation de plaisantins et de galants frivoles, les lettrés d'outre-Rhin considéraient volontiers l'impertinent comme une sorte de démon parisien déguisé.

De notre côté, quand on connut par des traductions ses récits de voyages, les *Reisebilder*, on pensa retrouver la verve terrible de Voltaire, sa virtuosité dans l'ironie, la caricature, le blasphème, et l'on dénomma cet Heinrich Heine « le plus français des Allemands [1] ».

L'adoption flattait sa vanité, mais il n'avait, par ses origines, rien de commun avec nous Appartenait-il davantage au Vaterland ? Dans les ghettos du Holstein et de la Westphalie fleurirent ses ancêtres. Son père, Samson, laissant un commerce de velours qui périclitait, suivit, en qualité de pourvoyeur, l'armée du duc de Cumberland. Dans un cantonnement à Dusseldorf, il fut l'hôte des Vangeldern, des coreligionnaires hollandais. L'attrait de son uniforme rouge, ses avantages personnels, sa race plurent à Betty, l'une des demoiselles, qui l'accepta pour époux. De ce mariage naquit le poète.

Ce dernier avait à peine sept ans lorsque, un après-midi, les musiques triomphales de nos régiments éclatèrent dans la ville. Chez les siens, le défilé des conquérants ne provoqua ni honte ni colère. Le général de Custine comptait dans ses légions une quantité d'officiers et de soldats israélites qu'y avaient introduits les recrutements opérés dans les provinces rhénanes, dans les duchés de Bade et de Wurtemberg Profitant de leur puissance occasionnelle, ils avaient hâte d'aider leurs frères à s'émanciper, à redresser l'échine. A l'entrée de la promenade

des fleurs charmantes. . qui toutes dardent un aiguillon de basilic,.. des sonnets transparents et purs, au fond desquels rampe le reptile, des canzones qui vous bercent d'amour, et, à la fin, le mot satanique. » (Edgar Quinet, *Revue des Deux Mondes* février 1834.)

1. Lui-même, pour caractériser le double aspect de sa Muse, avait cette comparaison bizarre : « Je suis, disait-il, un rossignol qui a fait son nid dans la perruque de M. de Voltaire. »

publique se trouvaient des écriteaux portant cet avis injurieux : « Les pourceaux et les Juifs n'entrent pas ici. » Dès le premier soir l'inscription fut enlevée. Le bétail craintif des Judengassen s'échappa joyeux des bas quartiers où l'avait parqué le mépris du peuple, et vénéra le drapeau tricolore comme l'étendard des Macchabées. L'invasion révolutionnaire promettait une ère bénie de douceurs et de compensations : c'est pourquoi l'obligation d'héberger le vainqueur ne mortifiait pas les Heine. Le tambour Legrand fut quelque temps leur pensionnaire. C'était un brave soldat qui n'entendait rien au dialecte local. Faute de pouvoir bavarder, il faisait parler sa caisse, et de cette manière, paraît-il, rendait assez bien quelques idées sommaires :

Quand je ne savais pas, raconte Heine [1], ce que signifiait « Liberté », il me tambourinait *la Marseillaise* et je comprenais. Si j'ignorais le sens du mot « Égalité », il m'exécutait le *Ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne* ! J'ignorais le mot « sottise », il jouait la marche de Dessau que nous autres Allemands nous avons tambourinée en Champagne, et je comprenais. Il voulut un jour m'expliquer le mot « Allemagne » et il joua cette simple et primitive mélodie que l'on joue les jours de foire devant les chiens dansants et qui résonne ainsi : Dum, dum, dum [2]. Je me fâchai, mais je compris encore.

Un homme de sang allemand eût rejeté ce souvenir. Heine se rappelle le tambour Legrand avec affection. Les Français, comme ils avaient été les bienvenus dans cette maison ! Avec quelle impatience on avait attendu leur Messie !

Que devins-je, continue Heine, lorsque je le vis lui-même de mes propres yeux, lui-même ! Hosannah, l'Empereur ! Il venait d'entrer dans l'allée du Jardin de la Cour, à Dusseldorf. En me poussant à travers la foule ébahie, je songeais aux faits et aux batailles que M. Legrand m'avait tant tambourinées. Mon cœur battait la générale... Et cependant, et en même temps, je pensais à l'ordonnance de police qui défendait de passer à cheval dans les allées sous peine de cinq thalers d'amende. Et l'Empereur, avec sa suite, chevauchait

1. *Le Tambour Legrand*
2. *Dumm*, en allemand, signifie *stupide*.

au beau milieu de l'allée ; les arbres interdits se courbaient en avant à mesure qu'il avançait, les rayons du soleil dardaient en tremblotant et d'un air de curiosité à travers le vert feuillage, et sur le ciel bleu on voyait distinctement étinceler une étoile d'or. L'Empereur portait son simple uniforme vert et le petit chapeau historique. Il montait un petit coursier blanc et le cheval marchait si fier, si paisible, si sûrement, d'une manière si distinguée !... Si j'avais été alors le prince royal de Prusse, j'aurais envié le sort de ce petit cheval.

Sa figure avait cette couleur que nous trouvons aux têtes de marbre des statues grecques et romaines. Sur les traits on lisait : *Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi.* Un sourire qui échauffait et qui donnait le calme voltigeait sur ses lèvres, et cependant on savait que ces lèvres n'avaient qu'à siffler, et la Prusse n'existait plus. Elles n'avaient qu'à siffler, ces lèvres, et le Vatican n'existait plus. Elles n'avaient qu'à siffler, et tout le Saint-Empire romain entrait en danse. Et ces lèvres souriaient et l'œil souriait aussi. C'était un œil clair comme le ciel ; il pouvait lire dans le cœur des hommes, il voyait rapidement, d'un regard, toutes les choses de ce monde, tandis que nous, nous ne les voyons que l'une après l'autre et que souvent nous n'en apercevons que les ombres colorées. Le front n'était pas aussi serein ; là planait le génie des batailles, là se rassemblaient ces pensées aux bottes de sept lieues avec lesquelles le génie de l'Empereur traversait le monde, et je crois que chacune de ces pensées eût fourni à un écrivain allemand de l'étoffe pour écrire sa vie durant [1].

La plus belle de ces pensées, pour les Hébreux, la plus noble et la plus digne de fonder sa gloire, fut certainement celle qu'il émit ce même beau jour de 1811 dans sa réplique au grand rabbin de Dusseldorf. Au cours des présentations officielles, le chef de la synagogue se tenait entre l'évêque et le pasteur luthérien. Dans sa barbe patriarcale, il prononça l'allocution au nom des prêtres des trois cultes autorisés, il dit leur gratitude commune envers le « nouveau Cyrus », restaurateur de leurs autels.

Ils vous protestent, sire, d'instruire les peuples à l'amour de votre personne sacrée, au respect de vos lois, à la reconnaissance de vos bienfaits et ils se sentent dignes de donner l'exemple.

1. *Le Tambour Legrand.* Les juifs eurent le culte de Napoléon. « Il existe, dit Al. Weil (*Souvenirs*), un poème épique en hébreu intitulé *l'Empereur Napoléon*, dont l'auteur est le père du compositeur Halévy, et qui est un pur chef-d'œuvre de langue. »

Ce compliment libéral enchanta Napoléon, qui répondit avec amabilité :

Je reçois vos hommages et j'approuve vos sentiments. Tous les hommes sont frères devant Dieu. Ils doivent s'aimer et se supporter, quelles que soient les différences de religion. Vous en donnez ici un exemple [1].

Cependant le « nouveau Cyrus », sans doute pour ployer le monde au respect de sa divinité, bouleversait à son caprice la vieille distribution des États, prenant de celui-ci pour grossir celui-là, dépouillant un prince de sa possession héréditaire et le pourvoyant de quelque autre. La province de Dusseldorf, en trois ans, changea deux fois de maître, passant des mains du Grand-Électeur Jean-Wilhelm à celles de Joachim Murat, qui, devenu roi de Naples, laissa son grand-duché de Berg au fils aîné du roi de Hollande. Ces trocs de souverains, ce maniement désinvolte des peuples, sans souci de leurs fiertés, de leurs attachements, de leurs coutumes, ne pouvaient manquer d'exaspérer les plus indolents et les plus pacifiques. L'Autre croyait avoir tout dompté parce que les fonctionnaires et les administrateurs rivalisaient à son égard de docile complaisance. Mais, en secret, les nations humiliées souhaitaient ardemment de pouvoir se reprendre.

Il y eut, vers 1813, de la mer du Nord jusqu'au Danube, un vigoureux éveil du patriotisme. Toutes les fractions du bloc allemand eurent la même impatience de communier dans la tradition. Les colonies israélites, dans le parasitisme de leurs faubourgs, furent naturellement indemnes de ces fièvres. Elles n'avaient rien à perdre à l'établissement de la suprématie napoléonienne. C'est ainsi que Mme Heine, éblouie par les avancements merveilleux dont l'Empereur récompensait les collaborations heureuses, conçut l'espoir de contempler un jour son Heinrich dans quelque splendide costume de grand

1. Beugnot, *Mémoires*, I, p. 444.

dignitaire, de maréchal (qui pouvait savoir ?), et le voulut destiner au service de celui contre lequel les agitateurs Menzel, Arndt, Schlegel, Jahn, prêchaient avec tant de force la haine sainte. Pendant près de deux ans, malgré son aversion pour les sciences, il dut étudier les mathématiques et se préparer à la stratégie. La catastrophe de 1814, celle de 1815, terminèrent son supplice. Après des essais aussi rebutants et plus coûteux dans le trafic [1] (car il tenait de son père une inaptitude singulière pour les transactions du négoce), il rompit allégrement avec la commission et la comptabilité, résolu de s'abandonner aux petites aventures sentimentales dont son imagination tirerait artistement parti.

Ses débuts dans la littérature coïncidèrent avec le premier mouvement de réaction des démocrates contre le soulèvement national. Il fut de « la Jeune Allemagne », sorte de conjuration *intellectuelle*, dont le dessein était de ridiculiser les antiques vénérations, d'effacer même l'idée de patrie [2]. Besogne toute à la convenance de Heinrich Heine, dont l'ironie se délectait au sacrilège et qu'animait l'horreur atavique des pays chrétiens.

Un de ses fidèles, Lœwe-Weimars [3], parle ainsi de cette œuvre de destruction :

> C'est la première fois qu'un Allemand se permet une raillerie aussi franche et aussi incisive de ces choses dont on se raille depuis si longtemps parmi nous [4], de ces sentiments vieillis, dont le XVIIIe siècle a fait justice, qu'on nomme encore en Allemagne enthousiasme, amour, patriotisme, liens de famille, etc., mais que nous désignons, nous autres, sous le nom de préjugés.

1. Au sortir du lycée, en 1815, il était entré, pour s'initier aux affaires, chez un coreligionnaire francfortois ; il quitta cette place en 1817 pour monter à Hambourg une maison de confection, Harry Heine und Ges, qui, en deux ans, fit faillite.

2. La Jeune Allemagne professait le mépris de l'Allemagne. Elle prétendait faire succéder le réalisme à l'idéalisme. Wienbarg, Gutzkow, Laube, Bœrne, Mundt, Heine se moquaient du spiritualisme de Fichte, de Schelling et de Hegel.

3. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1832.

4. Parmi nous (Français).

Et opposant Heine et les siens à leurs adversaires, il ajoute :

Les Heine, etc., procèdent autrement. Ils versent à pleines mains le mépris sur leurs compatriotes... ils rient de leurs prétentions patriotiques, de leur vieille histoire, de leurs vieilles mœurs.

Il y avait un cycle de légendes merveilleuses, dont la chanson berça jadis l'enfance de tout un peuple. Heine employait sa verve à déprécier ces fictions, de manière que fût en même temps avili le génie qui les avait créées et conservées. Les Universités allemandes, les cités d'Allemagne les plus justement honorées, Gœttingue, Hambourg, Munich, voire Dusseldorf, son lieu d'origine, tout était par lui bafoué, calomnié. Certes il était Allemand si l'on s'en devait rapporter aux registres municipaux [1]. Mais comme il désavouait par son persiflage une telle assimilation [2] ! Quel dédain méchant dans son poème *l'Allemagne* !

Nous sommes des Germains, de bonnes gens, de braves gens, nous dormons du paisible sommeil des plantes, et, dès le réveil, nous avons soif, mais non pas du sang de nos princes. Nous les appe-

1. Sa famille est internationale. Un de ses frères devint officier de dragons dans l'armée autrichienne, un autre préféra la Russie et y acquit le brevet de médecin militaire. D'un troisième rejeton descendit la princesse della Rocca. Charles Heine, cousin du poète, épousa la Juive portugaise C. Furtado.

2 Le nom même d' « allemand » était pour lui synonyme de « répugnant » Cf. Lettre à Lewald (13 déc. 1836) « .. les saletés les plus allemandes. »

Un écrivain allemand, Adolf Bartels, a consacré un chapitre de son livre *Kritiker und Kritikhaster* à l'étude du Judaïsme dans la littérature allemande. Nous relevons ce jugement :

« Dem Dichter Heine muss man geben was ihm gebührt, aber jeden Anspruch auf Deutschtum, den man in Seinem Namen erhebt, streng abweisen, vielmehr ihn als den Verwüster des deutschen Gewissens hinstellen, der er in der That gewesen ist. » (Il faut accorder au poète Heine ce qui lui est dû ; mais chaque fois qu'en son nom l'on élève des prétentions à la qualité d'Allemand, il le faut rejeter rigoureusement ou plutôt le repousser comme le destructeur de la conscience allemande, ce qu'il a été en effet.)

lons nos pères, et patrie la terre qui leur appartient par droit d'hérédité ; nous aimons aussi la choucroute et les andouilles [1].

Il disait plus tard :

On nous commanda le patriotisme et nous devînmes patriotes ; car nous faisons ce que nos princes nous commandent. Il ne faut pas cependant se représenter sous ce nom de patriotisme le sentiment qui porte ce nom en France...

Nous vîmes alors la balourdise idéale mise en pratique par le sieur Jahn, et ce fut l'aurore de la teigneuse et rustique opposition contre le sentiment le plus noble et le plus saint de tous ceux qu'a produits l'Allemagne, contre cet amour de l'Humanité, contre cette fraternité universelle, ce cosmopolitisme, qui ont été professés par Lessing, Herder, Schiller, Gœthe, Jean-Paul et toutes les âmes élevées de notre patrie [2].

Heine était, on le voit, tout l'opposé d'un chauvin. Aussi ne souffrit-il guère lorsque des difficultés avec la Confédération Germanique et avec ses coreligionnaires le contraignirent à s'exiler. Les événements de 1830 et le triomphe du libéralisme l'attirèrent chez nous. Il fut très aise de cette transformation. Au bout d'un an, rédigeant un billet de présentation pour un ami, F. Hiller, qui allait repasser le Rhin, il écrivait :

Si quelqu'un vous demande comment je me porte ici, répondez : comme un poisson dans l'eau ; ou plutôt dites à tout le monde que toutes les fois que dans les profondeurs de la mer un poisson demande de ses nouvelles à un autre poisson, celui-ci lui répond : « Je me porte comme Henri Heine à Paris [3]. »

1. Traduction de Saint-René Taillandier (*Revue des Deux Mondes*, 15 janv. 1845).

2. *De l'Allemagne*, I, p. 213.

3. Il ne francisa son nom qu'à demi. *Heinrich* devenait bien *Henri* : mais *Heine* devait se prononcer à l'allemande. Camille Selden (*les Derniers Jours de Heine*) rapporte que le poète signait ses lettres françaises en accentuant la finale « Heiné ». Philarète Chasles, Caroline Jaubert, Auguste Barbier, qui le virent à cette époque-là, nous en ont laissé des portraits. C'était un petit homme blond, d'un blond ardent, dont les yeux verts clignotaient, à la fois railleurs et doucereux sous le miroitement des lunettes. Par moments, les plis de sa bouche, la malice aiguë de son regard lui composaient une expression sardonique. « Il ne semblait, dit Ph. Chasles, ni homme

Vingt ans après il sentait de même et, rappelant son établissement sur les bords de la Seine, il déclarait qu'il avait toujours « vécu depuis tranquille et content, en Prussien libéré ».

Une seule chose l'ennuyait, sa situation d'étranger, qui l'empêchait d'obtenir une fonction dans l'État. Les amitiés brillantes qu'il entretenait dans le monde de la politique et des arts lui eussent, pensait-il, facilité l'acheminement vers les hauts degrés du pouvoir et des honneurs :

Les hommes les plus considérables, assure-t-il, cherchaient à entrer en relations avec moi, non pas comme protecteurs, mais comme camarades. Le prince chevaleresque placé le plus près du trône et qui lisait dans l'original [1] le *Livre des Chants* (*das Buch der Lieder*), m'aurait vu des plus volontiers au service de la France, et son influence eût été assez grande pour me pousser dans cette carrière. Je n'oublie pas l'amabilité avec laquelle un jour, dans le jardin du château d'une amie princière [2], le grand historien de la Révolution française et de l'Empire, qui était alors le tout-puissant président du Conseil, prit mon bras, et, se promenant avec moi, me pressa longtemps et instamment de lui dire ce que désirait mon cœur, se faisant fort de me procurer tout [3].

Il aurait eu tort de se gêner. Il se fit allouer une pension de cinq mille francs environ sur les fonds secrets de

du monde, ni commis-voyageur, ni ouvrier, ni marchand. Peu d'années après son arrivée chez nous, il commença de prendre du ventre et devint bientôt une sorte de Bouddha rondelet. » Sa parole, assure Barbier, avait un accent germanique très prononcé et fort désagréable. Weil, dans ses *Souvenirs*, complète la description : « Sa démarche traînante seule dénotait le Juif. Le Juif allemand d'alors, à peine sorti du ghetto, n'ayant ni le cœur ni le loisir pour prendre part aux exercices gymnastiques de la jeunesse universitaire, avait l'habitude de marcher d'un pas lent et traînant et presque étouffé, on eût dit pour s'effacer et passer son chemin sans être remarqué. Vue de près, sa figure, d'une pâleur mate, sans barbe, avait quelque chose d'angélique, qui par la parole prenait facilement des plis démoniaques. »

1. Le duc d'Orléans avait épousé la princesse allemande Hélène de Mecklembourg.

2. La princesse de Belgiojoso.

3. *Allemands et Français*, p. 86.

notre ministère des Affaires Étrangères [1] et, pour la mériter, seconda dans la *Gazette d'Augsbourg* le gouvernement de Louis-Philippe [2], dénigrant tour à tour les républicains et les légitimistes.

En supposant, écrivait-il, que le caractère national des Français soit compatible avec le républicanisme, nous n'en sommes pas moins en droit d'affirmer que la République, telle que nos radicaux la rêvent, ne pourra pas se maintenir longtemps Dans une République de l'espèce désignée, règne un esprit d'égalité extrêmement jaloux, qui repousse toujours les individualités distinguées et les rend même impossibles ; de sorte que, dans des temps de calamité et de péril, il n'y aura que des épiciers vertueux, d'honnêtes bonnetiers et autres braves gens de la même farine, pour se mettre à la tête de la chose publique. Par ce vice fondamental de leur nature, les républiques périront toujours misérablement, aussitôt qu'elles entreront dans un combat décisif avec des oligarchies ou des aristocraties énergiques représentées par de grandes individualités, et c'est ce qui aurait lieu inévitablement du moment que la République serait déclarée en France [3].

La grande masse, la haute et basse plèbe, la noble bourgeoisie et la noblesse bourgeoise, ajoutait-il, tous les notables de l'honnête médiocrité, qui sont encore si loin des grandes idées sociales et humanitaires, comprennent très bien le républicanisme ; ils comprennent à merveille cette doctrine qui n'exige pas beaucoup de connaissances préliminaires, qui convient à la fois à tous leurs petits sentiments et à toutes leurs étroites pensées et qu'ils professeraient même publiquement, s'ils ne risquaient par là d'entrer en conflit avec l'argent.

1. C'est Guizot, qui, dès la formation du Cabinet du 29 octobre 1840, décida de répondre favorablement à ses sollicitations « J'eus recours, dit Heine (*Allemands et Français*, p. 60), à l'aumône que le peuple français distribuait à tant de milliers d'étrangers, que leur zèle pour la cause de la Révolution avait plus ou moins glorieusement compromis dans leur patrie. »

2. Son coreligionnaire Weil, pour une solde un peu supérieure, rendait les mêmes services, comme correspondant de la *Gazette de Stuttgart*.

3. Article reproduit dans le volume de *Lutèce*, p. 30 Cf. *Ibidem*, Préf., p. XI. « Ils ont la conception un peu lourde, ces braves républicains, dont j'avais d'ailleurs autrefois meilleure idée sous le rapport de l'intelligence. Je croyais que leur étroitesse d'esprit n'était que de la dissimulation... Mais après la Révolution de février je reconnus mon erreur, je vis que les républicains étaient réellement de très honnêtes gens qui ne savaient pas dissimuler et qu'ils étaient en vérité ce dont ils avaient l'air. »

Il malmenait plus encore le parti légitimiste, injuriait la duchesse de Berry, les Carlistes, la *Gazette de France*, les *Gazettes* de province et « leur obscurantisme grossier ». Il dénonçait leur alliance avec l'Église et les Jésuites. On avait bien fait de chasser les Bourbons :

Leur putréfaction parfumée blessait tous les nez honnêtes Le roi actuel est de la même souche (*levis nota !*), mais c'est aussi un d'Orléans, et cela compense [1]. Quelle probité, quelles vertus dans sa famille ! Voyez ses enfants, si sains et pleins de vie. Ce sont les fils florissants de la jeune France, chastes d'esprit, frais de jeunesse, de mœurs pures et bourgeoises [2].

Cette condition de chroniqueur à gages était cependant bien médiocre pour son appétit. On le pressait de se faire naturaliser : il supprimerait de cette manière tous les obstacles à son élévation et à l'accès des grosses sinécures. Un moment, il parut y consentir et remplit les formalités préalables. Mais il ne put se décider à rédiger la demande définitive. Il a donné les raisons de cette hésitation perpétuelle :

Ce fut le fol orgueil du poète allemand qui m'empêcha, même *pro forma*, de devenir Français. Ce fut une chimère idéale, dont je ne pus me débarrasser. Relativement à ce que nous nommons d'ordinaire *patriotisme*, je fus toujours un esprit fort. Le mariage que j'avais contracté avec Notre-Dame d'Allemagne, notre chère Germania, la blonde gardeuse d'ours ne fut jamais heureux. Je me souviens bien de quelques belles nuits de clair de lune, où elle me pressait tendrement sur son large sein aux vertueuses mamelles ; mais ces nuits sentimentales peuvent se compter, et vers le matin survenait toujours un refroidissant chagrin, accompagné de bâillements et de gronderies sans fin. Aussi avons-nous fini par vivre séparés de corps. Mais les choses n'allèrent jamais jusqu'à un divorce en forme. Sous ce rapport, le plus petit cochon de mon pays ne saurait se plaindre de moi. Parmi les élégants et spirituels pourceaux du Périgord qui ont découvert les truffes et qui s'en engraissent, jamais je ne reniai ces modestes porcs qui chez nous, dans la forêt de Teutobourg, se gorgent dans de simples auges de bois des fruits

1. *Allemands et Français*, p. 41.
2. *Ibid.*, p. 42.

du chêne paternel, comme autrefois leurs pieux ancêtres au temps où Arminius battit Varus. Je n'ai pas non plus perdu une seule des soies de mon germanisme [1].

Renoncer à une patrie ?

Semblable chose ne sied pas à un poète qui a écrit les plus beaux lieder allemands. Je m'apparaîtrais à moi-même comme un de ces monstres à deux têtes que l'on montre dans les boutiques des foires. En composant, cela me gênerait insupportablement de penser que l'une des deux têtes se met à scander dans le pathos des coqs d'Inde français les alexandrins les plus artificiels, tandis que l'autre épanche ses sentiments dans le mètre inné, naturel et vrai de la langue allemande.

Ses motifs, on le voit, sont d'ordre purement littéraire. Il ne se faisait pas Français parce que ses œuvres étaient allemandes, disons plus, parce que, malgré ses vantardises, il lui était tout à fait impossible d'user décemment de notre langue.

Nous touchons ici à l'une des drôleries les plus réjouissantes de la vie de Heine, cette supercherie, grâce à laquelle il a pu passer chez nous et passe encore généralement pour un écrivain français. Nous croyons bon d'insister : Heine, si l'on excepte quelques billets sans importance, n'a rien écrit en français, pas même un article de journal. Il vint à Paris presque totalement ignorant de notre vocabulaire. Quant à notre syntaxe, ce fut un mystère qu'il n'arriva jamais à bien pénétrer. Gérard de Nerval [2], Lœwe-Weimars, Caroline Jaubert, Saint-René Taillandier, Grenier, d'autres encore se chargèrent de la version. Son nom seul figurait sous le titre des livres, et le public était dupé, celui d'Allemagne, celui de France et l'Europe entière [3]. Il contrôlait du

1. *Allemands et Français*, p. 87 et suiv.

2. Gérard de Nerval, encore tout jeune, avait traduit *Faust* avec une telle perfection que Gœthe lui fit cet éloge : « Vous seul m'avez compris et traduit sans me trahir. »

3. Cf. Caroline Jaubert, *Souvenirs, Heine* (édition de la Société du Mercure de France. Préface). Grenier, dans ses *Souvenirs littéraires*, raconte à ce sujet une amusante anecdote. Il était un jour

reste cette adaptation et surveillait la mise au point, dont il n'était jamais content. *Traduttore traditore*. Ses *Lieder*, une fois travestis, lui faisaient, disait-il, l'effet de « clairs de lune empaillés ». La vérité, c'est qu'il n'y comprenait plus rien. Malgré la souplesse extrême de son intelligence, il essayait en vain de s'identifier aux *Welches* du Faubourg Montmartre. Bien plus que la délicatesse de notre parler, le propre de notre tempérament et de notre génie lui était insaisissable. Après quinze, vingt ans de séjour, il a encore de Paris l'idée qu'en ont les visiteurs trop superficiels, initiés seulement aux frivolités tapageuses. Paris, pour lui, ce sont les boulevards avec leur fleur de province déniaisée, la Grande-Chaumière avec ses Fifines et ses Nanas, les cabotins en vedette, Mlle George, Déjazet, Rachel, l'élégance des confiseries, la blague du gavroche et les minois éveillés des demoiselles de modes ; c'est la ville qui rit et où l'on s'en paye. Et la France, c'est Paris en grossissement [1].

dans un cabinet de lecture, parcourant les colonnes de la *Gazette d'Augsbourg*. Un quidam lui demande s'il a vu la Chronique de Paris que donne cette feuille. « Oui, Monsieur, répond l'autre, elle est même fort intéressante. — Je vous suis très obligé, c'est moi l'auteur, Henri Heine. » Ils échangent leurs adresses. A quelques jours de là, Grenier fut bien étonné de recevoir dans sa mansarde la visite de l'illustre poète. Cette gracieuseté se multiplia ; naïf il s'enorgueillissait. Mais il eut finalement une grosse désillusion. « Tantôt, rapporte-t-il, c'était une poésie qu'il me priait de lui traduire, tantôt des articles de la *Gazette d'Augsbourg*, pour les montrer, me disait il, à son amie la princesse de Belgiojoso, que j'avais vue un jour de courses au Champ-de-Mars et qui m'avait inspiré la plus vive admiration. Il le savait et m'avait promis de me présenter à la princesse. Grâce à cette amorce, j'avalais l'hameçon, c'est-à-dire que je me mettais à traduire articles et poésies complaisamment, par amitié, pour le roi de Prusse, comme on dit. Plus tard, bien longtemps après, j'ai découvert pour qui je traduisais ces articles de la *Gazette* et pourquoi leur auteur tenait tant à les voir tournés en français ; ce n'était pas pour les beaux yeux de la princesse, non, c'était pour ceux de M. Guizot. Il fallait de temps en temps montrer au ministre que Heine avait mérité sa haute paye. »

1. *Lutèce*, p. 275.

Comment un Français, même s'il était mort, pourrait-il conserver la gravité nécessaire pour le métier de revenant, quand la gaieté populaire le cernerait de toutes parts ? S'il y avait réellement des spectres à Paris, je suis convaincu que les Français, sociables comme ils le sont, se lieraient entre eux-mêmes comme revenants, qu'on verrait bientôt se former des réunions de spectres, se fonder un Café des Morts, une *Gazette des Morts*, une *Revue de Paris* morte et qu'on recevrait des invitations à des soirées des morts « où l'on fera de la musique ». Je suis certain que les morts s'amuseraient beaucoup plus à Paris que les vivants ne s'amusent chez nous. Quant à moi, si je savais qu'on pût exister à Paris en qualité de spectre, je ne craindrais pas la mort [1].

La fréquentation de ces fous est souvent réjouissante. Mais qu'ils valent donc peu intellectuellement !

La terre bruyante, agitée et babillarde des Français n'a jamais été un sol propice à la philosophie et celle-ci n'y réussira peut-être jamais.

Quant à leur poésie, c'est pure sottise. Ils sont incapables de savourer le sublime. Devant les beautés de la comédie shakespearienne, ils ne savent que railler, raisonnant à froid sur l'idéal, le disséquant, l'analysant. Quelle platitude chez les dénommés *classiques* ! « Combien doit-on louer Lessing d'avoir démoli les baraques de leur théâtre ! » Là ni doux propos de chevaliers et de grandes dames à l'ombre des hauts arbres, ni licorne effarouchée venant poser sa tête sur le sein d'une jolie jeune fille, ni ondines à chevelure verte, ni gnomes, ni nains, ni elfes, ni salamandres, nulle mélodie de rossignol enchantant les nuits divines !

Comme leur métrique, les vers des Français, cette caillebotte parfumée, sont insupportables pour moi. A peine puis-je digérer leurs meilleurs poètes parfaitement inodores. Le tailleur de pierres qui ornera le lieu de notre dernier sommeil ne sera contredit par personne s'il a gravé ces mots : *Ici repose un poète allemand* [2].

1. *Allemands et Français*, I, p. 337.
2. *De l'Allemagne*, p 88. Il s'était défini d'une manière plus pittoresque « une choucroute arrosée d'ambroisie » (d'Alton-Shee, *Mémoires*, I, p. 112).

*
* *

Allemand chez les Français, Français chez les Allemands. Il était plus vrai dans l'intimité. « Je suis un poète juif, écrit-il à son ami Mosès Moser [1], nous sommes entre nous et je me sers volontiers de métaphores nationales. » Car il n'est pas de ceux qui regardent Israël comme une secte ou même comme une race [2]. Chez les races l'unité, le lien ont disparu : les rapports physiologiques entre les individus sont plus ou moins atténués, et si leur origine fut commune, seul le savant classificateur s'en soucie. Quant à eux, ils demeurent ignorants de leur parenté ; rien qui la leur fasse soupçonner, aucune tradition, aucun nom sacré, dont leur nature s'émeuve et qui les rassemble. Leurs langages même offrent souvent si peu d'analogies que le pédantisme des grammairiens s'enorgueillit de les découvrir. Le peuple, au contraire, est un être bien déterminé, qui agit et veut se maintenir et, s'il est vigoureux, prévaloir : ses membres savent leur identité d'extraction et d'intérêt ; il a ses héros et ses saints ; un idiome lui est propre, qui exprime des idées, des tendances à lui particulières.

Henri Heine a cette conception d'Israël. Il a remarqué, non sans satisfaction, qu'à Londres, sous les arcades de la Bourse, des écriteaux assignant leurs places aux différentes nations, les Juifs ont leur pancarte spéciale comme les Russes, les Espagnols, les Suédois, etc., [3]. Dans sa réclusion douloureuse au cours de tant de siècles, la postérité d'Abraham a farouchement gardé le souvenir de son passé, la fierté de son histoire, la foi dans son avenir et sa perpétuité. La tribu de Heine, qui, par les pro-

1. *Correspondance* de Heine, mai 1823.
2. « Quant aux Juifs, c'est une nation à part, elle ne se mêle à aucune autre nation. » Bonaparte au Conseil d'État. (Gabourd, *Consulat*, I, p. 589.)
3. *Reisebilder*, I, p. 254.

fessions, la culture, la fortune, domine de beaucoup « la misérable clique » vilipendée par le poète [1], entretient en elle la conscience judaïque. Il n'en a rien perdu, lui, chez ses éducateurs, les Franciscains et les Jésuites de Dusseldorf, grâce à la ténacité de l'atavisme, grâce aussi à l'influence de sa mère Il sait chanter la *hagada* sur le ton pleurard et nasillard traditionnel. Il parle l'hébreu et se plaît à en glisser des vocables dans sa correspondance. C'est surtout avec le camarade Mosès Moser qu'il prend cette douce liberté. Ce confident-là peut attester combien est fidèlement, naïvement juif le cœur de Henri Heine. Il lui livre le fond de son âme et jusqu'aux puérilités : tel ce rêve qu'il a fait une nuit et qu'il lui conte dès le matin :

En ancien costume espagnol et sur un étalon andalou, tu chevauchais au milieu d'une grande cohue de Juifs, qui s'en allaient à Jérusalem. Le petit Marcus, avec ses grandes cartes géographiques et descriptions de voyages marchait en tête comme guide ; Zunz, en escarpins, portait la *Revue* [2] reliée en maroquin rouge ; Mme la doctoresse Zunz, un tonnelet à brandevin de gala (*jonteftig*) sur le dos, courait à côté de lui comme vivandière. C'était la Grande Armée juive, et Gans allait de l'un à l'autre, pour établir un peu d'ordre. Tous les Juifs baptisés suivaient, en qualité de fournisseurs, et une quantité de carrosses fermaient le cortège. Dans l'un était assis le docteur Oppert comme chirurgien-major, et Jost en qualité d'historiographe des hauts faits futurs. Dans un autre Friedlander, avec Mme de Recke, et dans de plus magnifiques voitures de parade, Michel Beer, représentant le corps du génie, et, à côté de lui, Wolf et Stich [3], qui devaient jouer *le Paria* [4] à Jérusalem et récolter une gloire méritée [5].

1. A Mosès-Moser, 18 juin 1823.

2. La *Revue de la Société pour la Culture et la Science Juives*, dont nous parlons un peu plus loin. Tous les personnages dont il cite ici les noms étaient plus ou moins de ses amis Il vivait en Allemagne à peu près exclusivement dans le monde israélite. Ses correspondants habituels sont Mosès Moser, Zunz, Lehman, Rubo, Wolf, Gans, Cohn, Weil, Rachel Levin, Varnhagen, Michel Beer (frère de Meyerbeer le musicien), Félicien David.

3. Acteurs juifs renommés

4. *Le Paria*, pièce juive de Michel Beer.

5. Lettre à Mosès Moser, 20 juillet 1824.

Rien de ce qui est juif ne lui est étranger. Il pratique la solidarité comme on sait le faire dans la Grande Famille et ne néglige pas de servir l'utilité commune, de travailler à la grandeur de la nation. « Que ma droite se dessèche, répète-t-il, si je t'oublie, Jéruscholajim ! » Volontiers il vante ceux des siens qui, à un titre quelconque, peuvent être imposés à l'estime universelle. Il applaudit chez nous à l'élection de Fould et d'Eichtal comme députés, ainsi qu'au triomphe de Meyerbeer. Ce qui l'enorgueillit, c'est de constater que l'illustre Rothschild, « le généralissime des millionnaires », tient à sa discrétion le souverain spirituel de la Chrétienté.

Si tu veux, cher lecteur, te rendre dans les premiers jours du trimestre rue Laffitte, n° 15, tu verras s'arrêter devant le portail élevé une lourde voiture, de laquelle descend un gros homme. Celui-ci monte un escalier qui conduit à une petite chambre, où un jeune homme blond est assis avec une nonchalance de grand seigneur dans laquelle cependant perce quelque chose d'aussi solide, aussi positif, aussi absolu que s'il avait dans sa poche tout l'argent de ce monde. Et il a en effet tout l'argent du monde dans sa poche ; car il s'appelle M. James Rothschild et le gros homme est monsignor l'envoyé de Sa Sainteté le Pape et il apporte, comme son représentant, les intérêts de l'emprunt romain, le tribut de Rome [1].

Il y avait une *Société pour la culture et la Science juives*, qui rassemblait l'élite de la jeunesse israélite allemande. Heine y figurait et son ami Gans en était président. Elle avait un bulletin spécial que dirigeait Zunz, un autre familier de Heine. Ce dernier, sans collaborer réellement à la Revue, s'intéressait à son développement, donnait des conseils à Zunz sur la rédaction et le choix des articles.

Il faisait d'ailleurs mieux que d'alimenter ce mauvais

1. *De l'Allemagne*, I, p. 104. Heine fut toujours plein d'égards pour Rothschild, qui d'ailleurs l'aida constamment depuis son installation à Paris. Il le comparait à Louis XIV, pour avoir su, lui aussi, susciter et employer les génies, le musicien Félicien David, le peintre Ary Scheffer, l'avocat Crémieux, le cuisinier Carême, l'ingénieur Pereire, etc. (*Lutèce*, p. 331).

périodique [1]. On pourrait former un volume en assemblant la prose et les vers qu'il composa dans l'unique dessein de réhabiliter ou d'exalter sa nation. Il y aurait dans ce recueil des mélodies voluptueuses [2], filles du *Cantique des Cantiques*, et aussi des fantaisies amères, comme cette romance de *Dona Clara*, dont le sentimentalisme dissimule mal les intentions cruelles. La scène de ce petit drame se passe en Aragon, au temps de l'Inquisition. Une noble señorita est surprise, au milieu de ses rêveries mélancoliques, par un jeune et séduisant chevalier, qui profite sans ménagement de l'opportune faiblesse de la belle. Quand est venu l'instant des adieux, celle-ci veut savoir le nom de son vainqueur. Il hésite ; mais elle insiste tellement qu'à la fin il se révèle : « Moi, votre amant, je suis le fils du docte et glorieux don Isaac, grand-rabbin de la synagogue de Saragosse. » On s'imagine en quel abîme d'humiliation se trouve plongée tout à coup la fière Espagnole. C'est la vengeance du paria.

A côté de ces œuvres poétiques prendrait place *le Rabbin de Baccharach*, sorte de conte historique [3], dans lequel Heine, à la manière de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, évoquait la vie moyenâgeuse de l'Allemagne et de ses juiveries. Cette narration devait sans doute faire partie du monument littéraire [4] qu'il se proposait d'élever en l'honneur des martyrs de la religion mosaïque. Pour préparer l'exécution de ce grand travail, il avait étudié les tribulations successives d'Israël non seulement dans la Bible, mais encore dans

1. C'était une publication assez médiocre, si l'on en juge par cette critique de Heine : « J'ai étudié toutes sortes d'allemands, celui de Saxe, celui de Souabe, celui de Franconie ; mais c'est l'allemand de votre *Revue* qui me donne le plus de mal. » (Lettre à Zunz, 23 juin 1823.)

2. *Les Mélodies hébraïques.*

3. Le texte fut considérablement écourté par un incendie et l'auteur ne se décida jamais à réparer cette perte.

4. Cf. Em. Montégut, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1884.

les récits de voyages de Benjamin de Tudèle, des livres pieux comme le *Cho Lachma Anja*, le *Maasseb Rabbi Eliezer*, voire des thèses antisémitiques comme celle de Schudt sur les ghettos de Francfort [1].

La triste beauté du Judaïsme se manifeste à lui de plus en plus ; au cours des siècles modernes, trois génies lui paraissent dominer le monde, Jésus, Spinosa et lui Heine, tous trois appartenant à « ce peuple infortuné que la Providence, pour des raisons mystérieuses, a chargé de l'inimitié de la haute et basse populace », tous trois malheureux, haïs même des leurs. Il a une grande admiration pour la philosophie de Spinosa, une immense sympathie pour son existence lamentable.

L'esprit des prophètes israélites planait-il encore sur leur arrière-descendant ?... Il a été constaté que la vie privée de Spinosa fut exempte de blâme et qu'elle demeure pure et sans tache comme celle de son divin parent Jésus-Christ ; comme lui il souffrit pour sa doctrine ; comme lui il porta la couronne épineuse. Cher lecteur, si jamais tu vas à Amsterdam, fais-toi montrer par le valet de la place la synagogue espagnole. C'est un bel édifice et le toit repose sur quatre colonnes colossales. Au milieu s'élève la chaire où fut lancé l'anathème sur le traître à la loi mosaïque, le hidalgo Benoît de Spinosa. On souffle en cette occasion dans un cornet à bouquins qui se nomme *schofar*. Cette corne fit donc un accompagnement à l'excommunication de Spinosa ; il fut solennellement chassé de la communauté d'Israël et déclaré indigne de porter à l'avenir le nom de Juif. Ce nom, ses ennemis chrétiens furent assez magnanimes pour le lui laisser ; mais les Juifs, Cent Suisses du déisme, furent inexorables, et l'on montre encore la place, devant la synagogue espagnole, à Amsterdam, où ils accueillirent Spinosa avec leurs longs poignards [2].

Et Heine observe que c'est à peu près ce qui lui est arrivé à lui-même. Les hommes de son sang le persécutaient plus que les Goym. Il a dû s'enfuir devant leurs menaces [3]. C'est que, s'étant posé parmi eux en réfor-

1. Cf. Lettres à Mosès Moser, 1823 et 1824.
2. *De l'Allemagne*, I, p. 73.
3. « Pour la cause juive j'ai fait de grands sacrifices, mon cœur en saignera toute ma vie durant. »

mateur, il avait malmené des vices puissants et des croyances vivaces. Il fouaillait les mercantis qui pullulaient dans leurs quartiers. « Les Juifs sont ici (à Lunebourg) comme partout d'insupportables et sales brocanteurs », écrit-il à Moser [1].

Et encore ceci :

Lorsqu'un jour Ganstown [2] sera bâtie, lorsqu'une génération plus heureuse sur les bords du Mississipi bénira les palmes en grignotant du pain azyme et que fleurira une littérature néo-juive, alors nos expressions mercantiles de boursicotiers d'aujourd'hui appartiendront à la langue poétique [3].

En même temps qu'il s'attaquait à la passion du lucre, il s'efforçait de ramener le Judaïsme à l'intégrale doctrine de Moïse. Le Talmud, avec ses traditions rabbiniques, était pour lui l'équivalent du catholicisme. De même que Luther avait rejeté l'opinion des Pères et les décrets des conciles, n'admettant de source religieuse que l'Écriture, de même Heine proclamait l'autorité exclusive de la Bible. Il raillait les concessions faites aux Occidentaux, la transformation de Jéhovah en *Dieu pur Esprit*.

Je crois, disait-il, que ce parvenu du ciel [4], qui est maintenant si moral, si doux, si cosmopolite, si universel, si civilisé, conserve un

1. 18 juin 1823.

2. Lettre à Emm. Wohlwill, 1er avril 1823. *Ganstown*, jeu de mots sur le nom de son ami Gans, qui rêvait la formation d'un État juif.

3. Ce trait satirique à l'adresse des gens de bourse était singulier, venant du neveu de Salomon Heine. Ce Salomon, frère aîné de Samson, partit tout jeune de la maison paternelle avec quelques marks en poche et devint le plus gros banquier de Hambourg. Il avait une fille que Heinrich convoita très ostensiblement. Mais on lui fit voir que son *Buch der Lieder* ne constituait pas des titres suffisants pour obtenir la main d'une telle héritière. Le poète ne pardonna jamais cette rebuffade. Seulement il avait besoin de l'aide de son oncle. Celui-ci lui servait une maigre pension de cent thalers par trimestre, à laquelle il ajoutait de menus cadeaux. A sa mort il laissa trente millions, que son fils Charles eut tôt fait de doubler. Heine eut plus d'une querelle avec son richissime parent. « Ce qu'il y a de meilleur en vous dans vos affaires, lui disait-il, c'est que vous avez le droit de porter mon nom. »

4. « Le baron de Sinaï ». Lettre à M. Moser, 18 juin 1824.

secret mauvais vouloir contre les pauvres Juifs qui l'ont connu avec ses premières formes grossières et lui rappellent journellement dans leurs synagogues ses relations nationales qui datent de la chétive Palestine. Peut-être le vieux Seigneur ne veut-il plus se souvenir qu'il est d'origine hébraïque et qu'il s'est appelé jadis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob [1].

On sent bien que ces convictions n'étaient pas d'ordre religieux. S'il invoquait le grand législateur Moïse, c'était pour lui demander d'insuffler à son peuple l'amour de l'indépendance et l'horreur des fusions profanes.

O Mosché Rabenou, notre maître instituteur, adversaire déclaré de tout esclavage, passe-moi ton marteau et ton clou, afin que je perce les longues oreilles de nos esclaves sentimentaux qui portent la livrée noire, or et rouge, et que je les fixe contre la porte de Brandebourg à Berlin [2].

Le dédain qu'il affectait de plus en plus pour les pratiques de la dévotion le désignait à la colère des rabbins. Ils multipliaient contre lui les malédictions.

J'ai reçu une lettre de mon oncle van Geldern : il m'écrit que tout le long du Rhin je suis maintenant aussi détesté qu'on m'y aimait naguère [3].

Et encore :

Je suis attaqué par Chrétiens et Juifs en même temps.

A Hambourg tout le Steinweg lui hurlait raca. Ces manifestations d'antipathie l'exaspéraient et il exhalait sa rancœur :

Oh ! comme je méprise la racaille humaine, circoncise et incirconcise [4].

Parfois, dans la violence de son irritation, il trouvait des méchancetés dont ne semblerait capable qu'un sin-

1. *Reisebilder*, I, p. 334. Cf. Lettre à Laube (23 nov. 1835) : « Moi, l'ennemi juré du déisme juif-mahométan-chrétien. »
2. Extrait d'un article sur Moïse cité par Weil (*Souvenirs*, p. 15).
3. A Mosès Moser, 28 nov. 1823.
4. *Ibidem*.

cère et fougueux antisémite. Cependant ce n'étaient là que des piques, des aigreurs, qui n'attiédissaient pas son zèle pour la grande cause nationale. On le vit bien en 1840, dans l'affaire de Damas. Ce procès lointain agita l'Europe et l'on peut dire le monde entier. Heine à Paris menait la campagne. Il harcelait notre gouvernement, lui reprochait ses hésitations :

M. Thiers se montre très indifférent dans une affaire où il ne s'agit pas des intérêts d'un pays ou d'un peuple, mais de ceux de l'Humanité même.

Est-ce le manque de sentiment libéral ou de sagacité qui l'a conduit à prendre ouvertement parti pour le consul français auquel, dans la tragédie de Damas, on attribue le rôle le plus honteux ? Non, M. Thiers est un homme de beaucoup de pénétration et d'humanité. Mais il est aussi homme d'État : il n'a pas besoin seulement de sympathies révolutionnaires, il lui faut des auxiliaires de toutes sortes, il doit transiger, se procurer une majorité dans la Chambre des Pairs ; il peut utiliser le clergé comme un moyen de gouvernement, tout au moins cette portion du clergé qui, n'attendant plus rien de la branche aînée des Bourbons, s'est ralliée au pouvoir actuel.

M. Thiers ne veut pas contrarier les rédacteurs de *l'Univers* « qui dans leurs colonnes font tout ce qui est humainement possible pour faire accroire au monde que les Juifs mangent de vieux capucins et que le comte de Ratti-Menton est un honnête homme [1] ».

Dans sa colère, il oubliait son amour des Français et les convenances de l'hospitalité.

Il faut que le procès soit instruit de nouveau. Le consul de France à Alexandrie a mis en mouvement ciel et terre pour empêcher cette instruction nouvelle ; car la conduite du consul français à Damas risquerait aussi d'être trop bien mise en lumière, et la honte infligée à son représentant pourrait ébranler en Syrie le crédit de la France. Et la France a sur cette contrée de vastes plans qui remontent jusqu'aux Croisades, que la Révolution n'a pas abandonnés, que plus tard Napoléon ne perdait pas de vue et auxquels M. Thiers lui-même songe, pour le cas où il faudrait renoncer à Alger... Les Chrétiens

1. *Allemands et Français*, p. 263. Le comte de Ratti-Menton était le consul de France à Damas. Cf. notre étude sur Crémieux.

de Syrie attendent leur émancipation des Chrétiens de France et ceux-ci, tout esprits forts qu'ils peuvent être chez eux, tiennent à se faire passer en Orient pour de pieux protecteurs de la foi catholique et flattent volontiers dans cette contrée le zélotisme des moines. Nous nous expliquons ainsi pourquoi ce n'est pas seulement M. Cochelet à Alexandrie, mais même notre Président du Conseil, le fils de la Révolution à Paris, qui prend sous son patronage le consul de Damas [1].

Heureusement l'affaire était en bonnes mains. Crémieux, « le légiste célèbre », qui récemment, lors du conflit turco-égyptien, s'était fait auprès des puissances l'interprète des Juifs d'Orient, acceptait cette fois encore de défendre le peuple opprimé. « Dans le fait, affirmait Heine, cet avocat des Juifs plaide en même temps la cause de toute l'Humanité. »

Ah ! si l'on sentait ces choses-là dans la société hébraïque ! Mais pas du tout.

Pour les Israélites de France comme pour les autres Français, l'or est le dieu du jour et l'industrie la religion dominante... Les forces pécuniaires des Juifs sont grandes, mais l'expérience nous apprend que leur avarice l'est encore bien davantage. Les Israélites de la nouvelle génération sont encore plus chiches que leurs pères ; je suis porté à croire que, parmi la jeunesse dorée d'Israël, il se trouve plus d'un millionnaire qui hésiterait peut-être à donner cent francs, s'il pouvait à ce prix sauver de la bastonnade toute une tribu de bédouins coreligionnaires [2].

Mais lui-même, objecte-t-on, ce passionné, cet intransigeant, n'a-t-il pas abjuré ? Il est vrai que, le 28 juillet 1825, Heine s'était fait baptiser selon le rite luthérien. Toutefois cet acte ne fut pas une conversion, au sens

1. Article de la *Gazette d'Augsbourg* reproduit dans *Allemands et Français*, p. 271 et suivantes.

2. *Lutèce*, p. 65, 69. On trouve dans l'édition de 1855 cette variante : « Un des membres les plus estimés de la communauté israélite à Paris (on l'estime à quelque trente millions de francs), M. Worms de Romilly, hésiterait peut-être à..., etc. Quelquefois, à la vérité, on rencontre encore des exemples où la vanité est parvenue à délier la bourse des richards juifs ; mais alors leur libéralité était encore plus répugnante que leur lésinerie. »

propre du mot. Il usait d'une tactique dont il avait trouvé mille et mille exemples dans les annales d'Israël. Du XIVe au XVIe siècle, ces feintes s'étaient multipliées aux Pays-Bas. On rapporte même que chaque année, à la fête de pénitence, une foule de franciscains, de dominicains, de jésuites allaient en pèlerinage d'expiation à la synagogue d'Amsterdam. Heine, qui, vers 1825, se trouvait gêné dans ses ambitions par sa qualité d'Hébreu, voulait prendre le travestissement qui lui permettrait l'identification officielle aux purs Allemands. Son anti-christianisme d'ailleurs le poussait à ce subterfuge.

Un protestant, disait-il à Weil [1], c'est un catholique qui quitte l'idolâtrie trinitaire pour marcher vers le monothéisme juif. Il faut que le Juif à son tour fasse l'autre moitié du chemin. Je me suis donc fait protestant. Je suis entré dans la forteresse pour mieux la démolir.

Il adoptait le Libre Examen comme la meilleure arme forgée contre la tradition et l'autorité.

Le protestantisme, confessait-il encore, n'était pas pour moi seulement une religion libérale, mais aussi le point de départ de la Révolution allemande [2].

Son adhésion à la Réforme n'allait pas jusqu'aux croyances. Elle consistait uniquement « à être inscrit sur les registres de la communion luthérienne [3] ». Il

1. Weil, *Souvenirs*.
2. Lettres, p. 269, notes.
3. Cf. *De l'Allemagne*, II, p. 21, etc. « Je suis revenu à l'Ancien Testament... Mon voisin, conseiller de Kœnigsberg, qui prend ici les bains de mer (à Héligoland) me croit piétiste parce que toutes les fois qu'il vient me voir, il me trouve la Bible à la main » Et dans *Lutèce*, p. 115 : « Halle est encore en ce moment la taupinière des piétistes, et leurs querelles avec les rationalistes protestants ont, il y a quelques années, scandalisé toute l'Allemagne. Heureux Français qui n'en avez rien su ! Vous ignorez jusqu'à l'existence de ces commérages périodiques de l'Église protestante, où les dévotes poissardes se sont cordialement injuriées. Heureux Français qui n'avez aucune idée de la méchanceté, de la petitesse, de l'âcreté que nos prêtres

repoussait avec énergie tous les déismes, juif, mahométan, chrétien [1]. Même il s'irritait à la pensée que des gens pourraient le supposer sincèrement *geschmat* (converti), et, de peur qu'on ne s'y trompât, il malmenait les transfuges :

Je ne sais que penser, écrivait-il dès décembre 1825 à Moser. Cohn m'assure que Gans prêche le christianisme et cherche à convertir les enfants d'Israël. Si c'est par conviction, Gans est un sot ; si c'est par hypocrisie, un gredin. Je ne cesserai pas de l'aimer, c'est vrai ; j'avoue pourtant qu'il m'aurait été plus agréable d'apprendre qu'il avait volé des cuillers d'argent Que toi, mon cher Moser, tu penses comme Gans, je ne puis le croire, bien que Cohn l'affirme et prétende le tenir de toi-même. Il me serait très pénible que mon propre baptême pût t'apparaître sous un jour favorable. Je t'assure que si les lois avaient permis de voler des cuillers d'argent, je ne me serais pas fait baptiser. Samedi dernier je suis allé au temple et j'ai eu la joie d'entendre de mes propres oreilles les sorties du Dr Salomon contre les Juifs baptisés, contre les gens, disait-il avec une intention mordante toute particulière, qui, par le seul espoir d'arriver à une place, se laissent entraîner jusqu'à devenir infidèles à la loi de leurs pères. Je t'assure que la prédication était bonne et que je compte faire visite ces jours-ci au Dr Salomon [2].

L'effronterie de la boutade est déconcertante. Ce qui chez les autres équivaudrait au reniement et doit être par conséquent honni comme la pire trahison, lui est permis à lui comme un simulacre sans importance.

*
* *

La cérémonie qui transformait Henri Heine du point de vue cultuel ne produisait en lui nulle modification

évangéliques apportent dans leurs combats ! » Barbey d'Aurevilly a dit de Heine : « Les idées protestantes étaient tout ce qu'il y a de plus antipathique à sa nature, » *Les Œuvres et les Jours*, p. 115.)

1. Lettre à Henri Laube, 23 novembre 1835.

2. « Tu avais naguère quelques pensées excellentes sur le judaïsme, la bassesse du prosélytisme chrétien la bassesse des Juifs qui, en se faisant baptiser, ne veulent pas seulement se tirer de quelque embarras, mais encore obtenir ou escamoter quelque chose, et autres bonnes idées que tu devrais écrire une fois. Tu es assez indé-

ethnique. L'aspersion sainte ne lui faisait ni le sang ni les concepts d'un Allemand. Son matérialisme, sa luxure orientale s'insurgeaient contre l'énergie de l'Occident chrétien. Le prêtre qui baptise éveille l'enfant à la dignité de la vie spirituelle : le chirurgien de synagogue prépare l'animal humain aux futures distractions. Ne respecter que la partie supérieure de notre être, c'est, selon Heine, s'opposer à nos tendances réelles, et c'est à quoi s'efforça toujours l'Église, qui mit en honneur la mortification, le sacrifice et le martyre, exhortant les hommes à chercher la croix sur cette terre et non le bonheur [1].

Il félicitait la Renaissance d'avoir complété l'œuvre de la Réforme.

La chair florissante qui brille sur les tableaux du Titien n'est que le protestantisme, et les reins de ses Vénus sont des thèses plus concluantes que celles qui furent jadis affichées par le hardi moine allemand sur la porte de l'église de Wittenberg [2]. — L'humanité soupire après des mets plus solides que le sang et la chair du Christ. Les saints vampires du Moyen Age nous ont sucé tant de sang précieux ! Et puis, il faudra offrir encore à la Matière de grands sacrifices expiatoires pour qu'elle pardonne les vieilles offenses. Il ne serait pas mal qu'on instituât des fêtes sensualistes et qu'on indemnisât la Matière pour ses souffrances passées ; car le Christianisme, incapable de l'anéantir, l'a flétrie en toute occasion ; il a rabaissé les plus nobles jouissances ; les sens ont été réduits à l'hypocrisie et il y a eu partout mensonge et péché. Il faut revêtir nos femmes de chemises neuves et de sentiments neufs et passer toutes nos pensées à la fumée des parfums comme après les ravages d'une peste [3].

pendant pour ne pas craindre de le faire à cause de Gans, et pour ce qui est de moi, je t'assure que tu n'as nullement à te gêner. » Heine à Moser, 24 février 1826.

1. Il appelait le catholicisme « la religion du mercredi des Cendres ». (Cf. *Drames et fantaisie*. Préface de Saint-René Taillandier).

2. *De l'Allemagne*, I, p. 201.

3 *De l'Allemagne*, I, p. 81. On sait que, par une terrible ironie du sort, Heine fut, à la fin de sa vie, martyrisé dans sa chair. « J'embrasse, écrivit-il à Lassalle (29 février 1848), mais je ne sens rien, tellement mes lèvres sont paralysées. »

Il se charge, quant à lui, de cette revanche sur l'idéalisme. Sa Némésis, c'est le bétail immonde. Il le lâche dans la majesté de nos sanctuaires et se délecte à le voir souiller ce qu'ont vénéré tant de générations. La lecture des *Reisebilder* offre à l'honnête homme plus d'une occasion de s'inquiéter. Heine a sa manière à lui de comprendre et d'expliquer les scènes de l'Évangile reproduites par les artistes chrétiens. Les figures de la Samaritaine, de Madeleine, de Jésus, loin d'émouvoir son cœur, ne lui inspirent que gaudrioles. La touchante pureté de la Vierge n'intimide pas son dévergondage ; il ne voit en elle qu'une forme nouvelle d'Aphrodite, « la Vénus dolorosa », « la ravissante mère de Dieu ». Les hommages qu'il lui rend sont les seuls peut-être dont il soit capable. Mieux vaudrait qu'il n'eût pas flâné dans les cathédrales italiennes, il n'eût pas parlé des madones [1].

Chez nous pareille insolence répugnerait aux esprits les plus grossiers. Le génie d'un Heine ne peut s'assimiler nos délicatesses ; il est dépaysé dans notre civilisation. Une sorte de bestialité s'allie chez lui au raffinement intellectuel. De temps en temps, et même parmi les strophes mélancoliques, il faut qu'il lance quelque blasphème, probablement pour nous détourner de prendre au sérieux ses délicieuses inventions [2]. La plaisanterie du

1. Cf. *Reisebilder*, II, p. 47.

2. Qu'on se rappelle l'indécence par laquelle il termine sa lugubre *Marie-Antoinette*. On pourrait multiplier les exemples. Heine était assez peu doué quant au bon goût. Il nous fait part de ses feux pour la Vénus de Médicis ; plus vraie fut sa tendre admiration pour la cuisinière du conseiller Bauer. Il recrutait ses reines parmi les bonnichons, les laveuses de vaisselle, les gotons, les femelles patentées. Errant une fois au café-concert ou sur les boulevards, il vit quelque donzelle dont la gaminerie le séduisit. Son essai le satisfit à tel point qu'il décida d'employer cet « ange folâtre » à la reproduction embellie de son propre type. Il l'admit à son foyer et, fier de sa paternité, l'éleva plus tard au rang d' « épouse et déesse ». Le mariage se célébra à l'église catholique en 1842. Frau Mathilde était

reste n'égaye pas ; elle manque trop de franchise ; on en est surpris, incommodé, comme d'un ricanement de Méphisto [1]. Ce diable d'homme est essentiellement un négateur, un destructeur : il a besoin d'outrager et

une seconde Thérèse Levasseur. « Elle n'a jamais rien lu de moi, confessait Heine à Mme Jaubert : elle ne sait pas ce que c'est qu'un poète ! Cependant j'ai découvert en elle une vague idée que mon nom est imprimé dans une Revue, mais elle ne sait pas laquelle. » Il racontait encore, vers la fin de sa vie, que, dans une crise où Mathilde le crut mort, elle s'écriait : « Non, Henri, tu ne feras pas ça ! tu ne mourras pas, tu auras pitié ! J'ai perdu mon perroquet ce matin ; si tu mourais, je serais trop malheureuse. » (Caroline Jaubert, *Mémoires.*) Heine la battait très souvent. Comme chez eux venaient nombre d'étrangers, des Juifs notamment, baragouinant dans leur idiome, elle, qui ne comprenait pas, s'imaginait parfois qu'ils se moquaient d'elle et entrait dans des colères bleues. Un jour, elle jeta sur eux un homard à la mayonnaise dont fut tout éclaboussé l'ami Weil. Une autre fois, que Heine la frappait et que, saisi aux jambes, il était tombé avec elle sur le plancher, Weil entra avec Philibert Audebrand et se mit à chanter le grand air de *Guillaume Tell* : *O Mathilde, idole de mon âme.* (Ad. Brisson, *L'envers de la gloire. Le dernier ami de Heine.*)

1. « Cette cascade d'éloquence s'écoulait en s'accompagnant des âpres sons d'une prononciation germanique. Je ne pus m'empêcher de songer à ces grenouilles d'Aristophane qui encadraient leurs chants si divinement lyriques du *Brekeke coax coax* de leurs marais stygiens. » (Em. Montégut, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1884.)

Le ton sardonique et l'extraordinaire prestesse de sa raillerie, son athéisme insolent, on ne sait quelle impudeur, l'avaient fait renommer comme une incarnation de Belzébut Des gens le considéraient avec une méfiance presque superstitieuse, notamment Bellini, qui plus d'une fois le rencontra chez la princesse de Belgiojoso. L'Italien s'effarait si par hasard se posait sur lui le regard de Heine. Ce méchant, avec ses yeux bigles, clignotant derrière des lunettes teintées, était sûrement un *jettatore*. Il faisait tout d'ailleurs pour accroître son mystérieux prestige. Un soir, abordant le musicien, il lui prédit brusquement sa mort prochaine, et, comme Bellini, au comble de l'effroi, essayait, en faisant de ses doigts les cornes, de conjurer le mauvais sort : — « Oui, oui, reprit Heine, faites la bille, carambolez, jouissez bien vite ; votre immense génie (il se moquait) vous condamne à mourir jeune, comme Raphaël, comme Mozart, comme Jésus. — C'est horrible, gémissait Bellini, ne dites pas ces vilaines choses. Princesse, je vous en supplie, défendez-le-lui. » A un dîner où Mme Caroline Jaubert voulut les réunir pour

de scandaliser. Il aime surtout à corrompre. Sa malfaisance prêche la félicité, la joie libre des sens. On nous vante la noblesse du labeur, l'agrément d'une piètre aisance. Rions du peu, soyons intransigeants : tout ou rien. Nous fondons une République d'où sont exclus la gêne, les délassements à bon marché. Ce qu'il nous faut, c'est le nectar et l'ambroisie, les parfums, la pourpre, les courtisanes de luxe. « C'est généreux à la nourrice d'avouer de bonne heure aux enfants qu'il y a encore quelque chose de plus efficace que le travail et que c'est le bonheur [1]. »

Il proclame l'importance du bien-être particulier en face de l'utilité générale. Faisant un voyage dans le nord de l'Italie, il lui avait pris fantaisie d'aller en touriste aux principaux lieux illustrés par nos victoires. Il y cherchait l'émotion factice et l'excitation aux fortes pensées. C'est ainsi qu'il fut sur le terrain de Marengo. Son caprice évoqua les glorieux défunts. Ils étaient tombés là par milliers, soldats de Mélas et soldats de Bonaparte, trop robustes, trop sensés aussi pour discuter la valeur de l'héroïsme et la réalité de la Patrie. Comme il eût été mal reçu, le bavard qui, la veille de l'action, leur fût venu dire : — Eh ! les amis, vous allez risquer votre peau pour des préjugés et des fariboles ! Nul pédant parmi ces multitudes, tous de beaux corps de mâles solides et fiers. Dans la bataille, vieilles troupes impériales, jeunes conscrits de la Révolution, réciproquement tous avaient pu s'estimer. En foulant la plaine

une réconciliation, Bellini ne vint pas. Il s'excusait par un billet, alléguant une indisposition. Quatre jours après il était mort. Heine, quand on causa de cette disparition, eut un rire affreux : « Je l'avais bien prévenu, fit-il, il devait s'y attendre. »

Théophile Gautier reçut la visite de Heine, quand celui-ci revenait des Pyrénées, ravagé par son mal et tellement changé qu'il ne le reconnut pas. Il s'étonnait d'entendre ce personnage lui parler en camarade, l'appelant par son petit nom. Un trait d'esprit le lui révéla. « C'est le diable, s'écria-t-il, ou c'est Heine. »

1. *De l'Allemagne*, I, p. 81. Cf. Lettre à Lassalle. « Il faut apprendre à l'ouvrier qu'il est malheureux. »

sacrée, l'Allemand comme le Français eût discrètement salué tant de vigueur honnête anéantie. Henri Heine n'était ni Français, ni Allemand, il déclama : « Guerre horrible... torrents de sang... humanité... » Thèmes faciles et pathos. Enfin cette trouvaille originale, inattendue tout à fait en un temps si proche encore de la généreuse époque : « Est-ce que la vie de l'individu ne vaut pas celle de la race entière ? » Et il ne craignit pas d'attribuer cette interrogation gouailleuse aux nobles âmes, dont il prétendait percevoir les flottantes rêveries : « C'est ainsi que parleraient les morts tombés à cette place [1]. »

Ce n'était là, somme toute, qu'une variante du credo révolutionnaire, une affirmation nouvelle des Droits de l'Homme, de l'homme isolé, contre la collectivité. Heine tenait beaucoup au triomphe de cette doctrine, aussi bien au point de vue social qu'au point de vue politique. Son égotisme et son ombrageuse vanité rejetaient toute espèce d'incorporation et de dépendance. La réglementation de l'uniformité communiste ne pouvait guère être son idéal. « Il y en a, objectait-il, qui préfèrent les truffes aux pommes de terre les plus vertueuses. » Mais bien plus encore en ce qui concerne l'intelligence, il redoutait l'intrusion de l'égalitarisme intégral. Il a écrit sur ce sujet une jolie page :

Ce n'est qu'avec horreur et effroi que je pense à l'époque où ces sombres iconoclastes parviendront à la domination. De leurs mains calleuses ils briseront sans merci toutes les statues de marbre de la beauté si chères à mon cœur ; ils fracasseront toutes ces babioles et fanfreluches fantaisistes de l'art qu'aimait tant le poète ; ils détruiront mes bois de lauriers et y planteront des pommes de terre. Les lis qui ne filaient ni ne travaillaient et qui pourtant étaient vêtus aussi magnifiquement que le roi Salomon dans toute sa splendeur, ils seront arrachés alors du sol de la société, à moins qu'ils ne veuillent prendre en mains le fuseau. Les roses, ces oisives fiancées des rossignols, auront le même sort ; les rossignols, ces chanteurs inutiles, seront chassés, et, hélas ! mon *Livre des Chants* servira à l'épicier pour se faire des cornets où il versera du café ou

1. *Reisebilder*, t. II, *Italie*, XXVIII.

du tabac à priser pour les vieilles femmes de l'avenir. Hélas ! je prévois tout cela et je suis saisi d'une indicible tristesse, en pensant à la ruine dont le prolétariat vainqueur menace mes vers, qui périront avec tout l'ancien monde romantique Et pourtant, je l'avoue avec franchise, ce même communisme, si hostile à tous mes intérêts et mes penchants, exerce sur mon âme un charme dont je ne puis me défendre [1].

Cet attrait bizarre, cette affinité tout instinctive sont à noter. On constate de nos jours que les Israélites se retrouvent fort nombreux, voire ceux de la classe bourgeoise, dans le parti socialiste et qu'ils lui fournissent même plusieurs de ses théoriciens, de ses propagandistes, de ses agitateurs. Il y a beaucoup de gens pour s'en étonner, parce que le caractère de la race, ses tendances, son avidité, paraissent incompatibles avec la sévérité de l'utopie niveleuse. On n'a voulu voir dans cette adhésion qu'une feinte machiavélique, la ruse qui préparerait l'accaparement du capital. En cela l'on avait le tort de méconnaître la singulière contradiction que présente l'histoire hébraïque. Dans ce même peuple où put éclore, vivre et prédominer quelque temps le culte du Veau d'Or, fleurit aussi la doctrine ingénue des Esséniens avec les théories sur l'égalité des hommes et le partage des biens matériels. Heine ne pouvait, sans y applaudir sincèrement, assister à l'essor nouveau de l'antique chimère. Une raison politique aussi l'inclinait vers les partageux : il prévoyait que ces brutaux seraient les adversaires les plus rudes et les plus puissants des patriotes. Il s'en rapprochait par « haine contre les partisans du *nationalisme* [2] ».

Je les ai détestés et combattus, dit-il, pendant toute ma vie, maintenant que l'épée tombe de la main du moribond, je me sens

1. *Lutèce*, Préf., p. XII.

2. Heine est le premier qui ait employé le mot « nationalisme » et l'ait acclimaté chez nous. Il appartenait à M. Barrès de ressusciter ce vocable et de le mettre à la mode. Cf. *Lutèce*, p. 129 : « Malgré son nationalisme, la France reste cependant le représentant Révolution. »

consolé par la conviction que le communisme, qui les trouvera les premiers sur son chemin, leur donnera le coup de grâce, et certainement ce ne sera pas par un coup de massue, mais par un coup de pied que le géant les écrasera, comme on écrase un crapaud [1].

Son animosité s'exprime avec frénésie. C'est qu'une espèce de patriotisme secret le possède et l'agite :

Si jamais l'esprit de nationalité est vainqueur (que les Saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, que ceux même du Coran nous en préservent !), alors éclatera sur la tête des pauvres Juifs un orage de persécutions qui surpassera de beaucoup tout ce qu'ils ont souffert dans le passé.

Entre la tyrannie de la foule ouvrière et l'extermination, il voyait un moyen terme, c'était le Bonapartisme. On avait dans les synagogues le souvenir du Grand Sanhédrin de 1807. « Napoléon le Grand » n'avait-il pas donné les gages les plus sûrs ? Les Napoléons futurs auraient intérêt à demeurer dans sa tradition et à protéger les infortunés Sémites. Heine disait franchement ses préférences.

Oui, c'est ma conviction la plus sainte que le républicanisme n'est ni convenable, ni utile, ni salutaire aux peuples de l'Europe [2]. La meilleure démocratie sera toujours celle où un seul individu, incarnation de la volonté populaire, sera à la tête de l'État comme Dieu est à la tête du monde Résultante des aspirations de tous, ce maître choisi par le plus grand nombre aura nécessairement le souci du bien public. C'est ce qu'on remarque chez les Césars. Que Tacite le patricien exagère à son gré leurs fautes et leurs vices, ils n'en ont pas moins nourri et amusé la plèbe.

Dès 1830, à peine établi chez nous, il se prononçait pour l'Empire. Il écrivait à son ami Varnhagen : « Lebret est, comme moi, un fidèle de la religion bonapartiste. » Que fut-ce en 1848, lorsque la République eut supprimé

1. Préface de *Lutèce*, p. XIII.
2. *Français et Allemands*, p 247.

sa pension [1] ? A la fin de 1849, comme un chaud républicain, Meissner, l'entretenait de ses espoirs :

— Ça ne durera pas longtemps, lui prédit assez durement Heine. Un coup d'État prochain n'est un mystère pour personne, mais on en parle tant qu'on finit par ne plus y croire. Il se fera néanmoins. Le Président suit la tradition de son oncle. J'en suis bien aise [2].

Qu'on ne voie pas là une boutade. Il approuva les opérations de Décembre, et la consécration plébiscitaire l'enchanta. Montégut a raconté quel fut son étonnement de l'entendre lui faire l'éloge de l'Élu et de son système. « Je le trouvai partisan de Napoléon III au point d'être un peu injuste pour son libéralisme passé [3]. »

C'était mal le comprendre. Il n'y avait pas eu de sa part volte-face ni même évolution. Ce dualisme exista toujours chez Heine, instinct anarchique et sympathie pour le Césarisme. Jadis ne travaillait-il pas à ruiner par la satire l'autorité de ses princes, en même temps qu'il collaborait avec Béranger au développement de la légende napoléonienne ? Son *Tambour Legrand* et ses *Deux Grenadiers* complétaient *les Souvenirs du Peuple* [4].

1. Il ne resta pas pour cela sans ressources. Outre le rapport de ses livres, il touchait plusieurs milliers de francs par année de son cousin Charles Heine, le fils du banquier Salomon, plus ceux que lui servait régulièrement le baron de Rothschild. (Cf. Lettres à Campe, 30 juin et 6 novembre 1849.

2. Mirecourt, *Henri Heine*.

3. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1884.

4. Cf. *Reisebilder*, I, p. 276 : « Jamais cette image ne disparaîtra de ma mémoire. Je le vois toujours sur son haut coursier, ses yeux éternels dans cette face impériale de marbre, regardant, calme comme le destin, ces gardes qui défilaient au-dessous de lui. Il les envoyait alors en Russie, et les vieux grenadiers élevaient leurs regards vers lui avec un sombre dévouement, un sérieux d'initiés et un orgueil de mourants *Te Cæsar, morituri salutant !* Souvent j'arrive étrangement à douter que je l'aie réellement vu, que nous soyons réellement ses contemporains, et il me semble alors que sa figure, détachée du cadre étroit du présent, recule toujours plus

Indépendamment du devoir de reconnaissance qui liait le peuple juif à la cause du grand parvenu, Heine acclamait à la fois en celui-ci la rupture avec la tradition et l'épanouissement de l'individualisme. Ajoutez un certain goût personnel pour la dépense d'énergie et la bataille.

On a bien souvent étudié son œuvre poétique. S'il fut adroit au jeu des syllabes et des sentiments, cet art ne lui était pourtant, il le confesse, qu'une jolie distraction. Il était avant tout homme de lutte, et rien ne le délectait plus que de foncer sur l'adversaire et de le piétiner. « En ma qualité de chrétien, plaisantait-il, je devrais aimer jusqu'à mes ennemis, mais je ne suis encore qu'un débutant dans l'amour chrétien. » Malheur à qui hasarde un trait contre lui ! Certes, en y répliquant, il a regret d'immortaliser le faquin ; mais le plaisir est si grand de terrasser son homme et de lui faire expier par les tortures la témérité de ses attaques ! « Vive Shylock, l'idéal amant de la Vengeance ! » Si l'Israélite moderne était conforme à ce type sublime ! Mais il a peur, se dissimule, n'ose porter la barbe à la mode nationale ; il ne sait pas observer le talion ni souffrir pour ses rancunes [1].

Eh bien, s'il ne doit plus y avoir qu'un fils de Juda capable de soutenir l'honneur du nom, Henri Heine sera ce héros unique. L'Amalécite peut bien recruter

fière et plus majestueuse dans la demi-teinte du passé. Son nom retentit déjà pour nous comme une tradition des temps primitifs, sonore d'antiquité et d'héroïsme comme les noms d'Alexandre et de César. Il est à cette heure devenu un mot de ralliement entre les peuples, et quand l'Orient et l'Occident se rencontrent, ils s'entendent au moyen de ce seul nom. »

Et ailleurs : « Sainte-Hélène sera le Saint-Sépulcre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pèlerinage sur des vaisseaux pavoisés, et leur cœur se fortifiera par le grand souvenir du Christ temporel qui a souffert sous Hudson Lowe, ainsi qu'il est écrit dans les Évangiles de Las Cases, O' Meara et Antommarchi. »

1. Lettre à Wohlwill, 1er avril 1823. « C'était un esprit qui semblait toujours prêt à l'attaque ». (A. Barbier, *Souvenirs personnels.*)

des mercenaires, il agira de même. Et « l'encre coulera ». « Je vous assure, promet-il, de ne pas tirer en l'air. » Volontiers il emploie les termes guerriers : la médisance et la calomnie, voilà son « bruit des armes ». Il prie ses amis de poser un glaive sur sa tombe ; l'épée est son attribut : « J'ai été un brave soldat dans la guerre de délivrance de l'humanité. »

Afin de n'omettre aucun de ceux qui ont voulu lui nuire [1], il inscrit leurs noms et consulte ses listes quand il rédige ses *Reisebilder*. Très sérieusement il revendique le rôle de bourreau ; c'est la rage concentrée de cent générations qui se libère. Il jouit tant de ce ministère qu'après s'être servi lui-même, il offre aux camarades de leur être utile, ayant l'indépendance qui convient pour un tel office.

De tous côtés, il découvre des animosités ardentes tendues contre lui. L'univers se ligue, pense-t-il, et conspire à le perdre. En Angleterre comme à Paris, comme à Gênes, on guette sa venue pour l'assommer et le poignarder. Des gens l'en avertissent, quelquefois la police elle-même : du moins se le persuade-t-il. Si le soir son ami Campe l'appelle de la rue, vite il souffle sa lampe, croyant à l'assaut des barbares.

La grande névrose sémitique le tourmentait. Elle ne fit qu'empirer. Son impressionnabilité, ses susceptibilités lui rendaient impossibles les rapports de l'amitié [2].

1. De tous ceux sur lesquels il se rua, c'est le comte de Platen qui fut le plus mal arrangé. C'était un homme d'une parfaite honnêteté. Ses meurtrissures écœurèrent l'Allemagne. Elle le signifia d'un murmure qui troubla le féroce exécuteur. Cette sensiblerie l'étonnait : « Je ne comprends pas, écrivait-il à son ami Varnhagen (3 janvier 1830), je ne comprends pas comment on pourrait égorger plus doucement quelqu'un. »

La mort ne calmait pas ses rancunes. Il s'acharna longtemps contre la mémoire de Ludwig Boerne. Sur ce dernier et sa querelle avec Heine lire l'intéressant et copieux article de M. Ed. Morsier. *Études allemandes : un écrivain franco-allemand.*

2. Une vente d'autographes qui eut lieu en septembre 1912 à Berlin révéla sept lettres écrites par Henri Heine à Meyerbeer entre

Il n'est pas jusqu'à ce pauvre Mosès Moser, le confident et le prêteur désintéressé des heures difficiles, dont la constance à la fin n'ait été mise en déroute par le caractère acariâtre de ce malade.

On le froissait d autant plus aisément que sa superbe s'étalait plus immodérée. Avec une insolence théâtrale, il paradait, trompetait l'éloge de sa valeur et donnait à d'autres mission de la prôner. « Il me faut aviser, dit-il, à ce qu'on chante mes louanges, et je puis le faire en bonne conscience. » C'est en effet une justice à lui rendre qu'il croit fermement à sa grandeur, se reconnaissant également génial en tous genres, poésie lyrique et dramatique, satire, philosophie, politique même et jurisprudence [1]. En vue d'agrémenter sa légende, il force la réalité, anoblit sa mère et change son nom de Vangeldern en celui de van Geldern. Voulant passer pour le premier homme de son siècle, il retarde d'une quinzaine de jours, jusqu'au 1er janvier 1800, la date de sa naissance. D'ailleurs il a confiance ; il regarde au loin dans l'avenir et se découvre une survie radieuse parmi la postérité. Nouvel Homère, les villes se le disputeront ; le propriétaire de sa maison natale se fera de fabuleux revenus avec les seuls pourboires que lui laisseront les troupeaux de misses en pèlerinage.

1835 et 1845, lesquelles expliquent pourquoi le poète détesta si fort le compositeur, après l'avoir exalté comme le plus grand génie, comme un « Titan » Meyerbeer avait pendant longtemps servi une pension à Heine, toujours besogneux. Un jour il n'en eut plus le moyen. L'autre, quand il fut sûr de n'en pouvoir plus rien tirer, l'injuria. De même en usa-t-il avec Liszt, qui, nous apprend Kapp, avait eu le mauvait goût de ne vouloir pas signer un billet à ordre en faveur de Heine pour le payer d'une note élogieuse publiée sur lui dans l'*Allgemeine Zeitung*.

1. Quand il passa les épreuves du doctorat en droit, l'examinateur, assure-t-il, lui marqua son ébahissement de ce « qu'un grand poète pût être aussi un grand juriste ». Il rapporte le mot sans rire et souhaite bien qu'on le répète. Au besoin, quand on ne devine pas son désir, il est peu timide à le mieux exprimer, par exemple : « Fais donc insérer dans n'importe quel journal que j'ai fait mon doctorat à Gœttingue. »

Pendant la dernière période de sa vie, son orgueil exacerbé, sa sensibilité maladive lui rendaient insupportable toute contrariété, le souvenir même de ses querelles. Lorsqu'il parlait de ses adversaires, il s'animait au point d'alarmer, par l'excès de son irritation, ceux qui l'entouraient.

La souffrance, d'autre part, l'épurait, lui restituait toute la délicatesse de sa race. Montégut le revit sur la couche où le torturait l'ataxie. Son visage émacié, qu'allongeait la barbe, avait une finesse de porcelaine. « Ses mains admirables, ultra-féminines, transparentes, auraient mérité d'être citées comme le pied de Cendrillon. D'âme comme de corps, Heine n'était plus qu'un Juif, et, étendu sur son lit de souffrances, il me parut véritablement comme un arrière-cousin de ce Jésus si blasphémé naguère [1]. »

Loin que vingt années passées dans la frivolité montmartroise eussent attiédi sa passion pour la grandeur du nom juif, il avait senti s'accuser en lui son nationalisme et même renaître sa foi. Tous ceux de son sang pouvaient être sûrs de le trouver accueillant et cordial [2]. La meilleure présentation consistait à lui réciter certaine prière hébraïque. Heine aussitôt manifestait sa joie et faisait bonne figure au visiteur [3]. Il s'était mis à lire la Bible. La princesse Belgiojoso s'imagina qu'il songeait à se convertir, et, pour aider à sa préparation, elle introduisit chez lui l'abbé Caron, prédicateur en vogue. Heine s'amusa de cette méprise, il la racontait à Mme Jaubert sur le ton railleur qui lui était habituel : « L'abbé, savez-vous, avait éveillé en moi des velléités religieuses. » Puis, riant franchement : « Mais, c'est égal, je reviens aux cataplasmes : le soulagement est plus efficace. »

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1884.

2 Il n'en était pas de même de Frau Mathilde, qui, voyant arriver dans son intérieur ces étrangers aux manières brutales, au jargon incompréhensible, faisait tout pour les mettre en fuite.

3. Cf. Weil, *Souvenirs*.

Il n'était pas organisé pour aimer ni seulement comprendre le christianisme. Alexandre Weil fut le témoin de ses derniers instants. « Il est mort mosaïste, dit-il, tranchons le mot, Juif, un des plus grands fils d'Israël. On aurait pu hardiment dire *Kadisch* sur sa tombe. Si les Allemands peuvent le revendiquer comme un de leurs plus grands poètes lyriques, le Mosaïsme peut hardiment le compter parmi les plus célèbres de ses glorificateurs [1]. »

1. Weil, Introduct., p. 23. Heine, pour pouvoir reposer à côté de Mathilde, s'est fait inhumer en terre chrétienne, au cimetière Montmartre, à quelques pas seulement, il est vrai, de la nécropole juive.

IV

ALFRED NAQUET

SES DÉBUTS.

Le Quatre Septembre, parmi les bandes de la Garde nationale qui, forçant l'entrée du pont de la Concorde, ouvrirent l'accès de la Chambre à la foule faubourienne, on put remarquer un malheureux, dont la personne, pitoyablement contrefaite et débile, semblait bien peu à sa place dans cette poussée violente. Avec sa tête de polichinelle écarquillant, entre deux longs bras, d'énormes yeux inquiets et mouillés, avec ses grandes jambes torses ployant sous sa taille courbe, il avait l'aspect d'un poulpe gesticulant [1]. Clopin-clopant, le monstre gambillait pour garder son rang dans la troupe. Lorsqu'une bousculade le maltraitait, il s'accrochait peureusement à son voisin, puis, l'aplomb repris, faisait chorus avec les hurleurs.

Ce héros était Alfred Naquet, et son compagnon Édouard Lockroy. Comme Camille Pelletan, comme Jules Claretie, Lockroy revenait de la frontière, où ces messieurs, il faut le dire, n'avaient servi que dans le poste peu périlleux de reporters.

C'est la guerre, écrivait Lockroy le 16 juillet, dans le *Rappel*, allez vous faire tuer ! Vous ne savez pas pourquoi ? Moi non plus. Allez-vous faire tuer.

1. « Cambre-toi, fier si courbe », lui disait un jour l'impitoyable Henri Rochefort.

Ils avaient volé vers l'Alsace, mais pour y rédiger des articles émouvants, sous les douces tonnelles des auberges. Puis, leurs indiscrétions obligeant les autorités à leur interdire les enquêtes et les comptes rendus, ils étaient rentrés à Paris, où Naquet les avait retrouvés aux bureaux du *Rappel*. Il connaissait plus particulièrement Lockroy, qu'il rencontrait dans les réunions du monde israélite.

Pendant un mois nos défaites multipliées avaient fortifié les espoirs de leur faction. Comme presque toutes les révolutions, celle du Quatre Septembre ne fut que l'exploitation d'un malheur national et de la fièvre populaire par un groupe de résolus conspirateurs. Avec l'esprit pratique de leur race, Naquet et Lockroy supputaient les avantages à tirer du mouvement qui s'annonçait et dans lequel leurs aînés, Crémieux, Picard, Simon, utilisant leur position parlementaire, s'apprêtaient à prendre plusieurs des premiers rôles. Si l'on était adroit, on profiterait de ces belles influences.

Naquet, à vrai dire, ne manquait pas de titres aux faveurs de la Démocratie. Nul anarchiste plus constant, plus passionné : l'anarchie était sa nature. Issu d'une de ces nombreuses familles juives que les Papes acclimatèrent bénévolement dans leurs Etats d'Avignon, il avait dans le sang, plus qu'aucun de ses congénères l'envie de la destruction. Dès l'enfance, ce fut un apôtre de la libérâtrie. A quinze ans, sans souci du ridicule de son âge et de sa difformité, il haranguait des soldats destinés à l'expédition de Rome, les exhortant à la désobéissance [1]. Les études scientifiques ne le rassérénèrent pas. En même temps qu'il s'exerçait à la pratique de l'analyse atomique, pénétrait les secrets de l'isomérie, de l'allotropie, composait des thèses sur les sucres ou sur les poisons, il se faisait initier à la doctrine et au rite maçonniques. Pourvu de hauts grades universitaires [2] et

1. *La Loi du divorce*, Préface, XIV.
2. Licencié en physique (1857), docteur en médecine (1859),

chargé d'un cours à la Faculté de médecine de Paris, il vait à peine pris possession de sa chaire qu'il conçut 'idée d'une grandiose manifestation contre le militarisme. Avec Acollas il organisa le Congrès de la Paix, qui se int à Genève en septembre 1867 et dans lequel on vili- penda les donneurs de batailles. A l'unanimité l'on y éclama le désarmement.

Les nations sont sœurs, était-il dit dans la proposition fondamenale ; la guerre entre elles est impossible. Toutes les querelles seront ugées par le Congrès ; les membres du Congrès sont nommés par es sociétés démocratiques de tous les peuples.

Des orateurs vinrent prophétiser la fusion prochaine le la France, de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche et le l'Angleterre en une vaste confédération. Les souvearains seuls retardaient cet accord général et plus que tous es autres celui de Rome. Car Garibaldi, qui présida la première séance, voulait que fût à l'avance expliquée 'expédition qu'il combinait et qui allait se terminer à Mentana. « La Papauté, comme la plus nuisible des « sectes, prononça-t-il, est déclarée déchue d'entre les « institutions humaines. La religion de Dieu est adoptée « par le Congrès. » Véritable tenue de loge que ces assises solennelles, où pour la plus grande gloire du triangle étaient dénoncés le sabre et le goupillon. Au moment de la clôture, Alfred Naquet prit la parole pour demander qu'on ne se séparât pas sans un vote de flétrissure à la mémoire de Napoléon Ier, « le plus grand malfaiteur du siècle ».

Cette fantaisie lui valut d'être, à son retour, impliqué dans une de ces histoires d'excitation au mépris de l'autorité que la magistrature impériale savait arranger avec

agrégé de chimie (1860), agrégé de médecine (1863). Ce dernier succès lui assurait une fonction professorale ; mais il ne pouvait en être pourvu que deux ans après son admission. Il profita de ce délai pour aller à Palerme, où le gouvernement italien lui demandait de venir enseigner la physique et la chimie à l'Institut Technique.

tant d'à-propos. Il fut condamné pour le délit de participation à société secrète. Prison, amende, privation des droits civiques, il eut tout ce qu'un politicien de l'opposition peut souhaiter d'obtenir. L'incarcération du reste ne lui fut pas dure. Son physique de moribond perpétuel lui servait : on lui permit de purger sa peine à la maison de santé municipale.

Naquet employa le mois de son internement à produire sous ce titre, *Religion, propriété, famille*, son système philosophique. C'était, dans un délayage d'absurdités, la négation et le dénigrement indécent de nos idées traditionnelles. Dieu n'existe pas, assurait l'auteur, et j'allègue, pour le prouver, l'imperfection de l'univers. Sans regarder au delà de nous-mêmes, n'avons-nous pas cinq doigts seulement à chaque main, quand le double nous serait plus commode ? L'âme n'existe pas : autrement la truffe en aurait une comme nous, puisque entre les êtres il n'y a que des différences de degrés. La vertu n'existe pas, le vice non plus ; il n'y a ni mérite ni démérite. La moralité ne dépend que de notre organisation. Un Tel est pervers comme je suis bossu, comme vous êtes sourd ou aveugle. La civilisation moderne engendre beaucoup de misères ; d'où cela vient-il ? Du fait de la propriété ? Du système financier ? Non pas ; le capital est légitime, légitimes également le jeu des banques, les prêts, le taux. « L'abolition de l'intérêt serait un malheur public » [1]. Ce qui nuit à notre bien-être, le fléau dont souffrent les États, c'est l'encombrement, la pléthore de population. Comment y remédier ? Le moyen de Malthus a du bon, mais il est aléatoire ; celui du Dr Marcus, qui consiste à tuer l'enfant après sa naissance, est tout de même trop radical. Voici mieux : supprimez le mariage. Que l'amour seul règne libre, joyeux. Mais la famille ? objectera-t-on. La famille ? à quoi bon ? C'est elle qui transmet d'âge en âge les préjugés ; si l'on veut le progrès, il importe de la dissoudre. Dans la société future le père ne comptera

1. *Religion, propriété, famille*, p. 145.

pas, la mère donnera son nom aux enfants. Toutefois ils lui seront retirés, l'allaitement fini, pour être nourris, élevés, instruits par les éducateurs officiels. Cela coûtera peut-être cinq ou six milliards par an, on peut les trouver. La sensibilité regimbera, dites-vous. On la fera taire. Ses exigences d'ailleurs ne dureront pas, car l'affection paternelle et maternelle n'est que le résultat de l'existence en commun [1]. A ce penchant que crée uniquement l'habitude se substitueront aisément d'autres inclinations. Et ainsi, par l'anéantissement du foyer, sera fondée la félicité du monde.

En 1869 de pareilles théories scandalisaient fort, et l'on n'eût pas admis qu'elles fussent publiées impunément. Naquet s'attendait si bien au déclenchement de la machine judiciaire que, dès l'apparition de son ouvrage, il gagna les Pyrénées. Il apprit en Espagne qu'il était condamné derechef à la prison, à l'amende et privé cette fois à perpétuité de ses droits civiques.

Il ne s'en poussa que davantage parmi les notabilités républicaines ; de son exil il envoya de la copie au *Rappel*, à la *Marseillaise*, au *Réveil*. Mais son génie tourmenté désirait une agitation efficace. Les émeutes étaient fréquentes alors en Andalousie. Nullement gêné par sa qualité d'étranger, il fut trop content de collaborer à l'insurrection.

L'amnistie survint, qui lui permit de rentrer en France.

Tel était le passé d'Alfred Naquet. Il donnait assez de gages au gouvernement du Quatre Septembre. Son genre d'occupations cependant, non plus que ses tendances, ne le prédisposaient guère à la fonction qu'on lui octroya. Le professeur antipatriote, spécialiste de toxicologie, fut adjoint à la délégation de Tours comme secrétaire de la Commission d'études des moyens de défense. Crémieux n'était-il pas par intérim ministre de la Guerre? Du reste,

1. « Les parents aiment naturellement les enfants avec qui ils ont passé leur vie. » *Op. cit.*, p. 298.

avant même que fussent engagées les négociations de paix, notre homme, convoitant le mandat de député, se consacrait entièrement à sa candidature dans le Vaucluse. Il fut élu le 8 février 1871 ; mais on lui contesta son succès et, la Chambre ayant décidé l'enquête, il démissionna pour solliciter de nouveau les suffrages des Avignonnais. Le 2 juillet, par 32.580 voix, ils le déclarèrent digne de représenter leur ville.

Il alla siéger à l'extrême gauche et, d'accord avec un autre Israélite, Millau, demanda que l'Assemblée, rendant Napoléon III responsable de la guerre, décrétât la saisie et la vente de ses biens pour le paiement de l'indemnité. Ce fut dans cette législature son intervention la plus marquante. Il faut mentionner de plus celle-ci, qui nous paraît présager dès cette époque sa participation à la tentative boulangiste. En novembre 1873, le régime provisoire créé par l'événement du Quatre Septembre n'avait pas encore cessé ; on ne se pressait guère d'élaborer la Constitution. Naquet s'unit aux bonapartistes pour réclamer l'appel au peuple, parce qu'il voyait là, disait-il, le seul moyen de libérer la République. Il s'était pris d'une haine vigoureuse contre l'opportunisme et contre Gambetta. Lorsque, en 1876, la nation fut conviée à ce que Pelletan père, dans son mysticisme, nommait « la Pâque civique du scrutin », Naquet usa de ses séductions à la fois dans l'arrondissement d'Apt et dans la première circonscription de Marseille. Ici, où il s'opposait au fameux tribun, il échoua complètement. Dans le Vaucluse il ne réussit qu'au second tour.

Quelques semaines après sa rentrée au Palais-Bourbon, il soumettait à ses collègues le projet d'une loi rétablissant le divorce.

LA LOI DU DIVORCE.

Alchimiste, vivant et se traînant parmi les cornues et les volumes poudreux, travaillant à son *Guide pour la*

recherche des poisons, Naquet, avec sa longue figure de bouc, sa gibbosité, sa marche rampante de sorcière, était curieux, inquiétant, mais non grotesque. De quel ridicule au contraire quand il se mit à parler de l'hymen et des caprices de l'amour !

Déjà dans son livre *Religion, propriété, famille*, il avait, au nom de la Liberté, plaidé longuement contre l'indissolubilité de l'union légale. Cette question lui semblait fort à cœur.

On n'ignore pas que le divorce est dans les mœurs juives. Adopté chez nous par la Révolution la veille du renversement de la Monarchie [1], puis supprimé par les Bourbons, il ne put être rétabli en 1848, malgré les efforts de l'Israélite Adolphe-Isaac Crémieux.

Indépendamment de ses préférences ethniques, Alfred Naquet était intéressé personnellement à la réussite de sa campagne. Il était en ménage depuis 1862. Sa femme, qui, pour balancer l'aristocratie intellectuelle du seigneur et maître, pouvait se vanter d'avoir servi chez « monsieur Victor Hugo », était catholique, mais à la manière simplette de Frau Mathilde Heine : la noce ne fit pas de visite à l'église. Trois enfants naquirent, dont deux moururent sans baptême. Le dernier se trouva lui-même en grand danger. Sous l'effet de la nouvelle angoisse, la dame Naquet sentit se réveiller ses croyances. Son époux se trouvant alors détenu, elle profita de son absence, munit du sacrement son petit et fit le vœu, s'il réchappait, de l'élever chrétiennement. Après la guérison, elle tint parole. Le père dut assister à cette éducation qu'il détestait ; puis, impuissant à se faire obéir, il décida la séparation.

Dès lors, il se jura de n'avoir pas de repos qu'il n'eût introduit dans le Code la licence de rompre l'engagement matrimonial. L'installation de la République était propice à sa réforme ; seulement il fallait attendre que la Chambre

1. La législative promulgua le décret le jour même de sa clôture, le 20 septembre 1792.

fût épurée quelque peu de ses conservateurs. Aussi patienta-t-il jusqu'en 1876. Encore ne fut-ce cette fois qu'un tâtonnement. La Commission rejeta la proposition : l'on allait discuter le rapport quand se produisit l'acte du 16 mai, qui dissolvait le Corps législatif. Naquet faillit être exclu du Parlement. Le candidat monarchiste Sylvestre l'emporta sur lui par 7.306 voix contre 6.423. Mais le coup d'État de Mac-Mahon avait eu pour résultat de grossir la majorité républicaine. L'élection de Naquet était utile à l'entreprise de la Maçonnerie. On le fit bien voir à son heureux concurrent, contre lequel fut prononcée l'invalidation. Il ne se représenta pas, et l'autre passa sans difficulté.

Dès la rentrée, avec une ténacité toute judaïque, le député d'Apt répéta ses formules et, en attendant qu'on les discutât, il résolut d'évangéliser le pays. Il fit des conférences à Paris d'abord et dans la banlieue, puis dans les départements voisins et, de proche en proche, sema son idée dans la Flandre, la Picardie, la Normandie, le Centre, le Midi, dans la France entière.

Naquet n'avait pas la répugnante brutalité d'un Nordau. Sa faiblesse corporelle s'alliait naturellement à la subtilité de l'esprit, à la douceur polie des procédés. Il affectait une parfaite courtoisie dans la controverse, semblait toujours acquiescer, concéder, et eût plu aux ecclésiastiques par le ton délicat de ses objections. Dans la circonstance, il savait se ménager des auditoires bienveillants : à son arrivée dans une ville, son premier soin était de s'aboucher avec les directeurs des feuilles d'opposition, de les conquérir ou plutôt de les désarmer par sa mansuétude. Il éviterait, disait-il, le terrain politique, ne froisserait pas les convictions religieuses. Ces honnêtes catholiques, ces naïfs libéraux, toujours si obligeants pour l'adversaire, si avides de montrer leur tolérance, faisaient crédit à cet hôte pervers et s'abstenaient de dissuader leur clientèle. Ainsi s'opérait sans la moindre gêne sa propagande passionnée.

Elle durait depuis deux années déjà, quand le vote

négatif de la Chambre, le 8 février 1881, parut annihiler toute la besogne. Mais l'inlassable volonté tenait à son dessein. En août 1881, des élections nouvelles avantagèrent la gauche. A peine Naquet eut-il repris possession de son siège qu'il déposait sur le bureau le projet devenu fameux. La commission d'initiative opina tout unanimement pour la mise à l'étude. Le rapporteur, M. de Marcère, dépensa beaucoup d'ardeur à montrer la beauté, la justice, l'humanité de ces articles. La seconde commission, constituée pour les examiner au fond, fut à l'unanimité, comme l'autre, favorable. M. de Marcère encore était le rapporteur. Son discours fut plus enthousiaste, plus persuasif que le précédent. 469 voix contre 138, le 19 juin 1882, réclamèrent la restauration du divorce.

Il restait à déterminer les sénateurs. Qui mieux que Naquet pourrait emporter leur adhésion ? Il devait, pour obtenir pleinement gain de cause, pénétrer dans la Haute Assemblée. Sa situation était plaisante. Depuis douze ans il ne cessait d'inscrire dans son programme qu'il fallait abolir cette agglomération nuisible ; il allait donc oublier ses anathèmes, demander qu'on l'envoyât lui-même au Luxembourg ? Il n'hésita pas : un M. Pin, sénateur du Vaucluse, décéda fort opportunément : il s'offrit à le remplacer et fut élu le 22 juillet 1883. Un an après, le 27 juillet 1884, sa loi était définitivement acceptée.

Grosse victoire, qui pourtant ne le satisfaisait pas, à cause des conditions exigées pour la cassation du mariage. Avec l'indispensable consentement mutuel, qu'on était loin du pur et simple « bonsoir ! » dont selon lui la satiété d'un époux eût dû défaire sans formalités l'arrangement conjugal ! Dès que se fut apaisé le premier trouble causé par une offense aussi grave à notre civilisation française, le malin, pour pousser un peu plus son avantage, fit modifier le statut, de manière qu'après trois ans, sur l'insistance d'un des associés, la séparation devînt le divorce absolu.

LE BOULANGISME.

En cette année 1886, Alfred Naquet a donc achevé de prendre rang parmi les plus authentiques et les plus actifs ennemis de notre vie traditionnelle. Par quel bizarre caprice, par quel illogisme inouï cet internationaliste, si fervent que nos désastres même n'ont pu le convertir [1], cet ouvrier de ruine, acharné contre l'ordre familial, accepte-t-il soudain de s'associer à ceux qui veulent le relèvement patriotique ? Ou plutôt comment — et ce n'est pas moins déconcertant — comment les fauteurs et les chefs de cette réaction généreuse s'avisent-ils de s'adjoindre un tel collaborateur ?

Il convient de faire une distinction. Le boulangisme fut bien, dans son épanouissement, une magnifique explosion de chauvinisme, un espoir enthousiaste de revanche. Le dénouement de l'Affaire Schnœbelé, c'est-à-dire le recul de l'Allemagne, avait tout à coup exalté l'imagination de la France, qui déjà voyait dans son jeune ministre de la Guerre le libérateur de l'Alsace-Lorraine et le vengeur de Sedan. « Illusion d'une amoureuse, écrit Maurice Barrès [2]. Elle lui aurait dit volontiers : Quand on a passé de tels instants ensemble, on ne se quitte plus. » Mais, il faut se le rappeler, jusqu'à la chute du cabinet Goblet, le parti où devaient fusionner toutes les oppositions n'était pas encore formé. Les amis et les alliés de Boulanger ne composaient qu'une fraction du radicalisme. Le chef de l'armée donnait tous les gages désirables d'orthodoxie, rayait des cadres les princes d'Orléans, déplaçait des régiments suspects de monarchisme. Lorsque sa popularité commença de grandir, les Clemenceau, les Lockroy, les Eugène Mayer voulurent

1. Il se vante d'avoir constamment servi l'internationalisme, « même dans les moments terribles de 1870 bien faits pour porter le doute dans la cœur d'un Français ». (*La Loi du divorce*, Préface, p. XIV.)

2. M. Barrès, *L'Appel au soldat*, p. 52.

l'utiliser dans leur lutte contre Jules Ferry, que l'opportunisme et la droite songeaient à nommer à la place de Grévy.

Naquet au Sénat figurait dans le groupe radical et, pour observer la commune tactique, il eût soutenu le jeu du général, si déjà par ailleurs leurs relations personnelles ne l'eussent induit à sympathiser avec ce nouvel Augereau. Ils s'étaient liés à l'occasion d'un différend que celui-ci avait eu avec M. Cambon, résident à Tunis, quand il commandait la division d'occupation. Le pouvoir militaire et le pouvoir civil, qui se disputaient entre eux, ne s'accordaient pas davantage avec le pouvoir judiciaire, c'est-à-dire M. Pontois, président du Tribunal. Le sénateur du Vaucluse avait eu lui-même des rapports pénibles avec M. Cambon. Pour lui faire un bon tour, il rapprocha Boulanger et M. Pontois [1], leur alléguant qu'il valait mieux être deux contre un qu'un contre deux. Boulanger et Naquet depuis lors s'étaient fréquentés. Ils se revirent chez M. Barbe, à Neuilly, puis rue Saint-Dominique, lorsque le général fut au ministère. Au Café Anglais et chez Durand il y eut aussi entre eux de nombreux tête-à-tête, indépendamment des agapes politiques, où deux fois par mois venait s'attabler l'état-major de la faction. Maurice Barrès a vanté la belle intelligence de Naquet, sa lucidité, sa dialectique, son érudition. Ce n'était certes pas l'étalage de ces attraits qui eût rendu si joyeux leurs déjeuners intimes. Dans la maturité de la cinquantaine, Boulanger gardait son humeur gaillarde de lieutenant. Naquet, pour amuser le mauvais sujet, mettait la conversation et l'entretenait sur le thème de prédilection. Ce chimiste, ce législateur, ce philosophe savait mieux que personne conter les polissonneries. M. Terrail-Mermeix, dans ses *Coulisses du Boulangisme*, a dessiné sans malice et même avec sympathie le croquis de cette scène curieuse, le fringant Georges [2] se régalant,

1. M. Pontois fut élu depuis député avec l'étiquette boulangiste.
2. Ernest Boulanger, devenu *Georges* par la volonté de Mme de Bonnemains.

entre deux bouchées, de quelque savoureuse et grasse facétie de son Triboulet. Toutefois à ces gaudrioles le bossu mêlait des propos sérieux, des exhortations au coup de force. « Le pays, disait-il, vomit le parlementarisme : l'emploi de la violence contre les parasites des Chambres serait salué d'applaudissements enthousiastes. Il faut prévenir la tentative possible du comte de Paris. » Mais Boulanger avait toujours eu la vénération scrupuleuse de la Légalité. Cette superstition ne lui passa pas, même après que sa mise en disponibilité, puis à la retraite, l'eut consacré chef du parti national. Naquet, lui, ne s'embarrassait pas de si peu : cette Constitution qu'il avait acceptée jadis en votant l'amendement Wallon, il était impatient de la déchirer. C'est même pour l'amour de la « revision » qu'il s'attachait si franchement à la fortune de Boulanger, rompant ainsi avec les autres Jacobins, notamment avec l'autoritaire Clemenceau, qui, furieux de voir le galonné, sa créature, échapper à sa direction, s'associait à Joseph Reinach pour lui tirer dans le dos.

Avec son origine hébraïque et la chaleur de son anticléricalisme, surtout avec sa loi du divorce, ce Naquet était d'une marque républicaine indiscutable. Quelle figure pour la parade ! Quelle garantie de purisme ! Tel fut l'avis non seulement de Laisant, de Laguerre, de Rochefort, d'Eugène Mayer et de Dreyfus, mais même de Déroulède, qui, non content de subir cet ennemi avéré de la Patrie à la vice-présidence du Comité national, lui fit une place à la tête de sa phalange.

Le boulangisme, résultante de dégoûts [1] plutôt que d'aspirations communes, n'avait pas l'unité de pensée. Naquet lui composa son programme : ce fut lui qui, dans les meetings, expliqua la doctrine. « Je me chargeais ordinairement des ripostes, dit Henri Rochefort, et Naquet des discours de longue haleine [2]. » Et ces confé-

1. « Le dégoût collecteur », comme le définissait un des siens.
2. Rochefort, *Les Aventures de ma vie* p. 130 Un de ces discours eut beaucoup de retentissement. Ce fut celui de Tours, où

rences, par leur clarté singulière, par l'usage que l'orateur y faisait de la logique scientifique, produisaient dans les auditoires une conviction féconde. Barrès a caractérisé cette éloquence : « Naquet, écrit-il, ne crée pas l'enthousiasme, mais il le justifie [1]. »

Il accusait l'infamie de la Troisième République et conviait les citoyens à balayer tant d'indignité, sans changer du reste pour cela jusqu'à la forme du régime. Il se méfiait des séductions monarchiques et veillait à ce que le général ne s'y laissât pas prendre. Cependant le rigorisme de ses principes fut vite humilié. Les campagnes électorales, avec les dépenses énormes que nécessitaient la profusion de l'affichage, la distribution prodigue des brochures et des journaux, la multiplicité des réunions publiques, obligeaient à bien des expédients. Par besoin d'argent, Boulanger, conseillé par le comte Dillon, dut s'aboucher avec le baron de Mackau, recourir à l'intrigue d'Arthur Meyer, se montrer dans les salons du Faubourg, aller plus loin encore, faire une démarche personnelle auprès du comte de Paris. Naquet, redoutant la tutelle orléaniste, voulait qu'on cherchât aussi l'aide financière de Jérôme Napoléon. Il fit dans la *Lanterne*, la *Revue Bleue*, l'*Estafette*, des avances discrètes aux bonapartistes, en préconisant la réconciliation sur le terrain de la consultation populaire ; puis avec Georges Thiébaud il arrangea le voyage à Prangins : Jérôme reçut Boulanger avec cordialité, se dit acquis à ses idées et lui promit un million. Mais la duchesse d'Uzès fit mieux que de le promettre, elle en donna le triple au nom de son prince.

Le boulangisme avait dès lors des attaches. Naquet lui-même fut bien forcé de s'en accommoder. Pour la confection des listes de candidats, il dut se concerter avec M. Auffray, agent officiel de la Droite, quoique le

Naquet, sur les instances de Jules Delahaye, promettait aux Catholiques une république désormais habitable.

1. Barrès, *L'Appel au soldat*, p. 123.

Comité, sur la proposition de Déroulède, eût statué que nul ne pourrait s'étiqueter boulangiste, s'il n'acceptait la République. Bien plus, un siège s'étant trouvé vacant dans les Ardennes, il s'apprêtait à le briguer, lorsque Boulanger l'en écarta pour patronner justement ce même M. Auffray.

Le début de l'année 1889 avait marqué l'apogée du mouvement. Le général n'ayant rien voulu comprendre à l'invite si claire que lui faisait par son vote le peuple parisien, Constans put s'enhardir et, plus adroit, prendre l'offensive. Le premier grand coup fut la dissolution de la Ligue des Patriotes. Un prétexte s'était offert, l'agitation suscitée par Déroulède au sujet de l'affaire Atchinof. Ce Cosaque n'était en réalité qu'un aventurier, renié d'ailleurs par le Gouvernement de Pétersbourg. Il avait indûment occupé la bourgade de Sagallo, dépendance d'Obock, et les canons d'un de nos navires l'en avaient chassé. Déroulède parlait d'offense faite à l'amitié russe, et, pour réparer le dommage, il ouvrait une souscription nationale. Constans depuis des mois cherchait une occasion. Il commença par prononcer l'abolition de la Ligue, qu'il assimilait aux sociétés secrètes, puis il ordonna des poursuites contre les signataires de la protestation, avec l'autorisation de la Chambre et du Sénat, dont plusieurs étaient membres. C'est ainsi qu'on vit cette chose vraiment très amusante, le Juif Naquet inquiété pour une manifestation d'attachement excessif à l'Empire des Tsars.

Boulanger n'était pas membre de la légion incriminée. Cependant il apparaissait à tous que ce procès était le prélude d'une attaque décisive contre lui. Le comte Dillon interrogea Naquet ;

— Le général va être arrêté. Il faut le mettre à l'abri, qu'en pensez-vous ?

— Je pense, répliqua-t-il, que le général doit tout braver. S'il part, nous sommes perdus [1].

1. Barrès, *L'Appel au soldat*, p. 231.

Tous deux allèrent le voir. Aux premiers mots d'encouragement il se récria :

— Comment voudrait-on, mon bon Naquet, que j'eusse la moindre peur, quand je vous vois si résolu ? C'est au point que si l'on vous condamnait, et que l'on n'arrêtât que les Ligueurs, j'aurais vraiment des remords. Je me dirais : « Comment ! je suis là tranquille, libre de tous mes mouvements, pendant que Naquet est en cellule ! [1] »

Toutefois les circonstances pouvaient l'amener, observait-il, à déjouer de mauvaises ruses : il voulait être couvert. Et il pria le vice-président de lui rédiger une lettre l'incitant à s'éloigner. Naquet lui fit ce billet séance tenante :

Paris, le 14 mars 1889.

Mon Général,

En présence de l'attitude de parlementaires aux abois, prêts à tout, même à un attentat contre votre personne, pour lutter contre le courant irrésistible du suffrage universel, je vous engage instamment à quitter momentanément la France.

Vous êtes le chef de notre parti, et votre devoir de chef vous impose de ne pas nous laisser sans direction. Le salut de la République exige votre départ.

Recevez, mon Général, l'expression de mon dévouement absolu.

A. Naquet,
Vice-président du Comité républicain national.

Ceci se passait le matin du 14 mars. L'après-midi, à la Chambre, Laguerre et Laisant, par discipline aussi, durent remettre de pareilles exhortations écrites. Le soir, à neuf heures, le train de Bruxelles emportait leur pauvre César [2].

Il ne fit qu'une fugue de quelques heures. Le lendemain, vaincu par les supplications de ses lieutenants, il

1. *Figaro*, 2 avril 1889.

2. Cette disparition causa dans le parti le plus grand désarroi. Dillon, puis Le Hérissé coururent à la poursuite de l'idole. On décida que Boulanger, s'il s'obstinait à ne pas rentrer, adresserait au pays un manifeste. C'était Arthur Meyer qui se chargeait de le rédiger.

était de retour, avant même que se fût propagée la fâcheuse nouvelle.

Qu'est-ce donc qui dans la quinzaine suivante changea si complètement les idées de Naquet? D'abord, nous l'avons vu, il ne voulait pas entendre parler de la dérobade ; à présent il la préconisait.

Au premier moment, ne cessait-il de répéter, l'impression serait mauvaise. Mais tout aussitôt les paysans et les ouvriers diraient : « C'est un malin qui a joué le tour aux gendarmes, il est plus fort que le gouvernement [1]. »

Le 1er avril ce tour était joué non pas aux gendarmes dont le chef, Constans, souhaitait une telle façon d'en finir, mais à toute la France patriote. Cette fois, Boulanger n'avait pas senti le besoin de s'excuser.

Ce fut Déroulède qui, au retour d'une démarche vaine à Bruxelles, proposa cette explication indispensable :

Les membres du Comité républicain national, dégagés du secret promis déclarent que ce sont eux qui ont imposé à l'unanimité moins quatre voix le départ du général Boulanger, menacé dans sa liberté et dans sa vie par les parlementaires, décidés à tout pour se maintenir au pouvoir.

Pour le Comité républicain national :
Le vice-président,
NAQUET.

Le procès de la ligue s'ouvrait. C'était même par crainte des brusques mesures policières qui pouvaient en être l'introduction et le séparer de sa maîtresse malade, que Boulanger s'était volontairement exilé. Les débats furent sans intérêt. Néanmoins il y eut un moment quelque vivacité dangereuse dans les répliques. Le substitut Lombard avait traité les conspirateurs avec le sans-gêne méprisant dont on use envers de très vulgaires criminels. Laguerre releva l'insolence avec sa fougue coutumière :

1. Terrail-Mermeix, *Les Coulisses du Boulangisme*, p. 176, et Barrès, *L'Appel au soldat*, p. 245.

— Je préviens le ministère public que je ne suis pas disposé à le laisser continuer sur ce ton !

— Allons-nous-en, disait Déroulède.

— Hé ! s'écrie Naquet de sa voix métallique et résonnante, laissez donc ce monsieur baver sur nous à sa guise !

Au milieu du vacarme, le substitut requiert l'application de l'article 222. De fait, l'injure est indéniable. Or quel n'est pas l'étonnement des assistants, quand le président s'interpose, paternel et débonnaire, au lieu d'administrer la peine que tous attendaient.

— Voyons, Monsieur Naquet, retirez ce que vous venez de dire.

Et l'autre, un peu déconcerté par le tumulte :

— Certainement, Monsieur le Président, je n'ai pas eu d'intention outrageante, mais je suis un vieux républicain et je me suis ému...

— Retirez-vous les expressions offensantes pour le ministère public ?

— Je retire, Monsieur le Président, je retire.

— Formellement ? insiste le substitut, impérieux.

— Oui, formellement.

Malgré cette anicroche, tout se passa le mieux du monde et les juges finalement acquittèrent.

Dès qu'on fut délivré de cet embarras, Naquet transporta ses pénates à Bruxelles. Quelque défiance lui venait touchant la réussite de la combinaison boulangiste et la sécurité de son propre rôle. Prévoyant l'arrêt prochain de ses appointements, il voulait du moins bénéficier le plus possible de l'aventure. Aussi prétendit-il s'installer auprès du proscrit avec plusieurs des siens ; en tout, cinq personnes, aux frais du trésor revisionniste. Les libéralités de la duchesse lui semblaient à présent moins haïssables. Quand il dut quitter la Belgique et passer le détroit, Boulanger emmena derrière lui toute cette séquelle. Le parasite vécut aussi bien à Londres. Il avait, en s'éloignant de Paris, abandonné la vice-présidence du Comité national, et ici, avec le comte Dillon et M. Auffray, il s'occupait

de régler la prochaine campagne des élections générales. M. Auffray ne faisait guère que des apparitions, et du reste il s'accordait assez mal avec ce collaborateur républicain. Au contraire, la grosse bonhomie du comte Dillon souriait indulgemment aux boutades de Naquet, lorsque celui-ci, sans souci de leur étiquette politique et des aspirations de leur parti, lui disait dans l'intimité son horreur du chauvinisme, des frontières, des armements. Il était, lui, pour la communion du genre humain. L'autre, benoît, le plaisantait :

— Cher ami, votre lot est trouvé. Aussitôt après la victoire, nous vous enverrons auprès du Pape en mission extraordinaire, pour négocier la paix universelle.

La victoire ! Peut-être en parlait-il sans ironie, peut-être l'espérait-il tout de bon ? C'eût été s'illusionner contre toute sagesse. Leur général, si timide devant la légalité, si follement soumis aux exigences de son adultère, avait trahi trop piteusement la foi des braves gens épris de son imaginaire vigueur et que désenchantait à présent sa désertion. Les tacticiens du suffrage purent bien recourir à leurs moyens les plus habiles ; leur plan magnifique ne donna que ce résultat, 22 boulangistes élus avec 138 monarchistes, contre 230 gouvernementaux.

Naquet était du nombre des heureux ; il avait conquis le Ve arrondissement de Paris, le quartier des Écoles. La majorité lui défendit vainement d'occuper son siège. Elle ne put empêcher qu'un nouveau scrutin ne confirmât le premier.

Cependant le naufrage dépassait toute attente. Naquet aurait bien voulu laisser là le bâtiment. Sous le coup de sa ruine, Boulanger avait failli se tuer [1]. Ce suicide eût arrangé les choses. Mais Mme de Bonnemains malade retenait le vaincu. Naquet, redoutant qu'il ne s'obstinât à la politique, intervint d'un ton fraternel, lui conseilla le grand éloignement, l'expatriation en Amérique. L'amour plaidait assez en faveur de cette inspiration ; mais les

1. Barrès, *L'Appel au soldat*, p. 437.

scrupules du chef et sans doute son optimisme persistant l'en détournèrent. L'échec sur le terrain municipal ayant encore aggravé la déconfiture, le Comité national résolut de faire une démarche décisive auprès de Boulanger, pour le sommer de revenir par sa présence et son sacrifice raviver les ardeurs plus qu'à demi éteintes. Naquet était naturellement de l'ambassade. Ayant pendant six mois fréquenté quotidiennement le ménage du proscrit, il prévoyait comment serait accueillie par celui-ci la proposition de se livrer à la fureur des adversaires et de s'exposer à la prison, quand Mme de Bonnemains mourante réclamait plus que jamais soins et tendresse. La réponse fut telle qu'il l'avait pressentie :

— Dieu lui-même, vous m'entendez, Messieurs, Dieu lui-même viendrait me chercher, que je ne rentrerais pas [1].

L'état-major du révisionnisme se retira tristement, pour rédiger une lettre de démission collective. C'est Naquet, le doyen, qui fut chargé de la donner. Pour la plupart cette rupture ne devait être que provisoire ; il l'avait, lui, trop désirée pour ne pas s'y maintenir.

Depuis quelque temps du reste, il cherchait à se dégager et le faisait sans pudeur. On ne s'explique pas que Déroulède ait pu continuer de se commettre avec lui après le 6 janvier 1890. Ce jour-là parut en première page dans la *Presse* un article où Naquet, mandataire de patriotes, étalait son humanitarisme, appelant de ses vœux la fédération républicaine des États d'Europe et condamnant tout ce qui pouvait la retarder, particulièrement l'idée de revanche. Quant à la perte de l'Alsace-Lorraine, « il n'y a plus, disait-il, à en parler, sinon pour mémoire ». Il louait les légions de 1792 d'avoir « proclamé la fraternité des peuples ».

Après l'événement d'avril, son jacobinisme fit amende honorable : dans une note intitulée *La Défaite*, il déplorait l'erreur boulangiste. Puis, non content de renier, il se

1. Barrès, *Op. cit.*, p. 470.

mit à dénigrer, et l'on assista bientôt à la plus inconvenante polémique. Lui qui peu de mois auparavant exhortait Boulanger à se laisser constituer une sorte de liste civile, il l'accusait maintenant de n'avoir pas été suffisamment économe de leur trésor de guerre. L'autre répondait dans l'*Éclair* par un exposé de ses ressources et de ses dépenses obligatoires : on ne pouvait savoir combien certains l'avaient exploité.

Pendant un séjour à Bruxelles et à Londres, écrivait-il, l'un de ces membres (du Comité) a été, outre ses appointements, défrayé de tout, non seulement lui personnellement, mais sa belle sœur, la mère, la sœur, le fils de cette belle sœur en tout cinq personnes. Et ce n'est pas encore celui-ci qui coûtait le plus cher [1].

Naquet, à qui justement incombait naguère le soin de régler et de noter les mouvements de fonds, était le détenteur de toutes les preuves. Aussi put-il répliquer effrontément par ce défi :

S'il avait fait pour moi ce qu'il prétend, le général aurait des petits papiers Qu'il les montre : je les attends de pied ferme. Il n'y parviendra pas Il peut nous avoir entraînés dans sa chute politique ; les services que nous lui avons rendus peuvent avoir eu pour conséquence notre ruine financière — ou à peu près. Quant à l'honneur, il demeure intact, et si quelqu'un est atteint de ce côté, ce n'est certainement pas nous.

La multitude boulangiste n'en jugeait pas ainsi, qui le jour des obsèques de son héros guettait dans la gare du Nord l'arrivée du Judas. Mais elle n'eut pas le plaisir de l'écharper.

Encore la rancune de ces braves gens ne visait-elle que le transfuge. Quelle colère s'ils eussent discerné toutes les manigances du traître ! Grâce à ce Naquet, le bel effort ingénu de l'âme française avait avorté ; il avait empêché l'épuration nécessaire, en associant les siens à l'œuvre. Son influence, qui faisait écarter brutalement un Drumont [2], accréditait les Elie May, les Dreyfus, les

1. Terrail-Mermeix, *Op. cit*, p. 341.
2. Barrès, *Op. cit.*, p. 463.

Eugène Mayer, les Arthur Meyer, les Lazare Weiller [1]. De l'autre côté, Reinach [2] et Lockroy ne travaillaient pas plus efficacement contre le réveil patriotique. Tous ces frères soi-disant ennemis se donnaient la main dans les coulisses. Un jour, Naquet apporta la contribution pécuniaire de Rothschild, 200.000 francs, que celui-ci offrait pour obtenir la discrétion sur la question juive. La *Cocarde* ayant émis quelques réflexions d'un antisémitisme peu douteux, Naquet se hâta d'intervenir pour détourner d'Israël le nuage menaçant. Il gourmanda les rédacteurs téméraires :

— Si, dit-il, on continue ce jeu, je provoquerai un désaveu du général, qui me l'a promis.

Et la Haute Banque n'eut plus de détracteurs dans ce journal [3].

LE PANAMA.

Cette dérivation du courant nationaliste n'était pourtant pas le pire de ses méfaits. Vraiment Boulanger et Déroulède avaient eu trop peu de flair. Ce bohème, cet aventurier, cet étranger assimilé, que, justement pour la particularité de ses origines et pour son exécrable passé politique, leur libéralisme avait recueilli avec tant de déférence et juché tout au faîte de l'organisation, ce Naquet ne leur apportait que la tare de ses compromissions ignominieuses. Alors que la France, dégoûtée des hontes parlementaires, réclamait l'établissement d'un régime honnête, le général, qui promettait solennellement cette régénération, présentait pour son second, pour son lieutenant, un personnage

1. Dans la Charente, en mai 1888, Déroulède s'était présenté en même temps que Lazare Weiller. Tous deux étaient candidats boulangistes. Weiller ayant obtenu le plus de voix, Déroulède dut se désister en sa faveur.

2. C'est Reinach qui rédigea le réquisitoire contre le général Boulanger.

3. Edouard Drumont, *La Dernière Bataille*, p. 189.

dont il n'avait même pas pris soin d'éprouver la simple propreté morale, qu'il savait du reste — et c'était suffisant — dans les termes les meilleurs avec la *Lanterne*. Un chef de parti doit avoir sa police. L'enquête la plus sommaire l'eût renseigné sur l'exacte qualité d'un tel auxiliaire. Elle lui eût révélé ses rapports avec la Société centrale de Dynamite[1] et le chantage par lequel celle-ci s'était fait incorporer dans la Compagnie du Panama. Ce consortium de fabriques administré par le député Barbe avec l'assistance de MM Leguay, Naquet, Saint-Martin, Arton, espérait beaucoup du percement. De fait, on y employa fort la poudre. Mais l'on s'en procurait en Amérique, en Angleterre, en Hollande ; on négligeait complètement la Société centrale. M. Barbe jura qu'on allait compter avec lui. L'occasion s'offrit d'embarrasser l'entreprise des Lesseps. Les huit cents millions soutirés à l'épargne s'étaient volatilisés ; il fallait, pour faire face aux engagements, une souscription très productive, et le meilleur moyen de la provoquer, c'était l'émission de valeurs à lots. Le ministre Baïhaut, docile aux suggestions du Grand Français, avait déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi autorisant cette opération. L'on en avait voté le renvoi à une commission spéciale. Barbe fit mener une campagne dans le *Matin* et la *Lanterne* en même temps qu'il utilisait ses amitiés dans le Parlement. Si bien que sur les onze commissaires élus, trois seulement se trouvèrent être favorables à la proposition du gouvernement. La Compagnie s'affola. Dans quelques mois elle devait rembourser trente millions aux grands établissements financiers, et les vacances approchaient ! Elle se soumit, paya sa rançon aux forbans de la presse et consentit à traiter exclusivement avec la Société centrale pour son approvisionnement d'explosif. Bien mieux, M. Barbe et ses collaborateurs furent admis dans le Conseil que présidait M. Charles de Lesseps. Des réunions eurent

1. Cette Société exploitait les brevets du chimiste Nobel et fournissait de la poudre sans fumée à l'Angleterre et à l'Italie.

lieu tous les jours, au siège de la Compagnie. Naquet y rencontrait ses compères Saint-Martin et Arton.

Il était en relations avec ce dernier depuis 1884. Sa belle-sœur et la sœur de celle-ci, ces mêmes dames que dut traîner après lui le général Boulanger, avaient fait connaissance de Mlle Renez, la maîtresse d'Arton. Tout naturellement les deux hommes se fréquentèrent : ils étaient faits pour s'entendre. Ils en vinrent à ce degré d'intimité qu'Arton, trop occupé pour distraire Mlle Renez, la donnait à Naquet pour qu'il la promenât. Ce dernier avait accrédité son nouvel ami auprès de la Société centrale de Dynamite, dont il devint un agent indispensable. Les Lesseps à leur tour apprécièrent assez ses capacités pour faire de lui leur négociateur. Actif, souple, liant, ce fut l'émissaire idéal quand, à l'instigation du baron de Reinach, on adopta le système de la corruption. Nul ne l'eût égalé dans ce rôle de tentateur.

Naquet et lui pratiquèrent avec une habileté supérieure le marchandage et l'achat des consciences. Le premier, se servant d'un agenda parlementaire, notait les noms des chers collègues susceptibles de se laisser impressionner, il marquait les prix raisonnables, supputant la vénalité plus ou moins grande, les besoins qui résultaient des obligations ou des vices. Le démarcheur, muni de ces premières indications, s'abouchait avec tel ou tel, l'intéressait à l'affaire, tantôt s'avançait avec prudence, tantôt y allait, comme on dit, carrément et proposait sans ambages sa combinaison.

Le peuple qui, par amour de Boulanger, acclamait aussi son Rigoletto, pouvait-il se douter que ce gnome favori avait des intelligences avec l'adversaire, avec Reinach lui-même ? Pouvait-elle supposer, cette France loyale et confiante, ce qui par exemple se passait en avril 1888, lors des élections du Nord, le Comité directeur du Panama, dont Naquet faisait partie, donnant à Floquet les 300.000 francs qu'il lui fallait pour l'écrasement de Boulanger ? Naquet à cette date venait de recevoir de la même caisse une somme de 50.000 francs,

qu'il avait aussitôt portée à la banque Rothschild pour être convertie en bonnes et sûres valeurs. Quelques mois après, c'était le double qu'Arton lui remettait. Il n'en continuait pas moins de vice-présider le nationalisme ; il osait se produire dans les réunions, faisait le discours de Tours.

Sa fourbe ne se découvrit que bien plus tard, près de dix ans après. L'énorme scandale de 1892 ne l'atteignit guère. Tout au plus son nom fut-il cité par la *Libre Parole*, lorsque le mystérieux Micros [1] raconta le fusionnement de la Société centrale de Dynamite avec la Compagnie de Panama. L'interpellation de Jules Delahaye força la Justice à se remuer. Mais Naquet ne fut pas du nombre des premiers parlementaires inquiétés. Cinq ans se passèrent encore, pendant lesquels s'émoussa beaucoup l'indignation publique. C'est en 1897, le 5 mars, qu'Arton, enfin saisi par les policiers, après une chasse autour du globe, se mit à divulguer les affectations diverses des pots-de-vin. Quinze jours après, la presse annonçait des sanctions imminentes. Le 25, en effet, on arrêtait Saint-Martin, et le lendemain, à la Chambre, le président Brisson déclarait avoir reçu des demandes en autorisation de poursuites contre MM. Henry Maret, Antide Boyer et Alfred Naquet. Seulement, le 27, on lisait cet entrefilet dans l'*Agence Havas* :

M. Naquet était à Nice depuis quelques jours : il a dû gagner l'Italie.

Il s'y était en effet réfugié, mais il partit pour Londres dès la venue du printemps. En vain le magistrat instructeur réclama-t-il sa comparution. L'autre se contentait d'envoyer des notes par l'intermédiaire de son avocat, Me Henri Coulon, alléguant, comme jadis sous l'Empire, son état de santé si précaire et tâchant d'expli-

1. Un ancien agent financier de la Compagnie du Panama, Ferdinand Martin, qu'il ne faut pas confondre avec Saint-Martin.

quer ses dépôts chez Rothschild. « C'étaient, disait-il, des sommes qui m'avaient été confiées pour la propagande boulangiste. » Or, le comte Dillon, interrogé, prouva qu'en mars 1888, le parti n'avait encore reçu aucune aide financière et que, par conséquent, le trésor de Naquet devait être de tout autre origine.

Le 26 août, M. Le Poittevin remit son dossier au procureur de la République. Étaient inculpés MM. Henry Maret, Naquet, Antide Boyer, Saint Martin, Laisant, etc. Le procès s'ouvrit le 19 décembre. Naquet avait affirmé plusieurs fois [1] qu'il ne daignerait pas se disculper en correctionnelle et qu'il souhaitait « le grand jour des assises ». Bien que ses vœux fussent exaucés et que le jury se trouvât assemblé pour examiner son cas, il s'abstint d'obéir à l'assignation. Il écrivit au président de la Cour pour lui exposer ses raisons. S'il avait quitté Paris en mars, c'était pour éviter une incarcération préventive, qui eût fait empirer sa santé. « Je connais, « raillait-il, les prisons de la Seine, pour les avoir fré- « quentées en 1867, et je sais par expérience ce qu'on « y souffre en hiver... Débile, faible, maladif, comme « je le suis aujourd'hui, je n'opposerais pas à la « maladie une résistance aussi longue. » D'ailleurs comment subir la lassitude de douze audiences consécutives ? Il sollicitait donc remise en juin. A ce moment-là la température plus clémente lui permettrait de supporter la cellule de la Conciergerie et, étant jugé seul, il pourrait l'être en une ou deux audiences.

Les débats durèrent jusqu'au 30 décembre. L'opinion s'en désintéressait, émue qu'elle était par la reprise de l'affaire Dreyfus. Du reste, on ne se dissimulait pas que les grands comparses et les grands profiteurs avaient par leur rang dans la République intimidé l'accusation et conservé l'impunité. La certitude du truquage gêna les douze bourgeois : ils acquittèrent tout le lot soumis à leur appréciation. Une sentence spéciale allait être rendue au

1. Notamment par sa lettre du 15 juin 1897.

sujet de Naquet ; son fils intervint et lui fit accorder l'ajournement.

Tant d'indulgence ragaillardit le soi-disant moribond. Méprisant soudain les dangers de l'hiver, il traversa la Manche et se réinstalla bravement à Paris. Il ne pouvait endurer le supplice de l'éloignement à cette heure pathétique où toute sa nation se ramassait contre le Philistin. Les haines ataviques l'entraînaient vers le tumulte de la guerre civile. Et puis ne valait-il pas mieux se laisser juger à la faveur de l'universelle distraction ?

Quelle curiosité cette misérable évocation du Panamisme était-elle capable d'éveiller le 3 mars 1898, quand se taisaient à peine les clameurs du procès Zola ? Deux semaines durant, la ville avait bouillonné d'une effervescence violente et battu les murs de ce Palais, où s'étreignaient furieusement le haut commandement militaire et l'anarchie. L'histoire de Naquet était bien fastidieuse et bien usée. Aussi, dans cette salle que huit jours auparavant bondait une foule fiévreuse et dont le trop-plein débordant sur les couloirs, les escaliers, rejoignait les multitudes de la rue, n'y eut-il d'abord qu'un auditoire assez rare, composé surtout d'avocats. Le bruit cependant se répandit que le guignol était très drôle, et peu à peu l'affluence augmenta.

Le spectacle en effet ne manquait pas d'agrément. A la déposition très simple, très mesurée, très ferme d'Arton, répondaient les injures et les trépignements de Naquet.

— A quoi bon nier ? lui disait l'ancien agent général de la Compagnie, est-ce que je prétends avoir voulu vous corrompre ? Si je vous ai fait ces versements, c'était pour vous payer des services licites.

Et il racontait comment Naquet lui avait remis un jour l'agenda sur lequel il avait indiqué les « honorables » susceptibles de se vendre. Il précisait les circonstances dans lesquelles il avait, lui, Arton, versé les cent mille francs au représentant du Vaucluse. C'était le 17 ou le 18 juillet, après le vote par le Sénat de la

loi sur l'émission des valeurs à lots. Il venait de toucher 1.200.000 francs à la Banque de France pour récompenser les concours des sénateurs et des députés, et tout de suite il était allé visiter son ami pour lui donner la somme. Cela se passait le soir, dans le cabinet de travail de Naquet, en présence de deux dames, ses parentes. Et même l'une d'elles, les billets une fois comptés, s'était écriée, dans un transport de jubilation : « Ah ! non, décidément cet Arton a du génie ! »

Sur la sellette, le patient se démenait, agitait les bras en l'air, secouait sa longue tête, coupait d'invectives la déposition.

— Vous accumulez mensonges sur mensonges, calomnies sur calomnies ! Vous êtes un bandit, un escroc, un coquin.

— Voyons ! voyons ! faisait le président.

Et l'autre, mi-pleurant, mi-frénétique :

— Monsieur le président, c'est plus fort que moi, je ne puis me contenir. Enfin, mettez-vous à ma place.

— Ah ! mais non ! merci bien !

Avec le président tout le monde, les assesseurs, les jurés, Arton, les témoins, le barreau, le public, les gardes, tous sauf Naquet se tordaient de rire.

Le lendemain parlèrent le procureur de la République, puis Me Ménard, interprète des obligataires et des actionnaires frustrés, enfin Me Coulon, le défenseur.

— Mon client, prononça celui-ci, est un des hommes qui ont rendu le plus de services à leur patrie.

Et il exalta la loi du divorce [1]. On poursuivait Naquet, simplement parce qu'il était un des plus fermes soutiens de la Libre Pensée. La plaidoirie se déroula pendant trois heures.

— Ne pourriez-vous abréger un peu, maître ? interrompait parfois le président, tandis que Naquet, excédé, défaillait, suppliait du geste l'orateur.

1. Me Henri Coulon était un spécialiste en matière de divorce, ayant écrit plus de six mille pages sur la thèse chère à Naquet.

Le jury se retira pour ses réflexions. Comment eût-il sévi contre celui-là, quand les autres et Arton lui-même échappaient à tout châtiment ? Naquet fut à son tour renvoyé des fins de la plainte.

L'ANARCHIE CRAPULEUSE.

Aboutissement piteux de sa carrière politique. Dans tous ses programmes, depuis vingt-cinq ans, il criait haro sur le Parlementarisme, dénonçait l'indignité parlementaire, proposait une refonte de la constitution pour annihiler le Parlement, et voilà que dans cette collectivité parasite il se distinguait justement lui-même par ses compromissions. Cette fois, très sincèrement il détesta le métier et regagna les sérénités de la théorie pure.

Alors sa vieille anarchie ressuscite. Affublée d'une toilette scientifique, elle débite ses turlutaines sous toutes les formes de publications, livres, tracts, préfaces, articles de journaux [1]. Une honte exaspère Naquet, non pas d'avoir secondé la flibuste et touché le salaire de sa complaisance, mais de s'être entendu jadis avec la réaction patriotique. Vice-président du Comité national, rien de plus net. Pendant la crise boulangiste, parlant de *Religion, propriété, famille :* « Ce livre, disait-il, je me couperais volontiers le bras droit plutôt que de devoir m'en avouer l'auteur. » Mais en 1900, c'est pour n'avoir pas été de l'intrigue boulangiste qu'il accepterait l'amputation. Il s'agit d'effacer le souvenir de cette faute ridicule, et le meilleur moyen de réaliser la réparation, c'est de formuler avec plus de précision et de force les négations tapageuses de *Religion, pro-*

1. De peur qu'avec la feuille éphémère ne périt le fruit de sa pensée, M. Naquet a pris la peine de découper ces morceaux de sa composition et de les coller sur les pages d'un cahier dont il a fait don à la Bibliothèque nationale. On trouve ce recueil à la cote L^{576} 14018.

priété, famille. De là cette série de volumes fiévreusement bâclés contre l'ordre et la sagesse de notre civilisation [1].

Il reprend la question conjugale, qui lui est particulièrement chère. Le divorce, tel que l'a réglé la loi, est une institution trop défectueuse. S'il se félicitait de l'avoir conquis, c'est qu il le regardait comme un acheminement vers l'union libre. Mais tant que l'État et son code auront quelque chose à voir dans les rapports entre l'homme et la femme, ce sera toujours la servitude. Il faut arriver à la liaison sans contrôle, avec la possibilité de rupture par la volonté, même non motivée, d'un seul des conjoints. C'est la répudiation ? dira-t-on. Eh bien, oui ! Pourquoi s'épouvanter d'un mot ? Les enfants ? Ils ne souffriront en rien, pourvu que la société reconnaisse qu'il est de son devoir de s'occuper de leur éducation. Et puis le malthusianisme simplifiera tout. Seulement il faudrait se mettre à le pratiquer.

Il y a cent dix ans que la loi de Malthus est découverte. Elle est universellement connue. Cependant que voit-on dans les parlements ? Des propositions de loi destinées à protéger les familles nombreuses [2].

Après le foyer, le pays. Qu'on en finisse avec les frontières ! Il y eut jadis des provinces ; elles sont oubliées. Les patries n'ont pas d'autres raisons d'être. Tout doit tendre vers la grande confédération des peuples, la Patrie universelle, l'Humanité. Ce qui nuit à cette fusion est haïssable. Voyez Jeanne d'Arc. Sans elle, l'Angleterre s'assimilait la France, et déjà commençait l'agglomération. A d'autres de fêter cette guerrière et de l'honorer ; elle fut un fléau. Les États-Unis du monde ne se formeront pas sans immolation. Pourquoi

1. *Les Temps futurs* (1900), *L'Humanité et la Patrie* (1901), *La Loi du divorce* (1903), *Vers l'Union libre* (1908), *Désarmement* (1910), *Néo-Malthusisme et Socialisme* (1910).

2. *Néo-Malthusisme et Socialisme*, p. 10.

la France, qui toujours donna l'exemple du dévouement, ne se ferait-elle pas le Christ des nations, en risquant tout et se livrant sans défense?

N'est-ce pas nourrir pour elle un ardent amour que lui souhaiter un sort analogue à celui de la Grèce antique ? La Grèce a été jadis absorbée dans l'Empire romain ; mais elle lui a légué le culte de la beauté, son art, sa philosophie, sa langue même. L'Hellade a conquis son vainqueur, elle l'a hellénisé. Il doit en être de même de notre patrie : son esprit animera la Confédération mondiale. Elle deviendra l'Humanité[1].

Tournons-nous donc vers nos rivaux, nos ennemis, et, pour leur prouver que nous renonçons à les attaquer, brisons nos armes.

Admettons qu'à cette attitude fraternelle, des peuples à mentalité sauvage répondent par l'invasion, le pillage, le viol et le meurtre ; nous mourrons peut-être, mais quelle mort ! Les siècles rediront notre sacrifice sublime. La semence fructifiera et elle contribuera à faire éclore la cité future de paix, de justice et de liberté [2].

Voilà la lecon idéale pour l'école.

Quelques instituteurs se préoccupent, paraît-il, de fortifier dans l'âme des jeunes générations le sentiment patriotique Il ne semble pas que le besoin s'en fasse sentir. Des maîtres républicains devraient bien plutôt se préoccuper de saper ce dogme qui, ni plus ni moins que les dogmes religieux, est un legs du passé, propre seulement à retarder l'affranchissement de notre espèce...

Dites aux enfants qu'ils auront à protéger le patrimoine révolutionnaire et non le sol qu'ils habitent.

Enseignez-leur l'amour de la patrie, je le veux bien, mais de la patrie élargie, de la grande patrie se confondant avec le monde civilisé, en attendant qu'elle s'étende à l'intégrité mondiale [3].

Tout cela fait un commentaire excellent à certaine apologie d'Israël que Naquet développa jadis à la

1. *L'Humanité et la Patrie*, p. 333.
2. *Désarmement*, p. 87.
3. *Annales de la jeunesse laïque*, mai 1904.

Chambre [1]. Il y répondait aux allégations de l'antisémitisme. Patriote ? disait-il, mais les Juifs le sont avec passion. Qu'on n'objecte pas l'exotisme de leurs origines ni leur venue trop récente. Il en est, ceux du Midi notamment, dont l'enracinement remonte à plus de trois siècles. Les Naquet vivent ainsi dans la région de Carpentras depuis des temps et des temps. On voit par l'exemple de celui-ci la force de l'argument. Dans ce qu'il appelle « la grande Patrie », rien qui évoque la physionomie maternelle de notre France et sa terre sanctifiée par les cendres des générations évanouies, illustrée par leur vie héroïque, rien de commun avec la sensibilité particulière d'un Français [2].

La pensée que nous pourrions reprendre goût à l'existence, voire à l'énergie prestigieuse, le fâche et l'inquiète. Probablement se redit-il ce qu'écrivait Henri Heine : « Si jamais l'esprit de nationalité est vainqueur (que les « saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, que ceux « même du Coran nous en préservent !), alors éclatera « sur la tête des pauvres Juifs un orage de persécution « qui surpassera de beaucoup tout ce qu'ils ont souffert « dans le passé. »

Et comme Heine encore, par peur du dangereux réveil, il se tourne vers le collectivisme, qui seul lui semble capable de barrer la route au militarisme et à la théocratie. Par peur uniquement, car ce philosophe, ce chimiste répugne à la discipline brutale : bien mieux, c'est un socialiste qui rejette les théories de Marx et de Lassalle, réprouve la lutte des classes et la guerre aux bourgeois, qui même ne déteste pas les manieurs d'argent.

Je me garderais, proteste-t-il, d'anathématiser, ainsi que je l'aurais fait il y a trente ans, les capitalistes, c'est-à-dire des hommes

1. Le 27 mai 1895, lors de la discussion sur la question juive.

2. Adolphe-Isaac Crémieux, l'auteur du fameux décret en faveur des Israélites algériens, était lui-même un Juif de vieille souche nîmoise. Parlant au Consistoire de Vienne, il définit la Patrie, l'égalité des droits et des devoirs. Tant l'idée de la patrie territoriale demeure inconcevable à toute intelligence sémite.

qui jouent leur rôle économique dans la société actuelle et ne peuvent pas ne pas le jouer [1].

Il déclare s'opposer à ce qu'on fasse la revision des grandes fortunes, plaide même en faveur de la spéculation.

Je ne suis pas de ses contempteurs. Elle présente des abus comme toute chose en ce monde. Mais elle est le pivot de notre société capitaliste, et aussi longtemps que cette forme subsistera, il sera fou de chercher à la supprimer ou même de la restreindre [2].

Seulement, comme il lui faut éviter d'exaspérer les frères et amis par complaisance trop manifeste envers les financiers, il tente d'expliquer sa singulière attitude en attribuant à la ploutocratie une action favorable au progrès. Elle concentre, elle monopolise les richesses ; mais cette expropriation partielle qu'elle opère est un acheminement vers la socialisation de tous les biens. Elle est « extrêmement utile, puisque sans elle le collectivisme ne pourrait jamais s'établir » [3].

On se doute bien que cela n'était pas sérieux. M. Naquet faisait évidemment chez les travailleurs la même besogne qu'autrefois dans le boulangisme : il s'employait à détourner de certains hauts sommets la foudre populaire. C'était sa principale tâche. Il en était une autre, qui consistait à donner le signal, lorsqu'on devait, en vue de quelque grosse démonstration, recourir à l'embrigadement du prolétariat. On sait de quel appoint fut pour le parti de Dreyfus la coopération de cette force. Lors de l'affaire Ferrer, son utilisation se renouvela non sans succès, grâce à l'entremise de Naquet.

Comme Laisant, comme Laurent Tailhade, ce bourgeois bohème avait pu s'établir au cœur des organisations de chambardement. Son adresse fut de se faufiler dans tous les groupes, de s'y produire, de maintenir ses

1. *Temps futurs*, Préface et p. 266.
2. *Ibid.*, p. 244.
3. *Ibid.*, p. 290.

relations avec les uns et les autres, en dépit des querelles et des haines qui les opposent. Rédacteur occasionnel de la *Bataille syndicaliste*, de la *Guerre sociale*, du *Courrier Européen*, Naquet se livrait parmi les compagnons à de bizarres intrigues. M. Georges Valois les a dénoncées dans la *Revue critique* [1].

Quelques recruteurs, faux révolutionnaires, ses frères en Maçonnerie, attirent chez lui les militants pour causer. Naquet les interroge philosophiquement, les cuisine et les enrôle sans qu'ils s'en rendent compte. Ils finissent par apprendre que lorsqu'on a besoin de secours, on peut s'adresser à Naquet qui fournit des subventions. Comme Naquet n'est pas assez riche pour subventionner ainsi les bonnes œuvres, il faut penser qu'il n'est qu'un intermédiaire. Sa maison apparaît comme une annexe non officielle du Ministère de l'Intérieur, que l'on présente comme un terrain neutre aux militants qui ne consentiraient pas à entrer au Ministère du Travail ou au Grand Orient.

Ces services multipliés valaient au vieux diable beaucoup d'influence. Il s'y ajoutait le prestige de sa dignité dans la Congrégation occulte. Ancien membre du Conseil de l'Ordre, il jouissait d'une autorité considérable sur les meneurs que gouverne l'ombre sacrée d'Hiram. Et presque toute son activité se dépensait à vivifier dans son domaine le fanatisme anticatholique.

Pendant l'été de 1909, la Maçonnerie sut exploiter le mécontentement causé chez les artisans espagnols par la guerre du Maroc ; elle leur représenta le clergé comme l'instigateur de cette expédition et prépara contre les prêtres un soulèvement exterminateur. De tragiques émeutes terrorisèrent la Catalogne : les églises et les couvents y furent saccagés, incendiés, les moines assassinés, les religieuses odieusement traitées. De ce complot personne qui ne reconnût l'auteur responsable, personne qui ne devinât dans la conduite de cette destruction et de cette tuerie la volonté, le plan, les ordres du propagandiste Ferrer. Le gouvernement,

1. *Revue critique*, 25 novembre 1909.

prévenu à temps, s'était trop désintéressé des avis ; il voulut du moins châtier le criminel. On mit Ferrer en prison et l'on instruisit son procès.

Mais on ne tourmente pas impunément un pontife de la Secte. Immédiatement tous les États furent importunés par les protestations de soi-disant intellectuels. Dans le concert international, le principal exécutant pour la France était Alfred Naquet. Au commencement de septembre, quelques jours après l'arrestation de Ferrer, il prenait la parole dans un meeting, rue Danton, puis écrivait dans la *Guerre sociale* un article intitulé « Sus aux fusilleurs ». Il y prétendait que Ferrer n'était pour rien dans les événements de Barcelone, que d'ailleurs il se trouvait éloigné de la région au moment des troubles — ce qui ne prouvait nullement que de sa retraite il ne les eût fomentés et réglés. Somme toute, concluait-il, ce qu'on désire atteindre en lui, c'est la liberté de pensée : mais le monde civilisé permettra-t-il qu'on sévisse encore au xxe siècle contre le délit d'opinion [1] ?

Il renouvela son insolence le 25 septembre dans le *Courrier Européen*. A Madrid l'on ne se laissait pas intimider. Tandis que notre presse républicaine, depuis l'*Humanité* jusqu'au *Paris-Journal* et même la *Patrie*, par complaisance pour Rochefort, publiait des sommations ou des injures, l'enquête là-bas se poursuivait régulièrement. Ferrer comparut devant le tribunal et fut convaincu d'avoir été l'âme de la conspiration. A l'annonce de la sentence de mort, le « Comité de défense » redoubla d'audace, vilipenda les procédés de la répression. Une affiche convia les citoyens conscients à stigmatiser cette illégalité :

Ferrer n'a pas été interrogé par ses juges. Aucun témoin n'a été entendu.

Son défenseur a été arrêté. Pour cacher pendant quelques heures son crime judiciaire, le gouvernement espagnol a acheté les agences d'information.

1. *La Guerre sociale*, 15-21 septembre 1909

Une des plus grandes iniquités des temps modernes est aux trois quarts consommée. Français, vous ne permettrez pas qu'on l'achève.

Pour le Comité,
Alfred NAQUET, C. A. LAISANT,
Charles ALBERT.

Entre temps, les agents des Loges avaient mené leurs excitations jusqu'au point désirable. Il était évident que l'exécution de l'arrêt déterminerait une dangereuse effervescence. Les ministres d'Alphonse XIII, qui en furent informés, estimèrent n'avoir pas à suivre dans une crise intérieure des injonctions étrangères. Le 13 octobre, Ferrer subit le supplice.

Naquet et les siens devaient s'y attendre. Ils tenaient prêt un appel au meurtre qu'ils placardèrent aussitôt.

Ils ont osé ! Le crime est accompli ! Ferrer est entré dans la gloire immortelle. Alphonse XIII et ses ministres sont entrés dans l'ignominie. L'Espagne monarchique, capitaliste et cléricale, escomptant la faiblesse de l'Europe et de l'Amérique, a jeté un défi à la conscience mondiale.

Les brigands de Madrid se trompent.

Ce que les gouvernements ne feront pas, les peuples le feront. Ferrer et toutes les nobles victimes de l'inquisition espagnole seront vengés.

Que le sang des victimes retombe sur la tête des bourreaux.

Tous ce soir devant l'ambassade !

Pour le Comité,
Le bureau : Alfred NAQUET, C.-A. LAISANT,
Charles ALBERT.

La place Beauvau, pour parer aux événements, se contenta cette nuit-là d'isoler par quelque protection de police et de garde l'immeuble menacé. Cela n'empêcha pas l'odieux charivari de huées et de grossièretés à l'adresse du diplomate et de son souverain. Une partie des forcenés coururent à la chapelle espagnole de l'avenue Friedland ; l'un deux, fort en faveur dans la Franc-Maçonnerie, lui-même chenapan avéré, condamné depuis pour vol, parvint à saisir le drapeau qui flottait au-dessus de la porte, et, l'ayant arraché, le mit en lambeaux.

Mais on vit pire trois jours après. C'était un dimanche. Une manifestation éclatante réunissait toutes les fractions de la horde anarchiste et, avec elle, une tourbe accourue des synagogues et des ateliers occultes. Cette fois les puissances officielles dissimulaient à peine leurs sympathies. Sous prétexte de canaliser un défilé que la décence et l'intérêt de l'État leur commandaient d'interdire, elles y associèrent les troupes de la garnison parisienne. Le pays voisin, son représentant, son roi furent bruyamment et longuement injuriés par une canaille abjecte, dont nos soldats accompagnaient l'ignoble procession[1].

Des années ont passé. Dans une situation dangereuse, la France a senti l'hostilité de sa « sœur latine » et s'en est étonnée.

Alfred Naquet, chargé d'âge, s'enfonça de plus en plus dans le nihilisme crapuleux. C'est grâce à son aide pécuniaire que le compagnon Lorulot lança son périodique l'*Idée libre*. Lui-même y collabora. Lorulot depuis administra le journal l'*Anarchie* et donna l'hospitalité dans son local à Bonnot, Garnier et leurs pareils. Les chevaliers du browning serraient la main de Naquet, disaient couramment : « l'ami Naquet ».

Ils pouvaient le dire. L'auteur des *Temps futurs* n'admettait-il pas l'action directe et ses moyens expéditifs ? N'avait-il pas défendu les Vaillant, les Emile Henri, les Caserio, les Lucceni ? Ce sont, disait-il, des hommes dans le genre des premiers chrétiens, des convaincus. Ils ont tué ou essayé de tuer. Mais, après tout, en détruisant les gens, « on ne fait que devancer une

1. M. Georges Valois a donné de ces incidents une explication qui semble très plausible « L'Espagne, dit-il, a jusqu'ici résisté à la conquête capitaliste. Elle a préféré à l'exploitation intensive de ses richesses la conservation de ses richesses morales et de ses traditions. Ce pourrait être un grand calcul. Car ces richesses peuvent avoir un rendement supérieur dans l'avenir. Les économistes enragent. Ils accusent l'Église, Naquet principalement. D'où la campagne anticléricale. »

« heure fatale... Tous ici-bas nous sommes des con-
« damnés à mort avec sursis. Dix ans, quinze ans,
« vingt ans après le crime, il sera bien indifférent pour
« nous d'avoir perdu la vie dans un attentat ou d'y avoir
« échappé : l'attentat n'eût-il pas eu lieu, nous serions
« morts quand même [1]. »

Cette logique facétieuse excuse l'assassinat et viderait tous les bagnes. Naquet d'ailleurs ne s'accommode pas que du crime politique ; il s'entend assez bien avec celui de droit commun. Lorulot, son compagnon de pensée [2], fut un moment inquiété par la police pour sa connivence avec la fameuse association de Bonnot, Carouy, Garnier, etc. On l'arrêta, puis assez mystérieusement on le relâcha. Sa malchance fit qu'on le surprit depuis fabricant de faux timbres : la Justice, pour le coup, dut le réclamer [3].

C'est ainsi que Naquet fraternisait avec les partisans résolus de la reprise individuelle. Ces amitiés farouches ne l'empêchaient nullement d'évoluer à l'opposé parmi l'aristocratie d'argent. Car toutes les contradictions étaient dans cet homme. Rédacteur de journaux anti-capitalistes, il hantait tout de même les cavernes de la Finance, figurait en vedette dans le conseil d'administration de plusieurs Crédits fonciers, par exemple celui de Chine, celui d'Uruguay. D'où, naturellement, avec les princes de l'agio, bien des intelligences qui s'ajoutaient à la communauté de race, bien des rapports aussi avec notre Gouvernement, dont ces banques exotiques sont

1. *Temps futurs*, p. 318.

2. *Le Socialisme marxiste, l'individualisme anarchiste et la Révolution*, par Alfred Naquet et André Lorulot. — *L'Idole Patrie*, par A. Lorulot Préface d'Alfred Naquet.

3. Au commencement de la Grande Guerre, Lorulot fut arrêté pour l'affaire des factums antimilitaristes. Dans ces publications, dont une bande organisée glissait des exemplaires sous les portes des boutiques et même des appartements, le commandement de l'armée était représenté comme incapable ou criminel ; on y défendait les Allemands contre leurs accusateurs... Lorulot, arrêté, bénéficia cette fois encore d'un non-lieu.

plus ou moins tributaires. Et cette particularité que nous lui découvrons de relier à la basse pègre les maîtres du pays explique beaucoup de choses.

En toute circonstance, dans quelques positions qu'il fût, ce malfaisant bossu — ô gouffre fameux du Taygète! — ne pouvait que trahir et corrompre. « Se faudrié pas l'espoutira ! » s'écriait un jour, en le désignant, une brave Avignonnaise [1]. Si l'on ne devrait pas l'écrabouiller ! Mot vigoureux qui exprime bien la réaction d'une âme française devant un tel monstre de félonie et de perversité.

La provocation de l'Allemagne en 1914 fut d'une netteté, d'une brutalité telle que d'abord il n'y eut pas moyen pour les antipatriotes de réaliser leur doctrine et de s'insurger contre la France. La décision criminelle de l'ennemi indignait le peuple : il eût fait alors aux dissidents un très mauvais parti. Remettant donc à plus tard la reprise de leur campagne, ils feignirent de se rallier avec enthousiasme à la cause nationale. Naquet renia bruyamment sa folle théorie de la France hostie volontaire et proclama lui-même la sainteté de la résistance. Ses amis du *Courrier Européen* et du *Bonnet Rouge* étaient momentanément des plus vigoureux à dénoncer la scélératesse germanique.

Le vieux prophète s'éteignit avant que fût venu le temps d'abattre son masque et d'affaiblir par le défaitisme nos forces renaissantes. Les Paix-Séailles, les Almereyda, ces fidèles, ces fils de sa pensée, n'allaient pas tarder à montrer par le cynisme de leur trahison la valeur d'une conversion affirmée naguère avec tant de chaleur.

1. *Vers l'Union libre*, p. 137.

V

DER DOKTOR NORDAU.

Nombre de gens en France furent trompés sur l'identité du Dr Nordau. Ils avaient vu son nom dans des comptes rendus de banquets d'intellectuels. Et fort naturellement ils s'imaginaient un médecin français. Car il faut en féliciter Herr Sudfeld, le pseudonyme qu'il s'est choisi l'accréditait aussi bien des deux côtés des Vosges. Nordau, prononcé à la manière allemande, est d'un germanisme irréprochable : *Nord-au*, prairie du Nord, comme *Sud-feld*, campagne du Midi. Le même vocable émis selon les lois de notre phonétique rend un son aussi familier que tant d'appellations du cru, telles que Millau, Cazau, Groussau, Chérau, etc.

Max-Simon Nordau, né à Budapesth du rabbin allemand Gabriel Sudfeld et de Sarah Nelkin, n'en était pas moins avant la guerre réputé « personnalité parisienne ». Non certes qu'il se fût affranchi de la brutalité judéo-tudesque et pénétré de cette bonhomie doucement railleuse qui est le propre de notre société. Max Simon Nordau, correspondant de la *Gazette de Voss*, était on ne peut plus Herr Doktor. Mais ne suffisait-il pas qu'il eût élu domicile chez nous pour qu'on payât du droit de cité cet acte de gracieuseté si flatteur ?

Vapereau, le biographe de nos contemporains, nous apprend comment s'opéra son installation. C'était en 1878. M. Nordau vint visiter l'Exposition Universelle. Il n'avait jamais vu notre Babylone ; ce fut le coup de foudre. Il résolut aussitôt de poursuivre ici ses études de

médecine, et, les diplômes une fois obtenus, ne voulut plus nous quitter.

Son acclimatation n'avait pas été malaisée. Pour qu'elle semblât plus complète, il renouvela la bonne farce de son congénère Henri Heine et se fit attribuer une égale virtuosité dans l'idiome de Gœthe et celui de Voltaire [1]. Angelo de Gubernatis lui consacre une notice dans son *Dictionnaire des Ecrivains du Monde Latin* : « Nordau, dit-il, écrivain célèbre, médecin et romancier franco-allemand ou plutôt international, grand remueur d'idées originales et hardies. Toute son œuvre est dense de pensées et éloquente. On ne s'étonne donc pas que ses livres soient populaires et qu'ils exercent parfois sur les lecteurs une influence bienfaisante. » M. Nordau, fournissant les éléments de cet éloge, peut-être même le rédigeant de sa propre plume, commit quelques exagérations. Ni par la langue ni par le reste, il n'appartient au monde latin. Son traducteur habituel chez nous est M. Dietrich [2]. C'est à travers son interprétation que nous apparaît la figure de notre hôte : nous la jugeons assez intéressante, assez représentative pour en dessiner les traits essentiels.

Le goût de la vie nomade qu'on observe chez les Sémites fut-il toujours dans le tempérament de la race, ou bien cette indifférence à la terre de naissance, cette faculté d'oubli s'acquit-elle peu à peu au cours des pérégrinations forcées ? L'Israélite se sépare avec une aisance extraordinaire des patries que lui donna le sort ; il ne comprend pas l'instinctive fidélité des Occidentaux à leurs berceaux et à leurs tombes. M. Max Nordau ne considère pas sans irritation la doctrine de Maurice Barrès ; il la critique d'un ton acerbe :

1. Dans les États de l'Amérique du Sud, M. Nordau passe généralement pour un des premiers écrivains français et ses articles pour l'expression de la pensée française.

2 « J'ai fait, dit M. Dietrich, œuvre de littérateur patriote qui écoute volontiers souffler le vent à la frontière. » (*Les Mensonges conventionnels*. Préface.)

L'auteur affirme que l'homme, pour arriver à son plein développement, doit rester enraciné dans le sol héréditaire. Il le condamne à une existence de polype ou de végétal C'est la manière de voir des conservateurs de tous les pays, qui se prononcent contre la liberté du domicile, voire contre la liberté de choix de toute carrière et qui tiennent pour la résidence immuable, pour l'hérédité des professions, pour le système des castes fermées .. L'enracinement des hommes conduit à la stagnation universelle et à un rapide abrutissement. Le mouvement accélère l'évolution et le progrès. Celui qui reste au nid croupit dans le marais de l'habitude et élève la routine à la dignité d'une religion environnée de vénération [1].

Les Aryens chérissent leurs morts, et même pour leurs aïeux très anciens, très lointainement évanouis dans le passé, ils ont comme une affection filiale. Ils voudraient qu'ils ne fussent pas absolument perdus ; ils les font survivre dans le présent par l'évocation confuse de leurs ombres, par le respect de ce qu'ils vénèrent, l'amour des paysages, des temples, de toutes les choses qui furent les témoins de leur vie. M. Nordau ne connaît pas cette sensibilité, ne conçoit même pas qu'il y ait des devoirs envers les cendres [2]. Il s'étonne quand on parle des liens créés par la communauté d'origine, de souvenirs historiques, de souffrances et de joies, d'espoirs et de craintes. Ce serait cela qui grouperait entre eux les Français d'une part, les Allemands de l'autre ! Pourtant M. Spuller était Français, Chamisso Allemand.

On n'a pas besoin d'être lié à un peuple par une seule goutte de sang et il suffit d'être élevé et de vivre au milieu de lui pour en prendre le caractère avec toutes ses qualités et tous ses défauts [3].

1. *Vus du dehors*, p. 65.

2. « Dans un avenir peu éloigné, quand aura disparu du cerveau des hommes cette superstition organisée par une habitude de penser cent fois millénaire, le culte des héros sous sa forme actuelle aura probablement cessé jusqu'à la dernière trace. Peut-être élèvera-t-on encore aux grands hommes des monuments, entretiendra-t-on leurs tombeaux et fêtera-t-on leurs anniversaires ; mais ce ne sera plus avec l'idée de leur faire quelque chose d'agréable, de s'acquitter d'une dette envers eux, de leur offrir un équivalent des bienfaits reçus Ce sera exclusivement dans des vues d'éducation populaire .. » (*Paradoxes sociologiques*, p. 99.)

3. *Ibid.*, p. 139.

Que le Doktor Nordau, correspondant de la *Gazette de Voss*, ait quelque rejeton nourri dans un lycée parisien, ce nouveau Sudfeld sera Français, si cela lui plaît, et d'aussi bon aloi que le petit-fils d'un Pasteur, d'un Villiers de l'Isle-Adam, d'un général de Castelnau.

Car ce qui fait la nationalité, d'après M. Nordau, c'est la langue ; en posséder le vocabulaire et la syntaxe, c'est se prouver l'héritier de tous ceux qui l'ont formée. Un ambassadeur chinois ou chilien, par exemple, qui excellerait dans l'usage de notre parler, serait bien plus autorisé à se prétendre Français que les illettrés des côtes bretonnes ou des montagnes d'Auvergne.

Du reste, qu'importent les délimitations territoriales ? Pourquoi faut-il qu'on soit accaparé par tel ou tel État et gouverné ? Heureux les Tziganes ! Ils méprisent les coutumes locales, les règlements.

Leurs naissances, leurs mariages et leurs décès ne sont enregistrés nulle part ; ils ne paient nul impôt, ne satisfont pas à la loi militaire, n'ont ni domicile ni nationalité politique Ils ne pourraient d'ailleurs, s'ils le voulaient, entrer que fort difficilement dans la société civile normale ; il leur manque les divers papiers timbrés couverts de signatures illisibles et de respectables cachets de police, faute desquels le fils numéroté et étiqueté de la civilisation ne peut faire constater légalement ni sa vie ni sa mort [1].

Ce n'est pas là du cosmopolitisme. M. Nordau n'est pas citoyen du monde, citoyen de tous les États : il rêve de demeurer dans une indépendance farouche vis-à-vis de ceux au milieu desquels il campe ; toutefois il réclame les mêmes avantages que les autochtones. Plus exactement il souhaite la confusion générale, l'abolition de tout privilège, légitime ou non. Il s'insurge contre les complications officielles, inscription sur les registres municipaux pour l'admission à l'école, épreuves à subir pour la licence de plaider ou d'exercer la médecine, rapports intermittents avec la bureaucratie. L'ordre, la vie régulière de la cité, de la famille lui sont insuppor-

1. *Les Mensonges conventionnels*, p. 39.

tables. Pourquoi la Loi ? C'est l'oppression de la liberté. Pourquoi la police ? Les chercheurs d'or d'Amérique et d'Océanie ne se gardent-ils pas tout seuls ? Pourquoi les emplois, les autorités ? Pourquoi l'État ? Les obligations qu'il impose sont tout à fait hors de proportion avec les allégements qu'il offre en échange. Il ne sert qu'à gêner, brimer et molester. A vingt ans on voudrait entreprendre un voyage : impossible, il faut revêtir l'habit bariolé, « renoncer pour quelques années à son individualité, ce qui est bien autrement douloureux que de perdre son ombre comme Schlémihl [1] ». Arrivé tout de même au terme de ce long supplice, on s'établit. Puis on devient veuf ; pourquoi vous est-il interdit d'enterrer votre femme dans votre jardin ? Le désespoir vous détourne de vos affaires, vous tombez à l'indigence et vous n'avez même pas le droit de mendier. A bout de patience, on gémit en soi-même : « Si l'ennemi venait sans résistance envahir le pays, il me causerait difficilement à moi plus de misères que ne m'en a causé mon cher gouvernement » [2].

De tous les méfaits de la civilisation moderne le plus infâme est la suppression de la polygamie. Pourquoi

1. *Mensonges*, cf. *Psychophysiologie du génie et du talent*, p. 166 : « Si dans une tribu de Peaux-Rouges surgissait un Descartes ou un « Newton, on le considérerait comme un membre inutile de la « horde et on placerait fort au-dessus de lui tout chasseur d'ours « heureux, tout guerrier qui porte déjà plusieurs scalps ennemis à « sa ceinture ; et, du point de vue de l'utilité, avec pleine raison, « car ce qu'il faut aux tribus indiennes, au degré d'évolution qu'elles « ont atteint, ce ne sont ni les mathématiques ni la métaphysique, « mais de la viande et de la sécurité. C'est une survivance de cette « manière de voir des sauvages et des barbares que d'assigner, dans « notre prétendue civilisation, le rang suprême au soldat et de « témoigner à son costume militaire, aux broderies, comme qui « dirait aux tatouages guerriers de son col, de ses manches et du « plastron de sa tunique, la vénération qui, dans l'état primitif des « hommes, était très naturelle et compréhensible, mais qui, à la « hauteur de notre civilisation actuelle, n'a plus aucun sens ration- « nel. »

2. *Mensonges conventionnels*, p. 167.

moraliser l'espèce et l'importuner dans l'accomplissement d'un acte si « glorieux » ? Comme si la fidélité, la constance étaient dans les habitudes des animaux [1] ! A l'amour lassé, mué peu à peu en simple affection, succède une passion nouvelle qui peut l'emporter sur cette accoutumance et cette tendresse paisible, voire même sur les sentiments paternels. Il faudrait qu'on pût sans gêne laisser là sa compagne, ses enfants. Il y a bien le divorce, mais il n'a pas encore obtenu grande considération dans la société.

C'est cette opposition entre nos usages et notre conception scientifique du monde qui, explique M. Nordau, nous rend malheureux. Nous rejetons le surnaturel, nous adhérons au déterminisme, au sélectionnisme, et il nous faut, malgré cela, nous accommoder d'une civilisation où l'on contracte union devant le maire et le curé, où l'on hérite, où l'on ne conspue ni les rois ni les prêtres. Comment serait-on à l'aise sous la tyrannie de ces mensonges ? Chacun aspire ardemment à échapper à cette souffrance continuelle. Il faut être sincère une bonne fois ; il faut

> Qu'on balaie toute la friperie d'institutions datant du moyen âge ; qu'on traite les curés, les pasteurs et les rabbins comme de vulgaires charlatans si on les regarde comme tels ; qu'on chasse avec force compliments les rois de leurs palais, si on les tient pour des hommes de paille ou des usurpateurs, qu'on abolisse toutes les lois qui ne peuvent résister à la critique scientifique et que dans tous les rapports des hommes entre eux on fasse régner la raison et la logique seules [2].

Son programme est très simple et très net : il faut tout chambarder. Cinq millions de Juifs avides et farouches ont réalisé depuis en Russie ce nihilisme intransigeant. Mais chez le mandarin nanti et bedonnant qu'est M. Nordau, tant de sauvagerie est d'un effet assez comique.

1. *Mensonges conventionnels*, p. 344.
2. *Ibid.*, p. 386.

Disons aussi que son bourgeoisisme raffiné n'est qu'une apparence. La culture littéraire, l'initiation plus ou moins sérieuse à la psychiatrie n'ont pas éliminé en lui certaine animalité rebutante. Quelques salons lui furent bien accueillants. Il leur marque à sa façon sa gratitude. On ne voit là, dit-il, que

des sottes et des fats, des égoïstes et des idiots, des gens vulgaires et vaniteux, mais rien que des talents inconnus, des Brutus qui feignent l'idiotie... Tous polichinelles, onagres ou coquins, bestiaux ruminants, fauves sanguinaires ou vulgaires mâtins, de ceux dont on noie les petits... Et c'est un drôle ou un fou, celui qui, sans y être contraint sous peine de mort, se mêle à cette vermine, hurle volontairement avec les loups et mugit avec les bœufs, vante avec le vautour les délices de la charogne et fait la cour à la dinde pour son esprit [1].

Il convient de rapprocher de ces élégances une confession qui nous renseigne sur le degré de sociabilité du Doktor :

Nous souhaitons le bonjour à un passant et nous ne serions pas fâchés d'apprendre qu'en nous quittant il s'est cassé les deux jambes. Nous invitons un visiteur à revenir bientôt et nous éprouvons à son aspect la même sensation que si nous touchions malgré nous un serpent. Nous organisons des fêtes et nous y invitons des gens que nous méprisons, que nous détestons, dont nous médisons ou qui, dans le meilleur cas, nous sont tellement indifférents que nous ne lèverions pas la main pour leur procurer un plaisir, si nous pouvions le faire au prix de cette petite peine... Nous faisons des compliments dont nous ne croyons pas un mot ; nous remercions la maîtresse de maison de son aimable invitation, tandis qu'au fond du cœur nous l'envoyons à tous les diables ; nous faisons à Noël ou en d'autres circonstances des cadeaux, et nous pestons d'être contraints à de telles dépenses [2].

De son installation au pied du Moulin-Rouge le moraliste contemple Paris et, par delà Paris, la France, et, quoiqu'il ne semble pas se trouver trop mal chez nous, il proclame notre sénilité, notre décrépitude, notre dé-

1. *Paradoxes sociologiques*, p. 6, 7, 31.
2. *Mensonges conventionnels*, p. 382.

composition [1]. Une chose d'ailleurs l'excède, ce sont les *scies* de la foule. Il les analyse avec toute l'application sérieuse dont est capable un savant d'outre-Rhin et découvre finalement qu'elles n'ont aucun sens. D'où il conclut que « l'esprit parisien » est un mythe, vu qu'il ne l'a jamais rencontré. Trente ans de Paris ne lui ont pas révélé que la blague boulevardière est une sottise composite, à la floraison de laquelle contribuent tous les émancipés qui du dehors affluent dans notre presse, notre littérature, notre politique et notre ruche commerciale ; les vrais fils de la capitale y ont peu de part.

Son dénigrement maltraite surtout les Parisiennes. Il prend, pour en parler, un air de connaisseur, fait une lippe dédaigneuse :

Elles se rendent absolument insupportables à tout goût sain [2]. ... Des écrivains de toutes les nations, travaillant d'après des clichés, ont prêté à la Parisienne, depuis plusieurs générations, je ne sais quel charme et quel chic. La conséquence, c'est que tous les niais des deux mondes sentent leur venir l'eau à la bouche et clignent des yeux, quand on prononce seulement le mot de Parisienne ou qu'ils en voient une en chair et en os. Ils voient en la Parisienne ce que leurs livres les ont amenés à y voir [3].

1. Les milieux dans lesquels il étudia notre société ne ressembleraient-ils pas tous plus ou moins à celui qu'il nous décrit dans ses Lettres de Paris : « Toutes les langues ici étaient parlées, tous les « accents modulés autour de nous, mais nous n'entendions pas « l'accent français. — Sommes-nous réellement dans une soirée « parisienne ? me demanda enfin mon ami, non sans donner à sa « voix un ton légèrement nuancé de reproche. — Je vous le jure, « répondis-je solennellement. — Mais il n'y a pas un seul Français « ici. — Si, il y en a un, dis-je, et je lui présentai cérémonieuse- « ment mon inconnu de tout à l'heure, qui justement s'était avancé « de mon côté. Assurément il ne venait pas de son plein gré dans « cette réunion ; il remplissait un rude devoir professionnel « C'était en effet un jeune collaborateur du *Gaulois* qui avait à « rendre compte de la soirée de M. X... » (*Ausgewählte Pariser Briefe*.

2. *Paradoxes psychologiques*, p. 5.

3. *Ibid*, p. 40 La collection intégrale des articles de M. Nordau dans la *Gazette de Voss* et dans certaines feuilles sud-américaines fournirait des preuves utiles à ceux d'entre nous qui déplorent le libéralisme excessif de notre hospitalité.

La raillerie est un peu grosse. Il y a pire, il y a les trivialités. Elles abondent dans le style et le vocabulaire de M. Nordau. Les mots malpropres, les images nauséeuses constituent le principal attrait de ses livres [1]. Sa qualité maîtresse est l'incongruité. Peut-être force-t-il sa nature. Il appartient à cette espèce de frénétiques, pour qui l'unique moyen d'attirer l'attention et de subjuguer, c'est de stupéfier par toutes les outrances et par le scandale. Ils ignorent la mesure ; voulant être virils et truculents, ils tombent à la goujaterie. Notre penseur apparaît constamment dans un état de surexcitation qui ne trompe pas les hommes de sens et ne les empêche pas de voir quelle médiocrité se dissimule sous ses démonstrations d'énergie frémissante.

*
* *

Il faut savoir la vertu de la réclame et l'efficacité d'un bluff bien engagé, bien soutenu. Certaines réputations, convenablement truquées et fortifiées, réussissent, par leur tapage même, à se faire généralement respecter. M. Nordau, graphomane prodigue, s'affirme à la fois conteur, critique, anthropologiste, philosophe, etc... Des gens mal avertis pourraient être grandement intimidés par la superbe de ce mage jurant sans cesse par la Science, se disant le plus scrupuleux serviteur de cette Déesse, « le savant laborieux qui ouvre à la sueur de son front les sources de la connaissance » [2] et « qui se tient soigneusement sur le terrain de la conception scientifique du monde [3] », celui dont les livres ont toujours les carac-

1. Cf. *infra*, p. 26.
2. *Dégénérescence*, I, p. 196.
3. *Mensonges conventionnels*. Cf. ces exemples de sa phraséologie : « Pour que l'aristocratie existe de droit, il faut qu'elle puisse prouver le fondement anthropologique de ses prétentions. » (*Mensonges* p. 145.) « Le duel appartient aux premiers phénomènes anthropologiques ou plutôt zoologiques. » (*Ibid.*, p. 373.) « Le mariage moderne manque de toute consécration morale, par suite de toute raison d'être anthropologique. » (*Ibid.*, p. 300.)

tères d'un travail « réellement scientifique » [1]. « Quand, prononce-t-il, on a trouvé une vérité scientifique, on la doit à l'Humanité [2]. » Il met des distances entre lui et les profanes : « A mon point de vue de médecin [3] »..., moi qui suis « psychologue de profession » [4]. Ajoutez à cela la musique impressionnante des mots sacrés qui reviennent si souvent sous sa plume : *psychose*, *psychiatrie*, *psychopathe*, *hypnose*, *érotomanie*, *coprolalie*, *misonéisme*, *thérapeutique*, *phylogénie* ! Lisez cette phrase pédantesque :

Le médecin, celui notamment qui s'est voué à l'étude particulière des maladies nerveuses et mentales, reconnaît au premier coup d'œil dans les penchants et instincts esthétiques du public à la mode, le syndrome de deux états pathologiques bien définis qu'il connaît parfaitement, la dégénérescence et l'hystérie, dont les degrés inférieurs portent le nom de neurasthénie [5].

Comment ce jargon de Faculté n'en imposerait-il pas aux naïfs ? Ils imaginent difficilement qu'un pareil ton, l'usage de termes si rares ne soient que des apparences de maîtrise dont le premier venu puisse se faire un prestigieux travestissement.

Il faut, comme dit Montaigne, montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot. Notre soi-disant dévot de l'exactitude est le plus généreux artisan d'erreurs et de bourdes. Qu'il traite d'histoire, de politique, de morale, de métaphysique ou de psychophysiologie, il égaye de bouffonneries savoureuses le sévère débit de ses dissertations.

Parle-t-il de la nécessité de l'observation chez le romancier, il tente de rabaisser Balzac, qui, à ce qu'il assure, n'a jamais regardé la vie et n'a donné que des peintures

1. *Dégénérescence*. Préface, p. VII.
2. *Ibid.*, p. VIII.
3. *Vus du dehors*, p. 38.
4. *Ibid.* Exactement : « Le lecteur qui n'est pas psychologue de profession. » Et encore, p. 133 : « Le lecteur même qui n'a jamais entendu parler de psychologie scientifique... »
5. *Dégénérescence*, I, p. 31.

sans vérité, des inventions de pure fantaisie [1]. Veut-il expliquer la corruption de la conscience et du goût chez nos contemporains, il incrimine non l'industrialisme, le mercantilisme et certaines influences exotiques, mais l'alcool, le seigle ergoté, le mauvais maïs, le tabac, le thé, le café, l'altération de l'organisme et du sang [2]. La mystification ne lui semble jamais trop forte. Les professeurs, les instituteurs, ceux qui font métier d'élever et d'instruire la jeunesse, ne sont pas peu surpris de lire que « de tout enfant moyen parfaitement sain l'on peut faire tout ce que l'on veut, quand on l'y dresse rationnellement, suffisamment longtemps et assez sévèrement [3]. » Il n'y a nulle prédisposition, selon lui, nulle vocation, nulle tendance innée. N'importe quel gamin équilibré normalement est bon à tout devenir, et d'une manière brillante, poète, chimiste, orateur, banquier, comédien, diplomate, négociant, chirurgien, sculpteur, général, ingénieur ou linguiste. Ce qui fait les différences, ce sont les suggestions diverses exercées par les éducateurs. Le talent peut être acquis aussi bien par tout le monde ; il suffit qu'on veuille et qu'on sache le susciter.

Même extravagance en politique. Il n'est rien de tel, paraît-il, pour ruiner une nation et pour déterminer les pires désastres que le maintien de la hiérarchie, la soumission à l'autorité, la déférence envers les titres. La Prusse était forte après Rosbach, mais on y respectait trop le souverain et les grands. Cet asservissement des citoyens eut pour conséquence Iéna [4]. Peu importe à M. Nordau d'avoir contre lui l'expérience des siècles et la raison. Le bon sens est à ses yeux chose trop banale ; quant aux faits, il estime qu'on les peut arranger à son caprice. Ce procédé de truquage n'est pas des plus honorables. Lorsqu'il raille la parfaite régularité du temple

1. *Vus du dehors*, p. 7.
2. *Dégénérescence*, I, p. 62.
3. *Psychologie du génie et du talent*, p. 92.
4. *Paradoxes sociologiques*, p. 133.

grec [1], proclame le désordre, la confusion et l'asymétrie conditions essentielles du beau [2] et déclare l'art japonais le plus séduisant de tous, à cause de son éloignement des conceptions classiques, M. Nordau batifole, selon son droit, et peut-être nous divertit. Quand, pour exalter ces messieurs de la République et les grouper en une espèce d'aristocratie, il leur prête arbitrairement des origines dans la grande Révolution et fait descendre M. Brisson du Girondin Brissot [3], il contribue à l'approvisionnement des sottisiers, mais ne pèche pas encore contre la probité. Il est d'autres cas, au contraire, où sa mauvaise foi n est pas discutable, où la débilité de jugement, le défaut d'information ne peuvent être ses excuses. On en citerait une quantité d'exemples ; celui-ci suffira.

Il n'est pas conforme aux idées de M. Nordau que des chrétiens se soient distingués parmi les illustrations de l'humanité. Que faire pour empêcher que soit ce qui est, qu'ait été ce qui a réellement été ? Nier tout bonnement l'évidence et écrire : « Combien y a-t-il de véritables chrétiens parmi les esprits de tout premier ordre qu'ont produits les peuples chrétiens [4] ? » *Esprits de tout premier ordre*, c'est-à-dire violemment hostiles au catholicisme. Cette interprétation admise, notre docteur a trop facilement raison. Qu'est-ce que saint Paul, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse, saint François de Sales en comparaison de son Savonarole ?

1. « Dont une colonne est absolument semblable à l'autre, qui est de face comme en arrière et à gauche comme à droite et que l'on pourrait retourner comme de bon drap, sans que son aspect changeât » (*Paradoxes psychologiques*, p. 116.)

2. « Nous admirons un portrait qui rend l'asymétrie des visages. » « L'art japonais plaît tant parce qu'il est asymétrique. » (*Ibid.*)

3. « Parmi les gouvernants républicains de France, vous rencontrez beaucoup de gens qui appartiennent à la noblesse républicaine et dont les noms datent de 1789. C'est ainsi que les Carnot, les Cambon, les Andrieux, les Brisson, les Périer, les Arago ont fondé des dynasties d'une grande importance. » (*Mensonges*, p. 144.)

4. *Vus du dehors*, p. 41.

Notre Pascal, notre Bossuet, et Corneille et Racine ne font-ils pas bien pauvre figure à côté de Milton ? Peut-on estimer Joseph de Maistre, Ampère, Cauchy, Pasteur ?

Ni la sagacité de M. Nordau ni sa loyauté ne sont ici très brillantes.

Ainsi qu'il s'agisse de peinture, de musique, de poésie, de roman, de théâtre, d'événements fameux, de croyances, de coutumes, il est rare que sa critique pseudo-scientifique ne blesse la vérité, le bon sens ou la délicatesse. Elle les blesse d'autant plus qu'elle s'exerce toujours avec beaucoup de véhémence, avec le parti pris de rudoyer ceux qu'en souvenir des haines ancestrales, il nomme dédaigneusement « les Philistins ».

En philosophie, c'est un disciple fidèle d'Herbert Spencer, mais fidèle comme l'est le lierre à la muraille : il ne s'écarte pas de sa doctrine. Il se l'est assimilée à ce point qu'il semble bien la croire sienne et inédite. Il expose le système sous sa triple forme, évolutionnisme, associationnisme, utilitarisme, toutes théories assez vulgarisées aujourd'hui Les lieux communs les plus rebattus s'étalent dans ses livres, par exemple l'explication de la réminiscence, de l'emmagasinement des idées et de leur groupement dans le cerveau [1], la discussion des principes premiers, l'éloge de la douleur [2], condition de la conscience psychologique, aiguillon indispensable, avertissement du mal. Tous les collégiens français, candidats au baccalauréat, appellent de leurs vœux de pareils sujets, tant ils les ont ressassés, tant leurs manuels les leur ont rendus familiers. M Nordau les adopte, les traite à la manière allemande, pesamment, surabondamment.

Sur ces développements poncifs dont la fadeur serait réellement écœurante, se répand je ne sais quelle âpreté sauvage, celle qu'on trouve aux transports des Ezéchiel

1. *Psychophysiologie du génie et du talent. Paradoxes psycholog.*, p. 77.
2. *Parad. psycholog.*, p. 91 et suiv.

et des Jérémie, cette infinie désespérance qu'expriment les hymnes d'Israël. Il a beau railler le pessimisme et, imitant Heine, faire le bouffon pour nous persuader de nous réjouir, s'il est vrai, comme il le dit, que « la nature par toutes les cloches de ses fleurs et par tous les gosiers de ses oiseaux, carillonne et proclame l'optimisme [1], » il n'en est pas moins évident que sa voix rauque à lui, chante bien faux le *Gaudeamus igitur*.

N'est ce pas un peu cocasse de nous recommander la gaieté, lorsqu'on nie tout ce qui pourrait nous rassurer : la causalité, la marche réglée de l'univers [2], la durée illimitée de notre être, ces « niaiseries de l'Humanité naissante [3] », lorsqu'on ne reconnaît que le droit de la force, que l'efficacité de la violence, de la ruse, du bluff, du puffisme et de la rosserie [4] ?

Mais parfois M. Nordau, plus sincère, oublie son sourire d'emprunt et exhale l'ennui farouche dont est remplie son âme :

> Littérature, arts, politique, vie économique, toutes les formes de l'existence sociale et individuelle montrent un trait fondamental, unique et commun, l'amer mécontentement de l'état du monde [5].

Ce malaise il l'explique à sa façon et suivant ses propres tendances. Loin d'y reconnaître une réaction contre le désordre, contre la tyrannie absurde de l'Égalité, de la Liberté, il lui attribue pour cause un besoin d'anarchie plus absolue. Certes, il ne faut plus parler de royauté, nous ne sommes plus au temps où les hommes se promenaient par bandes de singes, avec un chef à leur tête. Nous n'admettons plus le Droit divin. Un publiciste comme M. Nordau peut dans un journal étranger interpeller son monarque et lui demander :

1. *Paradoxes psychologiques*, p. 89.
2. *Ibid.*, p. 142.
3. *Mensonges conventionnels*, p. 41, et *Parad. psychol.*, p. 142.
4. *Paradoxes sociologiques*, chap. II.
5. *Mensonges conventionnels*, p. 20.

Lâche, incapable, pourquoi commandes-tu à de grands généraux ? Toi qui ne sais pas l'orthographe comment es-tu le protecteur des Académies ? Criminel, débauché, pourquoi es-tu le rémunérateur de la vertu ? Impuissant et chétif, comment prétends-tu gouverner un peuple [1] ?

Et ce poltron, ce scélérat, cet ignare n'a plus qu'à enlever sa couronne. Mais il ne suffit pas de le contraindre à l'abdication ou de l'expulser, pour que tout soit parfait. La République, la vraie, n'est pas possible encore dans notre civilisation, parce qu'on n'a réalisé nulle part les conditions indispensables de sa permanence. La Révolution, qui pourtant ne manqua pas de bonne volonté dans l'œuvre de la régénération, eut le tort de ne supprimer que le pouvoir, l'aristocratie et les châteaux, la distinction des classes, le culte romain, le calendrier et les fêtes. Elle n'agit pas assez radicalement ; car elle laissait subsister les cerveaux avec leurs idées habituelles et leurs erreurs [2]. Marat, dans son zèle expéditif, avait donc bien raison, qui pour purger la France de ses préjugés réclamait la décapitation de milliers et de milliers de Français.

Les prolétaires heureusement sont là. Leur révolte brusquera les choses. M. Nordau, qui se complaît à l'amplification, nous dépeint en humanitaire romantique la géhenne où s'exténuent les artisans de nos faubourgs. Leur demeure est incomparablement plus malpropre, paraît-il, que le gîte des grands fauves, qu'un terrier de blaireau ou de renard [3]. La célèbre esquisse de La Bruyère conviendrait au journalier citadin de notre époque

misérablement nourri de pommes de terre et de débris de viande sous forme de saucisses, empoisonné de mauvaise eau-de-vie et mal habillé, portant un costume particulier qui le désigne déjà de loin comme un pauvre, un déshérité .. Sa situation est pire que celle de l'esclave de l'antiquité, pire aussi que celle du sauvage qui erre dans les forêts vierges de l'Amérique ou dans les pâturages de

1. *Mensonges conventionnels*, p. 85.
2. *Ibid.*, p. 94.
3. *Ibid.*, p. 223.

l'Australie... Les découvertes de la science n'arrivent pas jusqu'à son intelligence ; les manifestations des beaux arts, les chefs-d'œuvre poétiques de sa langue ne lui procurent aucun plaisir, parce qu'il n'est pas élevé pour les comprendre [1].

M. Nordau espère que les travailleurs, las enfin de la servitude, ne perdront plus leur temps aux théories et que, possédant la force de s'emparer des biens qu'ils produisent, pouvant mépriser la résistance de la minorité qui les opprime, ils jetteront bas « l'arrogant édifice social ».

Ce sera le Grand Soir ou, si l'on préfère, l'Aurore de demain, une étape de ce Progrès que vénèrent également les partisans de l'évolutionnisme et les dévots du Messianisme. Le Juif errant, dans sa marche inquiète, est tout entier tendu vers un but lointain, indéfini, dont le mirage fuit sans cesse devant ses pas.

Le salut de l'Humanité n'est pas dans le passé, le présent lui est intolérable ; elle doit par conséquent mettre tout son espoir dans l'avenir... Nous sommes sacrifiés ; pour nous ne s'ouvriront pas les salles magnifiques du nouveau palais, à la construction duquel nous travaillons ; mais les générations futures habiteront ce palais, tranquilles et gaies comme leurs prédécesseurs ne l'ont jamais été [2].

Nulle félicité comparable à celle qu'on goûtera dans cet Éden. Songez que le suffrage sera la distraction continuelle. On votera sur toutes les questions, on élira tous les fonctionnaires, tous les employés, voire les jour-

1. *Mensonges*. Rapprocher de ces folies le mot de Heine : « Il faut apprendre à l'ouvrier qu'il est malheureux.» (Lettre à Lassalle.)

2 *Mensonges*, p. 389.

Naturellement il honnit l'histoire. « Le sens historique poursuit le but pratique d'exercer, à l'aide du passé, le chantage ou la fraude sur le présent ». (*Le sens de l'histoire*, traduit par le Dr Jankelevitch, p. 48.) « C'est seulement à un degré inférieur de leur évolution intellectuelle que les humains se contentent de savoir ce qui a été avant eux. » (*Ibid.*, p. 49.) Tous les destructeurs ont eu ce mépris de l'histoire. Paul-Louis Courier lui reprochait d'immortaliser les grandes actions militaires. « Cet enchaînement de sottises et d'atrocités, concluait-il, ne mérite guère l'attention d'un homme sensé. »

nalistes, ceux du *Temps*, s'il existe encore, comme ceux de l'*Avenir de Saint-Girons*. Le scrutin aura lieu dans les préfectures. Les candidats aux postes de rédacteurs des quotidiens seront tenus de fournir des diplômes et des certificats de bonne conduite.

De cette façon, un inconnu ou un homme représentant des idées antipathiques à la majorité des citoyens aura de la peine à obtenir un mandat de rédacteur. La presse sera réellement ce que maintenant à tort elle prétend être, l'organe légitime de l'opinion publique[1].

La religion sera transformée : plus de prières ni d'extases. On satisfera d'une manière rationnelle au besoin de délassement et d'élévation, en se réunissant au théâtre. Ce sera le lieu du culte. « On n'y verra plus régner l'obscénité, la chanson triviale, le rire bête[2]. » Ce ne seront que pièces morales sur ce thème invariable, la solidarité.

Ainsi l'homme le plus fruste « élargira son étroit horizon individuel et se pénétrera de l'idéal de l'humanité ». Du reste l'instruction supérieure ne sera plus le privilège des riches. N'est-il pas odieux que les prolétaires payent — c'est M. Nordau qui nous l'apprend — pour l'entretien d'établissements scolaires très coûteux où leurs fils ne peuvent entrer[3] ? Ces gamins n'ont-ils pas, comme futurs électeurs, besoin de connaître l'histoire, la politique, la science économique ? Le régime qu'on nous prédit non seulement recueillera dans ses maisons de retraite toutes les femmes nécessiteuses, mais vêtira, nourrira, éduquera l'enfant pendant toute sa jeunesse jusqu'à sa sortie du régiment[4]. Grâce à ces mesures, l'on évitera de perdre des Kant ou des Gœthe. Car Herr Nordau ne sait plus bien s'il est en

1. *Mensonges conventionnels*, p. 371. Notez que M. Nordau, qui au commencement du même livre, protestait contre l'institution des diplômes, promet, à la fin, d'en exiger partout.
2. *Ibid.*, p 65.
3. *Ibid.*, p. 246 et suiv.
4. *Ibid.*

France ou en Allemagne. Et pour cause : il plane dans le royaume de Charlatan et d'Utopie.

C'est cependant pour ces absurdités que d'aucuns nous le donnent comme un précurseur. Que l'Allemagne en garde la gloire !

*
* *

L'Allemagne ? Disons plutôt le judaïsme germanique, *das Judentum*. M. Nordau feint parfois de se ranger parmi les Allemands : « Nous autres Allemands », écrit-il après Henri Heine. C'est une allusion ironique à l'ennuyeux enregistrement de son existence par la paperasserie de l'Empire. Il va même plus loin et se cherche des aïeux parmi les vainqueurs de Varus : « Nous autres Germains [1] ». Effronterie énorme, dont les Berlinois ne sentent probablement pas la force [2] et qui rappelle le fameux « Nos pères les Francs » d'Adolphe-Isaac Crémieux.

1. Cf. Chronique de M. Porto-Riche dans *le Matin* du 17 octobre 1911 : « De tout temps, à toutes les périodes de *notre histoire nationale*, *nous avons* répugné aux tripotages. Le Français est essentiellement honnête, exact en affaires, etc. » M. Porto-Riche, assure l'Encyclopédie Larousse, est né à Bordeaux, de parents italiens. Rectifions : de parents juifs italiens.

2. Les Allemands, néanmoins, ont fait à cet égard beaucoup de progrès. Qu'on lise dans le petit volume d'Adolf Bartels : *Kritiker und Kritikhaster* (Leipzig, Libr. Avenarius) la solide étude intitulée : *das Judentum in der deutschen Literatur*. Nous en traduisons le passage le plus caractéristique :

« Bien que les Juifs se rendent très bien compte de la manière juive des écrivains juifs-allemands et soient fiers de ceux des leurs qui figurent dans la littérature allemande, ils n'aiment pas cependant qu'on désigne le Juif par le nom de Juif ; ils réclament pour lui tous les honneurs qu'on accorde à un poète allemand, par exemple pour Heine le monument de Dusseldorf, élevé par des Allemands, avec le concours des autorités municipales. En voulant que dans l'histoire de la littérature, on traite le poète juif-allemand comme un aryen-allemand, ils se mettent en contradiction absolue avec la science, pour laquelle par ailleurs ils proclament si fort leur vénération. Mais cela ne les tourmente pas autrement. — Que leur font la

Indépendamment du fait de sa naissance, l'inventaire de ses idées a suffisamment mis en lumière les caractères essentiels d'un Hébreu. Il faudrait ajouter à cette preuve de vitalité judaïque les réminiscences bibliques, dont son œuvre est toute fleurie, et certaine propension à ne citer comme autorités ou comme exemples intellectuels que des membres de la *grande famille*, depuis les plus réputés, Spinosa, Heine, jusqu'aux plus ignorés, les Roubinovitch, les Raphaël Lœwenfeld, etc.

Mais ce qu'il est intéressant surtout de considérer en lui, c'est la puissance des ressentiments héréditaires, le dévouement actif aux rancunes nationales. Certes, il n'est pas de ceux dont parle avec mépris Henri Heine et qui ne savent pas haïr. Lui aussi vénère et chérit Shylock, l'idéal amant de la Vengeance. C'est un Macchabée, un enragé. A peine s'il peut se maintenir un temps dans la noble et sereine attitude du savant, il entre soudain dans la danse du scalp, se démène, gesticule, hurle en furieux contre les ennemis de son sang. Du haut de sa chaire *anthropopsychophysiopathologique* il les dénonce comme le rebut de l'espèce humaine, les stigmatise en bloc sous la dénomination de « Dégénérés » et compose, à les vilipender, un ouvrage en deux volumes qui voudrait bien avoir l'air d'une thèse, mais n'est, somme toute, qu'un gros pamphlet crapuleux, véritable dépotoir de ghetto. M. Nordau a dédié ce travail — et c'est justice — à une autre lumière de Galaad, César Lombroso, son « cher maître » et, dit-il, « une des plus superbes apparitions de ce siècle ».

science, la vérité, quand il s'agit des intérêts de leur nation ? — Voilà le bon Chamisso ; c'était un gentilhomme originaire de la France septentrionale, et, comme tel, il avait certainement beaucoup de sang germanique dans les veines. Pourtant nous le cataloguons Français, et, ce faisant, nous ne rencontrons aucunement l'opposition de la société juive. Et nous devrions ignorer complètement les particularités ethniques d'un peuple non aryen, qui depuis mille ans s'est tenu intact et immuable au milieu de nous ? C'est une prétention qui fait rougir de colère tout loyal serviteur de la science. »

Sous prétexte de montrer les différentes variétés de la folie et de ce que son traducteur appelle, par une faute de français, « l'idiotisme », il fait défiler les idées, les croyances, les mœurs, voire les personnalités dans lesquelles il sait être une opposition plus ou moins franche à l'emprise d'Israël. On pense bien que le christianisme et plus spécialement le catholicisme y sont fort malmenés. Quiconque, admettant la divinité de Jésus, s'accommode de révélations et de dogmes, est un dément, « qui marmotte des prières d'une bouche baveuse et contemple, les yeux convulsés, une vision hallucinatoire [1] ».

La science ne raconte rien d'une vie après la mort, de concerts de harpes dans le paradis et de la transformation de cancres et de bécasses hystériques en anges vêtus de blanc, aux ailes irisées [2].

Des gens de chez nous, un Voltaire, un Courier, alors même qu'ils tournent la foi en ridicule, n'ont pas ces façons ordurières. Chez ce vagabond de catégorie inférieure notre civilisation occidentale n'a pas profondément pénétré.

Quel lettré n'a goûté *Sagesse* de Paul Verlaine? Qui n'a été attendri par l'humilité candide, charmé par le rythme gracieux de ces vers :

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour,
Et la blessure est encore vibrante...
Noyez mon âme aux flots de votre Vin,
Fondez ma vie au Pain de votre table.
Voici mon sang que je n'ai pas versé,
Voici ma chair indigne de souffrance.
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.
Voici mes pieds, frivoles voyageurs.
Voici mes yeux, luminaires d'erreurs.
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous connaissez tout cela, tout cela,

1. *Dégénérescence*, I, p. 197.
2. *Dégénérescence*, I, p. 195. — Cf. *Mensonges*, p. 328.

Et que je suis plus pauvre que personne.
Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

M. Max Nordau, qui d'aventure trottine dans nos parterres, s'arrête devant une floraison si pure et, l'ayant regardée, reniflée, s'ébroue sans ménagement sur ces roses. Il ne se régale pas de ces suavités. Elles sont, pour employer son style, « bien connues de la clinique psychiatrique[1] ».

Il ne s'agit ici que de dévotion, il est superbe et dédaigneux. C'est tout autre chose quand il vise l'antisémitisme. Alors sa verve devient ignoblement féroce ; elle souille et salit tant qu'elle peut. Schopenhauer[2] et Wagner[3] sont ceux contre lesquels il s'acharne le plus. Il dit du premier : « C'est un original repoussant, que ses mœurs devaient exclure de toute société et que son délire de la persécution désignait pour l'asile d'aliénés [4]. » Quant au maître de Bayreuth, il le

1. *Dégénérescence*, I, p. 218.

2. Schopenhauer détestait les Juifs à un point extraordinaire. Il professait même une sorte de culte pour Nabuchodonosor, leur oppresseur. « Le bon Dieu, disait-il avec un rire méphistophélique, le bon Dieu, prévoyant que son peuple choisi serait dispersé dans le monde entier, donna à tous ses membres une odeur spécifique qui leur permît de se reconnaître et de se retrouver partout : c'est le *fœtor judaïcus*. » (Cité par Bourdeau, *Arthur Schopenhauer*, p. 223.)

3. Richard Wagner avait signalé « le péril juif » dans sa brochure *Le Judaïsme dans la musique*. « Le Juif, disait-il, est Juif sous tous les climats. Réaliste endurci et improductif de nature, il exploite les créations des autres peuples. C'est « le démon incarné et triomphant de la dégénérescence de l'humanité ». La première condition pour que celle-ci se régénère, c'est qu'elle rejette le joug juif.

« Les hostilités incroyables auxquelles j'ai été en butte jusqu'aujourd'hui de la part de tous les journaux d'Europe ne sont compréhensibles qu'à celui qui a été témoin de l'éclatement provoqué par ma publication et qui sait que la presse européenne est presque exclusivement entre les mains des Juifs. » (*Richard Wagner poète et penseur*, par H. Lichtenberger, p. 399-407). Cf. Rich. Wagner, *Ma vie*. III, p. 30.

4 *Dégénérescence*, I, p. 44. « A peine est-il besoin de faire remarquer que l'exagération réellement frénétique de ces injures enlève toute portée aux rares critiques raisonnables parfois énoncées par M. Nordau. » (Willy, *Revue hebdomadaire*, 9 décembre 1893.)

dépeint comme un maniaque suprêmement malpropre. Ses poèmes sont une pestilence et « ont en eux de l'odeur de la charogne [1] ».

Les essais anthropologiques de Lombroso étaient des fantaisies sans solidité, mais par certains côtés amusantes. Son congénère allemand reprend cette camelote [2] et, pour lui donner un air de nouveauté, la peinturlure, l'illustre de caricatures sales. Ce qu'il nous offre, son œuvre maîtresse, nous dit-on, tient à la fois de l'épaisse satire et du traité de physiologie interlope [3]. On y voit, dans une exposition burlesque, Mahomet voisiner avec Willy et Tolstoï, sainte Thérèse d'autre part, avec les couturiers de la rue de la Paix, Louis II de Bavière avec Zola [4] et les titis des Batignolles.

Avait-il bien besoin de citer expressément tel et tel ? Étant donnée la multitude des caractères qu'il assure être les stigmates de la dégénérescence, logiquement une bonne partie de l'humanité devrait être inscrite sur les contrôles des légions condamnées.

D'abord, en bloc, tous les chrétiens, nous l'avons dit, et avec eux les Musulmans, farouches antisémites ; puis les nations latines, peuples émotionnels, « soumis à leurs états demi-conscients », ensuite les Russes, les Chinois et ceux des Celtes qui, tel notre Clemenceau, présentent « une physionomie mongoloïde avec les pommettes saillantes [5] ». Détraqués en particulier les gens tristes et les gens gais, les hypocondriaques et les amis de la gaudriole, les misanthropes taciturnes et les

1. *Dégénérescence*, II, p. 367.

2. Il s'est inspiré de ses théories, principalement dans sa *Psychophysiologie du génie et du talent.*

3. Il croit devoir s'excuser du ton de certains chapitres et des malpropretés un peu trop précises de son style. « Dans un livre sur la dégénérescence, il n'est pas possible d'éviter complètement l'érotisme. » (*Dégénérescence*, t. I, p. 323, note).

4. *Dégénérescence* fut écrit avant la reprise de l'Affaire Dreyfus. Nordau disait alors de Zola : « Il est atteint de coprolalie ». Il raillait sa « poésie fangeuse » et ses « disciples en vidange ».

5. *Dégénérescence*, I, p. 214.

brillants causeurs, les auteurs trop féconds et les impuissants [1], les égoïstes vaniteux et les apôtres de charité voués sans mesure à la bienfaisance, enfin les esclaves de la mode et les originaux, les artistes, tous les artistes, mais, plus que les autres, les musiciens. Ceux-ci sont des fous dangereux [2], les collectionneurs aussi.

Notons que ce traité de la déchéance humaine, loin d'être utile à la gloire d'Israël, la desservirait plutôt. Bien que M. Nordau se soit gardé soigneusement de mêler aucun des siens à la foule des imbéciles et des hallucinés, bien qu'il ait même présenté les choses de manière à faire croire que leur communauté demeure entière parmi l'élite saine d'organisme et de pensée, il apparaît que plus d'une des marques fâcheuses qu'il nous définit, compose le type israélite. Nous retiendrons par exemple son observation sur les imperfections de l'oreille chez certains anormaux, de l'oreille « qui, dit-il, frappe par sa grandeur informe ou s'écarte de la tête en guise d'anse [3] ». Aventurez-vous dans une synagogue à l'occasion de quelque cérémonie, vous constaterez chez beaucoup de fidèles cette défectuosité.

Mais il y a un signe plus sérieux, plus probant et aussi plus répandu, c'est la névrose, le mal de cette vieille race, affinée jusqu'à l'épuisement par les siècles, par sa reproduction perpétuelle sur elle-même. Son excessive impressionnabilité la rend apte à la compréhension, à la jouissance, à l'exercice des arts, surtout de celui où s'accuse souverainement la délicatesse des sens, à savoir la musique. Chacun sait en quelle proportion les individus de sang hébreu se rencontrent parmi la multitude des compositeurs [4] et des exécutants.

1. Jean Moréas est un dégénéré, parce qu'à 36 ans il n'avait produit que trois minces recueils de vers. (*Dégénérescence*, I, p. 233.)

2. « Je les abandonne aux aliénistes » (*Psychophysiologie du génie*, p. 90.)

3. *Dégénérescence*, I, p. 33.

4. Citons Hérold, Adam, Mendelssohn, Meyerbeer, Rubinstein, Offenbach, Halévy, etc.

Cette excitabilité [1] centuple en même temps la puissance de volupté, de haine, parfois aussi prédispose aux défiances ombrageuses, à l idée fixe de tracasseries, d'embûches, d'inimitiés menaçantes.

Nous offusquerions peut-être M. Nordau en affirmant qu'il nous semble lui-même un sujet intéressant pour les spécialistes. Son irritabilité perpétuelle, sa mégalomanie, sa tendance trop accusée à s'occuper du sadisme et, sous prétexte d'étudier ce qu'il appelle un *processus psychique hystérique*, à s'attarder dans certaines discussions scabreuses, ces caractéristiques et plusieurs autres dénoncent assez le dérangement et le cas pathologique. De même que Heine, il sent frétiller en lui l'animal impur, dès qu'il regarde une Madone de Raphaël [2]. D'autre part, les phobies ne le harcèlent pas moins que le malheureux poète du *Buch der Lieder*. Si on l'en croit, de petites pelotes de soie s'agitant sur le bord d'un mantelet de femme suffisent pour l'exaspérer et le mettre en fuite [3]. Il a, lui aussi, des hallucinations. Une soirée dans le monde israélite lui procure des impressions affreuses. Il croit contempler un désert, avec quelques « chameaux desséchés et des jappements lointains de chacals, des ténèbres rayées de quelques phosphorescences répugnantes de putréfaction [4] ». Fêtes de charité, vernissages, premières ne sont pour lui que tohus-bohus ma-

1. On en trouve des exemples dans la manière des critiques Blum et Nozière, dans celle des auteurs dramatiques Bernstein, Porto-Riche. Cf. Nordau (*Dégénér.*, I, p 36) : « Il (le dégénéré) rit jusqu'aux larmes ou pleure abondamment pour une excitation disproportionnément faible ; un vers ou une ligne en prose ordinaire lui fait passer le frisson dans le dos ; des statues et des tableaux indifférents le plongent dans le ravissement, et la musique tout particulièrement, même insipide et de peu de mérite, provoque chez lui la plus violente émotion. Il est très fier d'être un instrument qui vibre si fortement et il se vante de sentir tout son être intérieur ravagé, toute son âme résolue, et d'éprouver jusqu'au bout des doigts la volupté du beau. »

2. *Psychophysiologie du génie et du talent*, p. 123.

3. *Dégénérescence*, I, p. 16.

4. *Paradoxes sociologiques*, p. 6.

cabres. Il a peur de la foule, qui lui fait l'effet d'un grouillement de fantômes :

On croit cheminer parmi des larves assemblées au hasard dans un charnier fabuleux, avec des corps dépecés, têtes, troncs, membres, tels qu'on les a trouvés sous la main, et que l'ajusteur a ensuite revêtus, sans y prendre le moindrement garde, des premiers vêtements venus de toutes les époques de l'histoire et de toutes les parties du monde [1].

Dans son cerveau tumultueux abondent les visions d'épouvante. Citons, par exemple, cette notation de cauchemar. Le Docteur traitait de la décadence universelle et de la dissolution des mœurs ; sa pensée tout à coup le transporte dans la nuit apocalyptique :

Voilà l'aspect qu'offre à la lueur du Crépuscule des Peuples, le tourbillon humain Les nuages fantastiques flamboient au ciel dans la belle rutilance sinistre qui, à la suite de l'éruption du Krakatoa, fut observée pendant plusieurs années. Sur terre rampent des ombres de plus en plus épaisses qui enveloppent les phénomènes d'une obscurité mystérieuse, détruisant toutes les certitudes et permettant tous les pressentiments [2].

Il bat ainsi très souvent la campagne, et ses divagations, on nous l'accordera, sont assez symptomatiques. Nous ne rappelions pas sans raison, tout à l'heure, le cas de Henri Heine. Quoiqu'il soit très complet et connu de tous, notre docteur se refuse à le retenir. Lui qui si vite, pour des futilités à peine perceptibles, vous classe des millions d'hommes parmi les suspects, il ne parle de Heine que comme d'un génie merveilleusement équilibré. Il fait plus que de l'honorer, il s'en croit volontiers la réincarnation parce qu'il réussit à calquer sa vie sur la sienne, à imiter même ses façons d'écrivain agressif et querelleur. Juif comme lui, il se singularise comme lui par son affectation d'athéisme, par son mépris de la Bible [3]. Comme chez l'autre encore, l'anticléricalisme se

1. *Dégénérescence*, I, p. 19.
2. *Ibid.*, I, p. 12.
3. Il est vrai que sur sa fin, Heine relisait la Bible avec dévotion.

double chez lui d'une hostilité vigoureuse contre la Haute Banque. Heine malmenait parfois les opulents barons, ce qui ne l'empêchait pas d'attendre avec impatience leurs petits cadeaux périodiques ; M. Nordau, dans ses écrits du moins, ne les ménage guère. Avec une rudesse, qui après tout ne doit pas être feinte, il manie le fouet de Drumont ; il s'attaque à l'enrichissement colossal d'un Hirsch, d'un Rothschild et, d'une manière plus générale, au métier que préfèrent ceux des Douze Tribus. La spéculation est pour lui le fléau moderne. Il compare les agioteurs aux voleurs de grands chemins, aux chevaliers-bandits du moyen âge et la Bourse à une caverne de brigands. « Les crises financières, dit-il, sont simplement « les coups de piston réguliers par lesquels le gros capi- « tal pompe pour ses propres réservoirs l'excédent total « du travail d'un peuple [1]. » Il développe ces vérités en copieuses et très âpres diatribes.

Mais il ne faut pas se laisser abuser. Ses mots irrévérencieux sur le Livre Saint, ses invectives à l'adresse des cousins multi-millionnaires ne sont pas l'expression d'un reniement sacrilège. Elles émanent au contraire, comme les boutades de Bernard Lazare, d'un nationalisme juif exaspéré. M. Nordau néglige le côté confessionnel et veut galvaniser l'antique patriotisme, si l'on peut dire.

Tribun fougueux du Sionisme, il est de ceux qui rêvent la restauration des États de David et de Salomon.

On peut prendre comme exemple de sa prédication le

M. Nordau écrit (*Mensonges conventionnels*, p. 67) : « Par pure routine, on va à l'église, on salue le prêtre, on traite avec respect la Bible... ce chaos des superstitions de la vieille Palestine... Comme valeur poétique, elle reste derrière tout ce que des poètes même de second ordre ont créé dans les deux mille dernières années. Les notions que nous donne la Bible sur le monde sont enfantines, et sa morale est révoltante. Et pourtant des hommes assez cultivés et assez doués de jugement pour reconnaître tout cela feignent un respect sans bornes pour ce vieux livre ; ils s'offensent quand on en parle en toute liberté comme d'autres produits de l'esprit humain. » N'oublions pas que celui qui écrivit ces lignes est fils d'un rabbin.

1. *Mensonges*. Le mensonge économique, p. 213 et suiv.

discours qu'il prononçait à Bâle, en 1899, au onzième Congrès de la secte [1]. L'orateur commence par une lamentation. En Russie, en Roumanie, en Galicie, gémit-il, nous sommes piétinés. Encore dans ces « classiques foyers des calamités juives », les persécutions n'ont rien d'extraordinaire, mais voici qu'elles se produisent même en France [2].

Cette France de la Grande Révolution et de la Déclaration des Droits de l'Homme, ce pays qui, le premier, a donné à l'Europe l'exemple de l'émancipation légale des Juifs, aujourd'hui c'est elle qui marche à la tête du mouvement antisémitique. Avec quel entrain ne voit-on pas les Antisémites se livrer au refoulement des Juifs dans l'isolement, à la réédification de murs de ghetto invisibles, quoique très réels, autour de ces membres retranchés de la communauté nationale.

L'Affaire Dreyfus a ranimé les passions du vieux temps. Comment persuader aux Français qu'ils se trompent ? Ils croient à un syndicat juif. Quelle erreur ! La Société juive a-t-elle jamais toléré chez elle une brebis galeuse ? D'ailleurs Israël a précisément péché par manque de solidarité :

Sans doute quelques rares Juifs ont fait leur devoir. J'ai le bonheur de le constater pour soulager notre conscience. Bernard Lazare, un bon, celui-là, un fort (*applaudissements*), Jacques Bahar, notre vaillant compagnon de luttes (*applaudissements*), Joseph Reinach (*applaudissements*) qui a virilement pris sa place au premier rang, ceux-là sauvent en quelque sorte l'honneur du Judaïsme. Mais combien sont-ils ? Le rouge vous en monte à la figure de n'avoir à mettre en ligne que ces rares intrépides en face de la longue théorie de héros chrétiens, Émile Zola, Picquart, Scheurer-Kestner, Georges Clemenceau, etc... Comme c'est à un Juif que l'affront fut infligé, les Juifs se contentèrent de pousser quelques soupirs et de dodeliner de la tête.

1. Traduit de l'hébreu par J. Bahar, édité chez Stock.
2. N'oublions pas la date de cette harangue, 1899. Le Dreyfusisme vient d'éclore.

Voilà pour la France. En Angleterre, le sort des enfants d'Abraham n'est pas fameux non plus.

Il n'y a qu'en Italie, en Suisse, en Belgique, en Hollande et dans les pays scandinaves qu'ils soient assez bien traités. Encore ne faudrait-il pas que les réfugiés y affluassent en plus grand nombre. Il s'y passerait alors ce qui arrive dans l'Amérique du Nord. L'Antisémitisme y était jusqu'ici tout à fait inconnu. Quelle menace aujourd'hui !

Non, l'avenir n'est pas sûr. Il n'y a qu'une chance de salut, le triomphe du Sionisme :

Le Sionisme éveille le Judaïsme à une vie nouvelle. Il y rajeunit l'idéal national ; il fa t espérer la renaissance du judaïsme à muscles des âges antiques (*applaudissements*), il surgit et crie aux Juifs : Debout ! haut les cœurs ! faites une œuvre ! En route ! A la conquête d'une place au soleil !. . Les adversaires du Sionisme, ce sont les Juifs honteux, ceux qui croient suffisant de goûter Heine et de goûter aux plats traditionnels des sabbats et jours de fête, le *Chamènn* et le *Schalett*. Les sionistes sont les nationalistes intégraux du peuple juif (*applaudisements*).

*
* *

Il était indispensable que des mesures de précaution fussent prises contre Nordau en cas de conflit avec l'Allemagne. Après la déclaration de guerre il nous quitta. La langue castillane était depuis longtemps l'instrument de sa haine contre la France dans la presse sud-américaine. Or le pays basque espagnol comptait maintenant parmi les foyers les plus actifs de la propagande antifrançaise. C'est là qu'il travailla d'abord à nous nuire. Mais pour l'efficacité de cette besogne, mieux valait qu'il se fixât à Madrid. Le prince Ratibor donnait là-bas le mot d'ordre aux journaux germanophiles. Notre soi-disant internationaliste fut un intermédiaire excellent au service de l'ambassadeur. Il prônait la supériorité de l'Allemagne et cette fois était sincère. La victoire, espérait-il, le ramènerait, insolent et dominateur, à Paris, lui valant des dédommagements magnifiques du séquestre qui l'avait frappé.

VI

JOSEPH REINACH

On a prétendu que Gambetta était juif. Nous ne le croyons pas : ce serait trop beau. Ne suffit-il pas que, malgré son origine italienne, il se soit arrogé l'honneur de personnifier la Patrie française ? Il se targuait de la défendre ; mais, à la satisfaction de Bismarck, il lui imposait le régime politique le plus propre à l'affaiblir. Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que le tribun formé dans le cabinet d'Adolphe-Isaac Crémieux s'acquitta de sa dette envers Israël en adoptant Joseph Reinach [1]. Le chef que rendait justement populaire l'éclat de ses anathèmes contre la violence germanique, choisit pour auxiliaire intime, et mit au cœur même du Gouvernement, ce fils d'un agioteur de Francfort [2], campé pour ses affaires à Paris ! Il est vraisemblable que le vieux Crémieux, discernant chez son petit coreligionnaire les qualités de zèle et d'intelligence active qui le prédisposaient au rôle sacré, voulut, avant de mourir, lui assurer par sa recommandation l'accès du pouvoir ou du moins la participation aux suprêmes influences.

Les Hébreux réalisent d'ordinaire assez vite l'assimila-

1. Les Israélites foisonnaient dans l'entourage de Gambetta. Ne nommons que les principaux, Porgès, Lévy, Crémieux, Jean David, Strauss, Dreyfus, Thomson, Veil-Picard.

2. Joseph Reinach eut pour père le banquier Hermann-Joseph Reinach, né de Joseph-Jakob Reinach et de Thérèse May, fille du banquier Aaron May, pour mère Julia Buding, née du banquier Salomon-Moïse Buding, de Cassel.

tion apparente. Vingt ans s'étaient à peine écoulés depuis que le Francfortois avait ouvert ici ses guichets, et déjà son garçon, muni de nos diplômes universitaires, usant de notre langue avec autant d'aisance que de l'idiome paternel, figurait au barreau de Paris, avait le grade de lieutenant dans notre armée de réserve, s'introduisait dans les rédactions des revues et des feuilles les plus considérables, notamment à la *République française*, le journal de Gambetta. Il y combattit le duc de Broglie après le 16 mai et se fit poursuivre pour délit de presse : véritable aubaine pour un débutant. Il devint le favori de Gambetta [1], qui dans son Grand Ministère lui confia le secrétariat de la Présidence. Cette fonction lui procura d'un coup toutes les relations utiles. Crémieux put disparaître, il était maintenant capable de se pousser sans lui.

Au surplus, son oncle le baron Jacques de Reinach, paré d'un titre italien [2] et inscrit sur nos registres de naturalisation, était une sorte de puissance occulte, dont la main s'allongeait sur toutes nos affaires économiques et qui par des accords très louches tenait à sa discrétion plusieurs princes du régime. Il aida Joseph à se rendre propriétaire de la *République française*, ce qui valait à notre jeune homme une position prépondérante dans le parti opportuniste. Professant volontiers, d'autre part, l'idée de revanche, dont son maître s'était laissé croire le loyal et ferme champion, il comptait, en qualité de secrétaire parmi les dirigeants de la Ligue des Patriotes.

1. Joseph Reinach, parlant de Gambetta à l'Association des anciens secrétaires de la Conférence des Avocats, disait : « Notre Président sait par quelle affection, qui a été la force et la joie de ma jeunesse, Gambetta avait répondu à mon admiration. »

2. Il fut anobli par Victor Emmanuel le 29 avril 1866, en remerciement d'un prêt d'argent, et la baronnie fut confirmée en Prusse le 12 août 1867. Il y a une autre famille de Reinach, avec laquelle il ne faut pas confondre ces parvenus. Edouard Drumont raconte (*Dernière bataille*, p. 132) qu'un ami des vrais Reinach demandait à M. Oscar de Reinach s'il était parent du baron de Reinach, ministre plénipotentiaire à Berne : « Oui, répondit imperturbablement le nomade, mais il est de la branche cadette. »

*
* *

Il ne devait pas tarder à quitter cet honnête groupement. Ce que n'avait pas fait Gambetta, les masses l'attendaient d'un général que nul succès guerrier certes ne leur recommandait, mais que son attitude résolue au ministère désignait à leur sympathie. Les espoirs longtemps déçus, le mépris des factions régnantes s'affirmaient sur le nom de Boulanger. Une foi commune en son énergie libératrice animait Paris, et la Ligue se vouait avec enthousiasme à sa fortune.

Joseph Reinach, Français nouveau, Français de hasard, ne sentait pas le devoir de discrétion que lui imposait sa situation spéciale. Que le 7 janvier 1886 il eût dit à ce député lui annonçant l'entrée de Boulanger à l'hôtel de la rue Saint-Dominique : « Ouvrez l'œil sur lui, c'est Pavia ! » c'était une opinion, cela n'avait rien d'inconvenant. Qu'il eût gourmandé Clemenceau [1] et sa séquelle radicale, dont l'imprudence avait fait parader devant le peuple ce beau soldat, cela non plus ne dépassait pas les droits d'un témoin. Ce qui répugnait, ce qui révoltait, c'était d'assister au jeu de ce demi-étranger s'immisçant dans nos querelles, prétendant secourir notre liberté menacée et prodiguant les injures non pas seulement à l'officier, mais aux millions de citoyens qui l'acclamaient [2].

Furieux, tout frémissant, il malmenait les Juifs fourvoyés dans cette fête nationaliste.

1. La première pique entre Boulanger et Clemenceau se produisit un soir que les manifestants étaient venus crier « Vive Boulanger ! » sous les fenêtres du journal *la Justice*.

2. Boulanger était à la fois un Jésuite, un reître, Prométhée, Césarion, Mangin, Mandrin, Avinain, le Chevalier de la Morue, Catilina, Roumestan, Prado, Pranzini, Monstre Premier, Midas, etc., etc... Quant aux boulangistes, c'étaient des repris de justice, des récidivistes. (Voir les trois séries des *Petites Catilinaires* : *la Foire Boulangiste*, *le Cheval Noir*, *Bruno-le-Fileur*).

M Boulanger est un homme heureux. Le héros de Virgile ne pouvait perdre un rameau d'or sans en retrouver immédiatement un autre. M. Boulanger de même n'a pas perdu plus tôt M. Eugène Mayer de la *Lanterne* qu'il trouve aussitôt M. Arthur Meyer du *Gaulois*... Uno avulso non deficit Meyer. M. Mayer ayant quitté avec armes et lanternes le comité de la rue de Sèze, M. Meyer s'est présenté le soir même à ta tête de son journal [1].

Et encore.

Répétons tous : Laguerre est grand, Naquet est beau,
Et laissons la pudeur au fond du lavabo [2].

Pure feinte d'ailleurs très probablement, que ces railleries. Il était salutaire pour Israël que des frères et amis fouinassent dans l'entourage de l'Amalécite.

Cependant le danger n'existait pas que dans la capitale. La province aussi se déclarait « révisionniste ».

« Il y a quelque chose de plus dangereux que Boulanger lui-même, observait Reinach, c'est l'état d'esprit boulangiste. » Après les élections triomphales de la Dordogne, le 8 avril 1888, succédant à celles de l'Aisne et présageant celles du Nord, il s'inquiétait sérieusement.

— Vigie, d'où souffle le vent ? — Vent de folie, toujours vent de folie ! Et il souffle terriblement .. Notre malheureux pays passe encore par toutes les phases de la tempête que les hommes de la Deuxième République ont connue et qui les a emportés... O survivants des proscrits de Décembre !... Quand Georges-Ernest Boulanger sera premier consul, où sera la liberté ? où sera la République ? et que deviendra la Patrie [3] ?

Il avait quittté la Ligue de Déroulède dès que celui-ci s'était déclaré pour le général. Il eut avec lui un duel, puis avec Edmond Magnier un autre.

Mais ni ses imprécations ni ses coups de pistolet ne suffisaient pour arrêter le progrès des antiparlementaires. Le 27 janvier 1889, Paris donnait 275.000 suffrages à

1. *Le Cheval Noir*, p. 21.
2. *Ibid.*, p. 122.
3. *Ibid.*, p. 178.

Boulanger. Tout semblait promettre un grave bouleversement. Reinach en oubliait sa propre élection, réalisée bien loin, dans les Hautes-Alpes, grâce à la supercherie d'un programme « patriote ».

Hier, gémissait-il, nous étions quatre millions de républicains dans le pays ; combien sommes-nous aujourd'hui ? Hier à Paris, au 4 octobre 1885, même après la mort de Gambetta, même après les Langson, nous étions 400 000. Combien sommes-nous aujourd'hui, Monsieur Clemenceau, après dix mois de gouvernement radical ?... Varus, Varus, rends-nous nos légions [1] !

Dénué de toute vergogne, constamment prêt à se produire, n'avait-il pas osé prendre l'initiative de réclamer l'enquête et l'application des justes lois [2] ? Quel soulagement pour lui, quelle félicité le jour où, contre toute attente, celui qu'adoraient tant de braves gens, leur sauveur, leur héros, se dérobant aux obligations que lui créaient ce dévouement et cette confiance, sourd enfin aux conseils de l'honneur, décampa devant l'imminence de l'incarcération qui pouvait briser sa liaison amoureuse !

La faillite du chef rompit la coalition qu'il maintenait par son prestige et déconcerta jusqu'à ses fidèles les plus résolus. C'était miracle que l'accord des bonapartistes avec Henri Rochefort et celui des catholiques avec Naquet. Quand cette union factice se fut désagrégée, les sectes et l'ennemi intérieur n'ayant plus rien à craindre, se livrèrent avec une vigueur nouvelle à l'œuvre de destruction.

*
* *

Joseph Reinach parmi la bande parasitaire faisait figure de conseiller, d'inspirateur, de maître. Il avait sur

1. *Le Cheval Noir*, p. 347.

2. Républicains, mes amis, nous avons déjà perdu trop de temps à battre d'inutiles buissons, à tirer notre poudre aux moineaux, à contempler la parade de quelques intransigeants qui font le boniment devant la baraque. C'est dans la baraque même qu'il faut entrer ; au nom de la Loi, ouvrez. » (*Le Cheval Noir*, p. 76.)

toutes choses des idées qu'il croyait importantes et qu'il développait dans des discours, des articles, des livres. Tour à tour politique, historien, littérateur, économiste, sociologue, critique militaire, il se prononçait avec autant d'assurance sur la question d'Orient que sur celle de l'alcoolisme, traitait aussi bien de l'évolution de l'éloquence française que de la réorganisation de l'artillerie. Ses aperçus étaient souvent défraîchis et son style bien avocassier. Mais il nourrissait dans son clan sa renommée d'écrivain et d'orateur universel.

Il éprouvait tout de même des mécomptes, et parfois de très mortifiants, ce qui lui arriva par exemple dans l'affaire des Franz Hals.

Il y avait à Haarlem un béguinage, où l'on hébergeait les voyageurs ; les bénéfices de l'hôtellerie étaient employés à l'entretien des pauvres. Le fondateur, Van Beresteijn, avait légué jadis à cet établissement quatre peintures de Franz Hals qui le représentaient avec les siens, et il avait expressément prescrit que les tableaux demeurassent dans la sainte maison. Or il advint que la direction du couvent eut à déplorer l'état de ses finances et qu'elle chercha le moyen d'y remédier. Elle supputa ce que pourrait lui valoir la vente de ces toiles et se dit que l'intention du pieux Van Beresteijn avait été certainement bien plus de perpétuer son souvenir que de laisser l'œuvre authentique du fameux artiste hollandais. Les scrupules cessèrent. Un copiste de métier, M. Van Wijngaerdt, fut chargé de reproduire les images avec exactitude. Ce travail terminé, l'on s'occupa de rabattre les amateurs. Une Rothschild, la baronne Guillaume, de Francfort, enleva le meilleur des portraits. Les trois autres, abîmés par les réparateurs, enlaidis de nettoyages, de grattages, de retouches et même d'additions, restaient d'un placement difficile. Les membres d'une commission berlinoise les vinrent examiner et les laissèrent. Le Gouvernement hollandais lui-même, pourtant jaloux de ses richesses nationales, n'estima pas devoir en payer bien cher la possession et s'en désintéressa. Heureusement

pour les assistés de Haarlem, M. Joseph Reinach passa par là.

Crut-il de bonne foi découvrir un trésor ou convoita-t-il la jolie commission ? Notre ministre des Beaux-Arts reçut une lettre de lui qui l'adjurait de ne pas se laisser souffler une acquisition si belle. Il ne s'agissait que de verser cent et quelques mille francs. Vite, vite, qu'on entrât en négociations ! M. Lafenestre, homme compétent, fut dépêché, puis le conservateur des peintures, M. Gruyer. Leurs rapports n'enthousiasmèrent pas la commission consultative des Musées Nationaux. Elle accepta néanmoins qu'on entamât les pourparlers. Après bien des marchandages, Van Beresteijn, sa famille et sa domesticité vinrent s'exhiber au Louvre.

En Hollande, des gens simples ou mal informés, qu'impressionnait le grand nom de Hals, s'indignèrent de cette désertion. M. Van Wijngaerdt, dans le *De Amsterdamer*, les rassura. « Qu'on n'envie pas au Louvre de tels chefs-d'œuvre, dit-il... Ce qui serait certes à regretter, ce qui serait injustifiable, ce serait que notre Gouvernement eût donné un tel prix pour des tableaux en si mauvais état [1]. » Chez nous le *Courrier de l'Art* dénonça la duperie et ne ménagea pas celui dont on avait si facilement écouté les suggestions.

D'ailleurs le rappel de tels faits ne suffisait pas pour diminuer M. Reinach parmi les siens. Il était en pleine possession de son crédit et de sa force quand fondit sur sa tête l'ouragan du Panama.

*
* *

Son oncle et beau-père, le baron, avait encore progressé. Ce forban, qui dépassait les plus inquiétantes créations balzaciennes, s'ébattait librement dans nos finances. Pas une entreprise publique où il ne réussît à satisfaire sa cupidité. Fournitures de l'armée, chemins de

1. Cité par le *Courrier de l'Art*, 27 février 1885.

fer du Sud, 3 °/₀ amortissable, il subordonnait tout à son examen, de manière à se servir sa belle part. Et si les choses se découvraient, ses intelligences avec la Justice le préservaient des complications, témoin cette lettre adressée au Garde des Sceaux Thévenet, pour étouffer le scandale des Lits Militaires :

Paris, le 7 août 1889.

Mon cher Ministre,

Le procureur général étant rentré, je viens vous rappeler votre bonne promesse de tâcher d'éliminer les deux affaires *tablettes* et *lits*, dans lesquelles le général a le bon rôle.

C'est d'autant plus nécessaire que vous voyez dans sa réponse qu'il profite de ces deux affaires, dans lesquelles il se sait à l'abri pour tomber sur Joseph.

Merci d'avance et toujours à vous.

J. DE REINACH.

Appel émouvant à la camaraderie, confiance ingénue d'une âme républicaine ! Comment cet aventurier, dispensé des précautions vulgaires par sa situation et par l'assistance de ses amis éminents, se serait-il abstenu d'exploiter les ressources de l'État ? L'épargne française, séduite par les conceptions de Ferdinand de Lesseps, avait tout de suite afflué dans les caisses du Panama. Pour achever le débit de ce Pactole, on eut l'idée d'allécher le public par l'appât de valeurs à lots. Mais il fallait une loi qui autorisât l'émission. Le baron était chez lui parmi les directeurs de la Compagnie. Son patronage lui valait de pouvoir rançonner leurs bureaux à discrétion. Il offrit son entremise auprès de la Chambre. Des millions y furent distribués pour susciter les sympathies les plus utiles.

Tout se fût peut-être bien passé, si le secret du corrupteur n'eût été su de Cornélius Herz, son redoutable rival. Ces deux hommes s'étaient associés jadis pour des razzias. De quel forfait lointain Jacques de Reinach craignait-il la révélation ? Une dépendance mystérieuse l'asservissait à ce coreligionnaire qui, jouant

du chantage, le pliait à ses caprices et le pressurait sans merci. Par l'intimidation il le contraignit à lui livrer les copies des chèques remis aux politiciens. Une fois en possession de ces billets, il formula des exigences extraordinaires. Comme on ne lui obéissait pas, il commença de semer les divulgations. Le pays entier, depuis ses foyers les plus humbles, avait des intérêts dans l'exécution du grand projet. Sa colère fut immense quand il lut que ses apports d'argent s'étaient volatilisés, jetés en pâture aux requins de la Finance, de la Presse et du Parlement, les travaux gigantesques demeurant à peine ébauchés.

L'opinion réclamait des éclaircissements. La *Libre Parole* les lui distillait dans des feuilletons dosés avec une adresse méphistophélique, de manière à faire croître la curiosité. Le baron, qu'alarmait cette campagne. alla s'aboucher avec la rédaction de la feuille antisémite et céda quelques renseignements pour qu'on cessât de le viser lui-même. Il fut tranquille de ce côté. Mais un autre quotidien déjà se mettait à bavarder, *la Cocarde*, confidente de Cornélius Herz. Et l'on annoncait une interpellation sensationnelle de Jules Delahaye !

Le misérable, demi-fou d'angoisse, s'accrocha vainement à Rouvier, son compère, et à Clemenceau, l'intime de Cornélius Herz, pour essayer de conjurer la catastrophe [1]. Le 19 novembre 1892, Joseph Reinach recevait du procureur général Quesnay de Beaurepaire une lettre l'avisant que les citations allaient être lancées. « Croyez, concluait le magistrat, que je suis navré et « que le devoir accompli sous mes yeux, à mon parquet, « ne m'a jamais coûté si cher. » Ce soir-là, brisé par une journée de démarches et d'échecs, le grand banquier revenait dîner chez sa fille. Son gendre, son neveu devait l'attendre dans un bel état d'exaspération. Le cataclysme, maintenant fatal, allait interrompre sa carrière et lui interdire l'accès des fonctions suprêmes.

1. Cf. M. Barrès, *Leurs figures : L'agonie du baron de Reinach.*

Que se passa-t-il entre eux ? M. Joseph Reinach et sa femme auraient seuls pu le dire. Le médecin, mis le lendemain en présence d'un cadavre, attesta, paraît-il, que la mort était due à la congestion cérébrale. Quand les politiciens voulurent accomplir leur office, l'héritier avait fini d'anéantir par le feu les dossiers trop compromettants.

Personne plus que M. Joseph Reinach n'a été malmené par la satire. Pamphlétaires et dessinateurs ont excité leur verve à ses dépens. Forain s'est plu à caricaturer sa silhouette en des croquis d'une justesse impitoyable. Les plus cruels, les plus vrais sont ceux qui représentent sa personne rondelette, boudinée dans le dolman et la culotte d'officier. La main qui traça ces images, si exactes dans leur drôlerie, était manifestement l'interprète d'une âme irritée, avide de cingler l'intrus et d'humilier son insolence. Nous doutons, par exemple, que cet affichage au pilori ait produit un sérieux effet. Il en avait vu bien d'autres, le petit-fils du boursicotier francfortois.

A vingt-quatre ans, il est étrillé par Rochefort pour la publication de papiers malhonnêtement soustraits et pour sa dérobade quand on lui demandait raison.

Quinze ans après, c'est le marquis de Morès qui, le rencontrant à cheval dans une allée du Bois, l'arrête et lui jette d'une voix tranchante cette interdiction : « J'aime cet endroit, vous l'infectez. Je ne veux plus vous y voir. »

Ces humiliations ne sauraient le décourager. Après un effondrement ignominieux comme celui du baron, un Occidental eût renoncé pour toujours à des visées ambitieuses ; le déshonneur de sa maison l'eût éloigné définitivement des Assemblées, des journaux, de l'armée. Mais ce Sémite ne perçoit pas les nuances. Il n'a pas senti que son facies de changeur tunisien avait une grimace trop exotique sous un képi de capitaine français, que l'acclimatation si récente des Reinach lui imposait

une extrême réserve dans les déclamations patriotiques et lui défendait de confondre le passé des siens avec celui des nôtres [1]. Il n'a pas senti qu'en raison du dégoût inspiré par son parent, il devait désormais lui-même se cacher et se taire.

Moins d'un an après le drame, il ose renouveler sa candidature aux élections générales, et les braves gens des Basses-Alpes le maintiennent à son siège. Bien mieux, ses collègues du Palais-Bourbon l'admettent dans leurs commissions, dans celle même qui doit s'occuper de nos forces militaires. Ils l'écoutent pérorer sur l'organisation de notre défense. Le député de Digne est réputé pour sa puissance de travail.

Encore ne prend-on pas garde que sous le législateur et le publiciste se dissimule le zélé mandataire des Juifs, le continuateur de Crémieux et des Prophètes. Membre du Comité central de l'Alliance Israélite Universelle, il ne perd jamais de vue la cause sacrée, celle de ses congénères russes et roumains comme celle du ghetto parisien du Temple. Rien de ce qui touche à la postérité d'Abraham ne lui est étranger. De quel ton il vante un Disraëli !

Ce fils d'une race proscrite devenu le chef et le maître de la plus vieille et de la plus orgueilleuse des castes, cet homme qui n'avait pas dans ses veines une goutte de sang anglais, qui était deux fois étranger à l'Angleterre comme Vénitien et comme Juif, a été, du premier au dernier jour de sa vie politique, le plus Anglais des Anglais. Sephardim (c'est le nom de sa tribu) est resté jusqu'au bout celui que le peuple d'Angleterre appelait « notre Dizie » et la reine d'Angleterre « le comte de Beaconsfield ».

1. Il s'attribue volontiers des racines dans la vieille France. Il dira très bien : « *Notre* Ambroise Paré » (*Mes comptes rendus*, p. 165). — « Frédéric, même quand il bat *nos* généraux » (*Études de Littérature et d'Histoire*, p. 39). — « *Nos* historiens nationaux » (*Ibid.*, p. 257) — « Henri IV, le plus populaire de *nos* rois » (*Essais de Politique et d'Histoire*, p. 7). — « *Nous* sommes toujours les Gaules amoureuses et militaires » (*Le Ministre civil*, p. 23). — Et cette perle : « Les Néo-Latins que *nous* sommes ». (*Mes Comptes rendus, discours, propositions et rapports*, p. 287.)

Manifestement Benjamin Disraëli est le modèle que s'est proposé Joseph Reinach :

Il prend toujours au bon moment l'allure superbe et fière des héros de théâtre. Il a les allures royales des héros de tragédie, les fiertés révoltées des héros de roman. Quand il débute : — *What is he ?* Qu'est-il ? demande dédaigneusement lord Grey. L'intrus répond : — Je suis le petit-fils d'un trafiquant italien, le fils d'un Juif et je veux devenir simplement le premier dans la littérature, dans la politique et dans la société anglaises. Je serai Ixion au ciel.

Qu'est-ce qui caractérisait donc cette intelligence supérieure ? Voici : Disraëli était plutôt un Carême qu'un Richelieu :

Une campagne électorale, une intrigue parlementaire, un ministère, une agitation politique, c'est une cuisine assez uniforme, assez monotone. Tout est dans la sauce. Celle qu'y met ce cuisinier est d'un merveilleux et surprenant ragoût. On n'a pas encore, je crois, comparé la poésie à une sauce. Il faut commettre ce blasphème pour bien comprendre notre Benjamin [1].

« Notre Benjamin » : entre ceux de la Grande Famille existe une fraternité tout indépendante des états civils. Reinach, sujet français par l'inscription sur des registres, est plus proche de ce dirigeant d'outre-Manche que des Ferry et des Rouvier, ses collègues pourtant et ses amis, mais tous deux des *goym*. Son panégyrique, bien qu'exaltant cette illustration d'un autre pays, vibre d'un patriotisme fougueux, le patriotisme de la « race proscrite », dont le domaine ne connaît pas nos limites territoriales. La gloire d'un de ses membres enorgueillit l'ensemble d'Israël, merveilleusement uni dans son infinie dispersion. Et de même que jusqu'en ses groupements les plus reculés il participe de sa fierté, de sa joie à l'élévation d'un des siens, de même il s'afflige ou s'irrite de l'humiliation qu'une retentissante flétrissure individuelle peut causer à la communauté tout entière.

1. *Essais de Politique et d'Histoire*, p. 99.

Le 22 décembre 1894 fut pour le monde juif une journée de deuil. Le conseil de guerre du Cherche-Midi, jugeant le capitaine d'artillerie Alfred Dreyfus, le déclara coupable de haute trahison et prononça contre lui la peine de la déportation perpétuelle.

Depuis le 1er novembre, où les indiscrétions des quotidiens avaient révélé le nom du mystérieux détenu, ses coreligionnaires vivaient dans l'agitation, attendant l'issue du procès. Leurs dirigeants, pour faire avorter les poursuites, avaient mené campagne contre le huis clos. Ils savaient en effet que la puissance servie par le félon était l'Allemagne et que la découverte du crime nous mettait dans une situation périlleuse vis-à-vis du Kaiser. Joseph Reinach réclamait à cor et à cri la publicité des débats, soit qu'il en parlât ou en fît parler dans ses feuilles, soit que lui-même multipliât les démarches en vue de l'obtenir. Le Président Casimir Périer, sollicité, lui promit de transmettre sa demande au Cabinet. Mais le général Mercier, ministre de la Guerre, n'acceptant pas une intervention de cette nature, congédia très fraîchement le visiteur.

On subit donc, sans oser protester, la honte du verdict, puis celle de la dégradation. L'on ne contredit même pas d'abord le récit des demi-aveux. L'opinion était trop rudement hostile pour qu'on l'affrontât si vite ; il fallait préparer prudemment une forte offensive et ne l'entreprendre qu'à l'heure opportune. On aurait, pour la mener, deux personnalités de grande envergure qui, l'une dans le monde parlementaire, l'autre dans la presse, s'emploieraient à ruiner l'arrêt, en détruisant le crédit des témoignages. Une quantité d'auxiliaires fanatisés ou stipendiés, tant à Paris que dans les départements et, à l'étranger, jusqu'aux extrémités des continents, soutiendraient et amplifieraient cette action. L'Alliance Israélite et la Maçonnerie, par l'extension de leurs réseaux, faciliteraient la transmission du mot d'ordre et l'accord dans la manœuvre.

Reinach s'assura le concours de Scheurer-Kestner.

Ce vice-président du Sénat, dont le public ne connaissait pas les relations allemandes, apportait à la ligue le double prestige de son nom alsacien et de sa haute situation dans la République. L'écrivain ne se rencontra pas facilement. On avait besoin d'un littérateur « à gros tirage », dont le talent populaire, pourrait convaincre et remuer les masses, Émile Zola, supplié, n'accepta de jouer ce rôle qu'au bout d'une année. Sa participation à l'attaque en accrut tout de suite l'audace et la violence. Un tumulte prodigieux d'invectives et d'injures s'éleva contre l'État-Major. Joseph Reinach n'avait-il pas dit que si la revision était refusée, lui et les siens chambarderaient tout ? Et sa femme, la fille du baron francfortois, n'avait-elle pas déclaré : « Nous aurons Dreyfus innocent, dussions-nous déchaîner la guerre civile et, s'il le faut, la guerre étrangère » ?

Les chefs de l'armée, continuellement honnis, vilipendés, supportaient les insultes avec une longanimité que la plupart de leurs amis finirent par trouver excessive. Des députés intervinrent, exigèrent du Gouvernement qu'il arrêtât le débordement d'indécences. Au milieu d'une discussion orageuse, M. Millerand prit Reinach à partie et le secoua rudement, lui conseillant, s'il s'intéressait aux réhabilitations, de faire, s'il le pouvait, de ces nettoyages dans sa famille[1].

Cependant le terrible débat troublait le pays jusqu'au fin fond de ses provinces. Au régiment, la discipline exaspère souvent par l'illogisme et la sottise de son interprétation. Beaucoup de ceux qui en ont souffert en professent la haine au sortir de la caserne et versent dans l'antimilitarisme. La faction exploitait ces rancunes. D'autre part, l'anarchie et le socialisme, trop heureux d'utiliser la crise au profit de l'idée révolutionnaire, prêtaient avec empressement la force de leurs bandes. Au quartier Latin, dans les faubourgs grondaient les manifestations. Quand les troupes de Joseph Reinach et de

1. Séance du 4 décembre 1897.

Sébastien Faure accaparaient trop insolemment la rue, Déroulède, à la tête de ses fidèles, allait démontrer à ces gens qu'ils n'étaient pas les maîtres.

Ils avaient de la ténacité. Leur acharnement, malgré la netteté de l'opposition nationale, obtint la revision du procès. Mais elle n'aboutit qu'à la confirmation de la première sentence. Dès le lendemain de cet échec, Joseph Reinach annonçait qu'il allait intensifier la bataille. A son commandement, le cosmopolitisme redoubla d'efforts. Des niais se laissaient impressionner par cette frénésie. On vit des physiciens viennois, des dames suédoises anathématiser la France au nom des Droits de l'Homme et se prétendre ingénument plus éclairés sur l'Affaire que les deux tribunaux et les sept ministres de la Guerre en possession des documents. Chez nous du reste il était remarquable que si des Français très probes donnaient dans la religion dreyfusienne, la canaille tout entière en hurlait à l'unisson le *credo*.

L'amnistie ne contenta pas la secte. Elle exigeait pour son « martyr » la proclamation de l'innocence et l'apothéose. La Cour de Cassation consentit. Prévoyant une troisième condamnation si le prévenu comparaissait encore une fois devant des juges honnêtes, elle préféra s'autoriser d'un article de loi subtilement truqué pour effacer tout, la déclaration d'infamie et le forfait lui-même. Un concert d'acclamations bien réglé salua le pensionnaire de l'île du Diable, qui finalement se métamorphosait en héros.

Joseph Reinach pouvait revendiquer la gloire de cette mystification incomparable. Pendant dix ans il avait besogné sans relâche au service de son patriotisme juif. Pendant dix ans son énergie s'était dépensée à discréditer ceux qui avaient en mains la défense du pays. N'avait-il pas eu le front de reproduire un jour dans le *Siècle* [1] un article de la *National Review* assurant que le Kaiser pouvait, s'il lui plaisait, « briser l'État-

1. *Le Siècle*, 4 juin 1898.

Major français et détruire pour une génération la foi du peuple dans les chefs de son armée. » Ce chantage répugnant lui avait coûté son grade dans la cavalerie territoriale. Mais quand il eut gagné la partie et que, pour couronner brillamment une telle œuvre, il eut dans la Majesté de l'Élysée fait consacrer son Juste par l'étreinte du Président Fallières, il fut impossible de ne pas lui restituer à lui aussi son sabre de capitaine. Il eut sa revanche encore dans le domaine électoral. Il avait été battu en 1902. M. Clemenceau, qui régla le scrutin de 1906, se souvint de leurs rapports dans les coulisses du Panama, non moins que dans la récente conjuration ; il sut lui rendre favorables les votes de Digne et le ramener à la Chambre.

*
* *

Les choses ayant tourné trop à son avantage, Reinach craignit un revirement de la fortune. Si quelque grande alarme s'était produite à ce moment, celle par exemple qui résulte d'une déclaration de guerre, la vengeance du peuple si longtemps défié, bafoué comme à plaisir, se fût satisfaite sur ceux dont les machinations persévérantes avaient affaibli l'autorité des généraux, dissous le contre-espionnage et désarmé la France contre l'agression. Avec sa souplesse habituelle, il laissa là l'Internationalisme et ses alliés anarchistes pour se muer en apôtre de l'ordre.

Son opportunisme, à vrai dire, avait toujours été teinté de la nuance conservatrice. En maintes circonstances, il s'était prononcé contre les Grands Ancêtres, notamment dans son discours sur l'interdiction de *Thermidor*, où il stigmatisait la tartuferie de Robespierre [1],

1. « Pourquoi voulez-vous, s'écriait Reinach, que Robespierre soit sacro-saint ? — Sans lui, vous ne seriez pas Français, lui répliqua M. Pichon. » Comme il débitait une diatribe contre le Triumvirat de la Terreur, les radicaux s'irritèrent. Il les confondit en leur révélant qu'il récitait tout simplement un article de Camille Desmoulins.

dans ses *Essais de Politique et d'Histoire*, où il malmenait ce bêta de Saint-Just, diseur « d'horribles niaiseries » et le plus fieffé menteur [1].

Affectant des tendances antidémocratiques, il s'opposait à certain projet de recrutement des officiers dans la troupe. Il s'en indignait comme d'une mesure qui porterait « une main imprudente sur notre patrimoine national »[2]. Ou bien il étalait le plus généreux libéralisme, réclamait pour les élèves des prêtres l'accès des fonctions et pour toutes les associations l'égalité des impôts, qu'il s'agît de congrégations ou de syndicats. Sa République était modérée, excluait la séparation des Églises et de l'État. Elle se devait même de « réprimer » avec la dernière rigueur tout enseignement qui serait un « outrage à la religion [3] ». Il exaltait le Catholicisme, « la plus « grande puissance morale qui soit au monde », et louait « sa force merveilleuse d'évolution », qui lui permet de « revenir aujourd'hui vers la foule de ceux qui peinent « et qui souffrent [4] ». Surtout il vantait la contribution des missionnaires à l'expansion de l'influence française [5].

Et tout cela contredisait assez nettement la célèbre formule anticléricale de son maître Gambetta. Mais le plus piquant, c'étaient ses éloges à l'adresse de la Monarchie, cette « vieille Monarchie grande et belle, « malgré ses fautes et ses crimes, qui avait fait la Patrie « et dont l'étendard était sans taches » [6]. Elle pratiquait avec une constance singulière la vertu de générosité. Henri IV, puis Louis XIII et aussi Louis XIV ne protégèrent-ils pas la Juiverie de Metz ? N'écartèrent-ils pas de sa tête les foudres du Parlement ? Ils faisaient bien mieux encore, ils lui maintenaient ses privilèges et visitaient son temple. « Le nom du Roi fut béni et

1. *Essais de Politique et d'Histoire*, p. 337 et 349.
2. *Le Cheval Noir*, p. 35.
3. *Démagogues et socialistes*, p. 93.
4. *Ibid.*, p. 260.
5. *La Politique opportuniste*, *Syrie*.
6. *Bruno-le-Fileur*, p. 90.

« glorifié dans les synagogues... Les Juifs avaient « appris à connaître la justice du Roi et auraient pu se « glorifier, comme Molière.

De vivre sous un prince ennemi de la fraude[1]. »

Reinach poussait la complaisance jusqu'à s'assimiler les théories de Charles Maurras et concourir à leur diffusion. N'est-ce pas l'idée essentielle de l'*Action française* qu'il exprimait pour expliquer le relèvement de la Prusse après Iéna :

Elle avait eu dans sa chute plus profonde que la nôtre le bonheur de pouvoir se serrer autour d'un Gouvernement qui, plusieurs fois séculaire et incontesté, incarnait la Patrie. Or dix révolutions depuis plus d'un siècle avaient détruit en France cette arche de ralliement[2].

1. *Une erreur judiciaire sous Louis XIV, Raphaël Lévy.*

2. *Essais de Politique et d'Histoire*, p. 5. — Il faut citer encore ces considérations sur l'infériorité du système démocratique : « Ce qu'il faudrait, c'est que les Gouvernants, les mandataires du peuple eussent assez de force pour réagir contre les caprices, les entraînements de la masse électorale et, une fois en possession du pouvoir électif, ne s'occupassent que des intérêts généraux et permanents de la nation, jouant le rôle d'un monarque d'agir au besoin contrairement aux désirs manifestés par le peuple pour ses intérêts supérieurs. L'intérêt immédiat consiste, par exemple, à ne pas dépenser des hommes et de l'argent pour des expéditions lointaines ; mais l'intérêt supérieur de la France était de prendre sa part dans la conquête des débouchés d'outre-mer, où se précipitait le vieux monde occidental. La démocratie ne fut pas moins défavorable, dans son ensemble, à ces conquêtes, qu'elle ne l'avait été cinquante ans auparavant à celle de l'Algérie, d'où l'Angleterre, sans l'initiative de Charles X, dominerait aujourd'hui la Méditerranée. Ainsi ces entreprises coloniales n'ont pu être poursuivies à l'origine que par des voies détournées : il fallut presque mentir à la démocratie. Au contraire, par qui fut perdue l'Egypte ? Ce fut par ceux qui avaient proclamé humblement et qui mirent en œuvre la politique de la déférence. » (*Essais de Politique et d'Histoire*, p. 17.)

Il ne nous échappe pas que l'auteur cherche ici à justifier la ruse de l'opportunisme gambettiste qui, pour se conformer aux prescriptions de Bismarck, occupait la France aux lointaines aventures pour la distraire de ses revendications légitimes.

De même il rendait hommage à l'habileté de la diplomatie capétienne :

Il n'y avait point autrefois de par le royaume de France moine si ignare ni cordelier si obtus qui ne comprît fort bien que le roi très chrétien François Ier, fils aîné de l'Église, se fît l'allié du sultan Soliman et que le cardinal de Richelieu fût le protecteur des réformés et luthériens d'Allemagne.

*
* *

Quand l'orage commença de gronder, Reinach souhaita sincèrement de faire oublier ses attentats contre notre sécurité. Rejetant la démagogie, dont il se servait naguère, il soutint la loi de trois ans, qu'il déclarait une mesure de préservation indispensable. La catastrophe de 1914 lui permit de reprendre sa plume de critique militaire. De même qu'il appréciait jadis le jeu des grandes manœuvres, il commenta les mouvements de la retraite et ceux de la victoire. Il parlait maintenant avec amitié de cet État-Major que dix ans auparavant il proclamait ignare et scélérat.

Quelle que fût l'indulgence à laquelle disposait l'Union Sacrée, l'on estimait à peu près unanimement que son attitude dans la crise actuelle eût dû être toute de silence et d'abstention : les propos de « Polybe », si bien intentionnés qu'ils parussent, attestaient la méconnaissance absolue de nos délicatesses. Beaucoup cependant eussent regretté de ne pas trouver cette nuance dans la curieuse gamme que compose Israël, entre le monarchisme et le communisme résolu, du gentleman Arthur Meyer au pithécanthrope Rappoport.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

I. — Adolphe-Isaac Crémieux 9

II. — La vraie Rachel. 37

III. — Henri Heine et son « nationalisme ». 83

IV. — Alfred Naquet 121

V. — Der doktor Nordau. 159

VI. — Joseph Reinach 187

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE CINQ AVRIL MIL NEUF CENT VINGT ET UN
PAR
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE
POUR
LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3
PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, Place du Panthéon, PARIS, Ve

RÉCENTES PUBLICATIONS

JULIEN ROVÈRE. — **LA BAVIÈRE ET L'EMPIRE ALLEMAND.** Un volume in-8° (2e mille).

GEORGES VALOIS ET GEORGES COQUELLE. — **INTELLIGENCE ET PRODUCTION.** Un volume in-16 (11e mille).

JACQUES BAINVILLE. — **LES CONSÉQUENCES POLITIQUES DE LA PAIX.** Un volume in-16 (11e mille).

J. DE TONQUÉDEC. — **G. K. CHESTERTON.** Un volume in-16 (2e mille).

GEORGES VALOIS. — **LA MONNAIE SAINE TUERA LA VIE CHÈRE.** Un volume in-16 (5e mille).

HENRI MASSIS ET ÉDOUARD HELSEY. — **LA TRAHISON DE CONSTANTIN.** Un vol. in-16 (3e mille).

HENRI LAGRANGE. — **VINGT ANS EN 1914.** Un volume in-8° carré.

LOUIS LE PAGE. — **L'IMPÉRIALISME DU PÉTROLE.** Un volume in-16 (3e mille).

RENÉ JOHANNET. — **ITINÉRAIRES D'INTELLECTUELS.** Un volume in-16 (2e mille).

GEORGES BATAULT. — **LE PROBLÈME JUIF.** Un volume in-16.

La Librairie envoie franco sur demande son catalogue et ses prix courants.